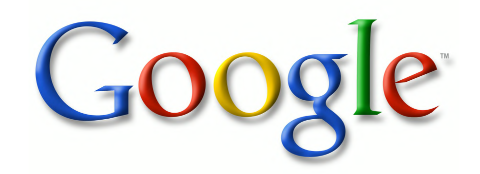
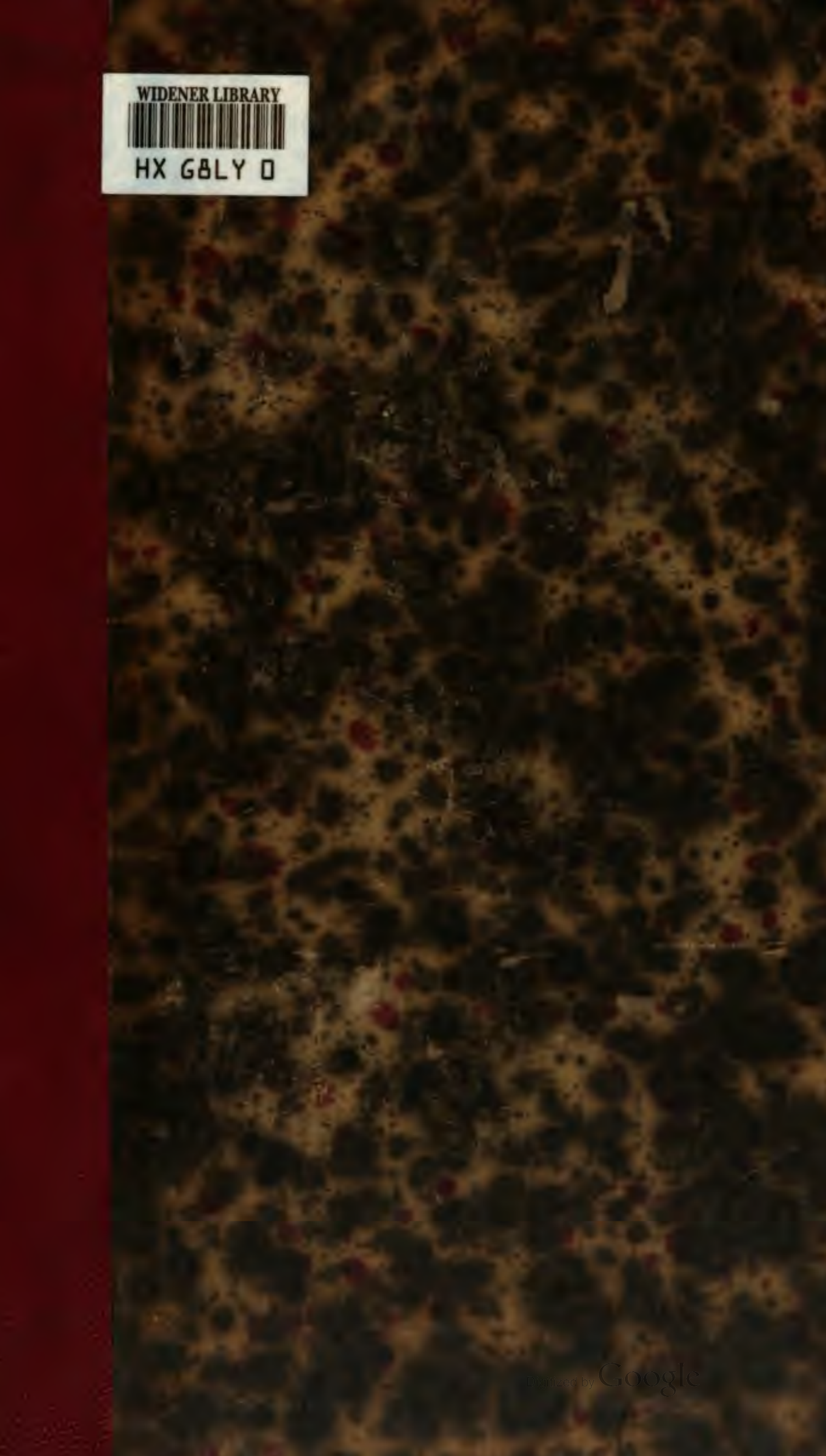






HISTOIRE

CHEVALERESQUE

DES MAURES

DE GRENADE.

De l'Imprimerie d'Ant. BERAUD,
rue Mazarine N°. 20.

HISTOIRE
CHEVALERESQUE
DES
MAURES DE GRENADE,
TRADUITE DE L'ESPAGNOL
DE GINÈS PÉREZ DE HITA,
PRÉCÉDÉE
DE QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES MUSULMANS D'ESPAGNE,

Avec des Notes historiques et littéraires;

PAR A. M. SANÉ.

Le Donne, i Cavalier, l'Arme, gli Amori,
Le Cortesi, l'audaci emprese io canto.

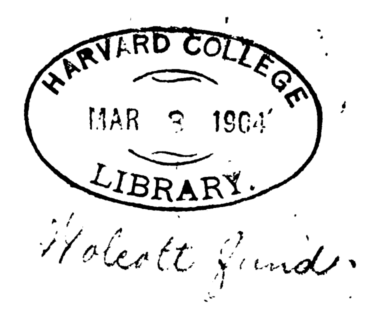
ARIOSTE.

TOME ~~PREMIER~~. II.

PARIS,

Chez { CÉRIOUX jeune, Libraire, quai Malaquais n°. 1;
H. NICOLLE, Libraire, rue de Seine n°. 12.

1809.



Deux Exemplaires du présent ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque impériale, conformément à la Loi.

HISTOIRE
CHEVALERESQUE
DES MAURES
DE GRENADE.

CHAPITRE XII.

Troubles entre les Zégris et les Abencerrages. Combat d'Aliatar et de D. Rodrigue. Autre combat de quatre Maures et de quatre Espagnols, touchant la belle Axa que ces derniers avaient enlevée.

Réduan et Gazul s'étant réconciliés, Muça les laissa à Arbolète et partit ensuite pour

Grenade avec le cheval d'Albayaldos. Le soleil était caché sous l'horison, quand il entra dans la ville. Pour n'être pas reconnu, il s'enveloppa de son manteau, et arriva ainsi au Palais de l'Alhambra. Le Roi Boadillin allait se mettre à table ; Muça se fait annoncer et entre. Le monarque Maure, surpris de voir ainsi son frère sous le manteau d'un voyageur, lui demande où il a passé la journée. « Soupons, Seigneur, lui répond Muça, et je vous raconterai deux faits dont j'ai été témoin, et qui pourront vous surprendre. » Ils se mettent à table et soupent. Le repas fini, Muça entretient son frère de la mort d'Albayaldos ; il déplore cette grande perte et fait ensuite le récit du combat de Malique Alabès avec Ponce de Léon, ainsi que celui de Gazul avec Réduan. Le Roi prêtait une oreille attentive au discours de Muça ; et ce qui l'affecta le plus vivement, fut d'apprendre qu'Albayaldos avait péri aussi malheureusement de la main de D. Rodrigue. Le lendemain il fit annoncer dans toute la ville cette nouvelle fâcheuse. Lorsqu'elle se répandit, un morne silence succéda tout-à-coup au tumulte des plaisirs, et

une sombre tristesse se peignit sur tous les visages. Aliatar, sensible plus que tout autre à cette perte (car il était parent d'Albayaldos) jura de venger sa mort au péril de sa vie. Tous les chevaliers se rendirent chez lui pour partager sa juste douleur. Les premiers qui se présentèrent, furent les Zégris, les Gomèles, les Vanégas, les Muças, les Gazuls, les Almoradis et autres principaux chevaliers de la Cour. Les Alabès et les Abencerrages leur succédèrent, et chacun était revêtu de ses marques distinctives, honneur que méritait bien un chevalier aussi considéré que l'était Aliatar.

Après avoir fait connaître les motifs qui les amenaient, ils agitèrent la question de savoir si l'on célébrerait les obsèques d'Albayaldos suivant le rit mahométan. Les avis furent partagés. Les uns s'y refusaient sous prétexte qu'Albayaldos avait apostasié à l'article de la mort : les Vanégas trouvaient juste que ses amis prissent le deuil, autant parce qu'il avait été Maure, que parce qu'il s'était fait Chrétien : les Zégris soutenait qu'Albayaldos ayant reçu le baptême, le Prophète s'offenserait de

ces honneurs funèbres, et qu'il était de leur devoir de suivre ponctuellement les préceptes du Coran. Les Abencerrages alléguaient que la mémoire d'Albayaldos réclamait cette dette sacrée; que, si le Maure, avant de rendre le dernier soupir, avait embrassé le Christianisme, c'était un mystère impénétrable qu'Allah seul bénissait, et qu'il était défendu aux hommes d'approfondir. Un Zégri, nommé Albin-Hamet, se lève et s'écrie: « Il faut ou le regarder comme Maure, ou le traiter en Chrétien. Je sais d'ailleurs qu'il y a dans cette ville certains chevaliers qui, tous les jours comblent d'aumônes les captifs chrétiens, et descendent même jusques dans les cachots de d'Alhambra pour adoucir leur sort : ces chevaliers, je ne crains pas de les nommer, sont les Abencerrages.

» Il est vrai, répond l'abencerrage Albin-Hamet, nous nous portons tous à faire du bien aux malheureux, de quelque religion qu'ils soient. Car, si Allah nous comble de richesses, c'est pour les consacrer à la bienfaisance. Les Chrétiens font l'aumône aux Maures par ces généreux motifs; je fus leur captif, et j'ai

éprouvé leurs bienfaits. Aussi, depuis ce moment, notre tribu se fait-elle un devoir d'user de reconnaissance à leur égard. Qui peut assurer que nous n'aurons jamais recours à eux? Tout chevalier qui pense autrement, s'il n'est pas de mauvaise foi, prouve du moins qu'il a le cœur insensible, et qu'il ne sait pas compâtir aux malheurs d'autrui. »

Le Zégri, irrité de ce démenti, lève le bras et se dispose à frapper l'Abencerrage; mais ce chevalier pare le coup de sa main gauche; et, toute-fois, malgré la rapidité du mouvement, il sent à son visage la main du Zégri. L'Abencerrage, furieux comme un lion de Zara, met la main à son cimeterre et lui fait deux blessures profondes. Le Zégri chancelle et tombe mort à ses pieds. Un autre Zégri s'élance sur l'abencerrage pour le poignarder; mais Albin-Hamet lève promptement son glaive et le lui plonge dans le corps. Le coup était mortel. Une vingtaine de Zégris saisissent aussitôt leurs armes, en criant: *que le traître Abencerrage expire!* Un pareil nombre de Gomèles accourt avec autant de Maças, pour renforcer le parti des Zégris. Les Alabès et les

Vanégas se rangent du côté des Abencerrages. La rixe s'échauffe de plus en plus ; le sang coule ; cinq Zégris, trois Gomèles et deux Maças restent étendus morts sur le marbre, et quatorze sont blessés. Cette scène sanglante aurait eu des suites beaucoup plus funestes, si Aliatare et d'autres chevaliers ne se fussent jettés au milieu d'eux pour les séparer. Les combattans se réunissent une seconde fois, et sortent dans la place pour continuer les hostilités. Mais une foule de chevaliers fondent tout-à-coup sur eux, et à force d'instances et de menaces, ils viennent à bout d'enchaîner leur fureur.

Le Roi Boadillin, informé de cet événement, sort de l'Alhambra, et se rend sur le champ de bataille, au moment où la rixe se calmait. A son aspect, les chevaliers coupables prennent la fuite en désordre. Le Monarque, après s'être fait rendre compte de ce qui s'est passé, donne ordre d'arrêter les Abencerrages, et leur assigne pour prison la Tour de Gomarès. Il fait ensuite enfermer les Zégris aux Tours Vermeilles, les Gomèles dans l'Alcaçava, les Maças au château de Bibataubin,

les Alabès au Généralife, et les Vanégas dans la forteresse des Alijares. Le Roi, de retour à l'Alhambra, dit avec colère : « Si, pour avoir la paix dans ma Cour, il faut sacrifier six têtes de chaque tribu, je les ferai tomber, dussé-je jurer par Mahomet et par ma couronne ! »

« Prince, qu'allez-vous faire, lui observaient avec douceur les chevaliers de sa suite ? les Maures que vous avez dessein de punir tiennent à des maisons illustres. Si vous sévissez contr'eux, ne craignez-vous pas d'indisposer toute la ville de Grenade, et de courir vous-même à votre perte ! Le parti le plus sage est de fermer les yeux sur leurs démêlés. En usant d'indulgence à leur égard, vous êtes sûr de conquérir leur amitié. »

Boadillin, désarmé par leurs sages conseils, se radoucit peu-à-peu et les chargea de la réconciliation générale : ils s'en acquittèrent avec empressement et succès ; car au bout de quatre jours, tous les chevaliers ennemis se réconcilièrent et se pardonnèrent le sang qu'une fureur insensée leur avait fait répandre. L'harmonie une fois rétablie entr'eux, le Roi ordonna qu'on les élargît. Mais les Zégris,

dont les cœurs irascibles étaient toujours envenimés de haine, disaient avec amertume: « Tant de pertes, tant de honte crient vengeance! » Et ce fut pour aviser aux moyens d'assouvir leur ressentiment, qu'ils se réunirent un jour avec les Gomèles dans un verger délicieux sur les rives du Darro, où leur était préparé un banquet splendide. Quand ils furent tous assis, un chevalier Zégri, chef de leur maison, et frère de celui que Malique Alabès avait tué dans le carrouzel, se lève et prononce cette harangue avec l'expression d'une douleur profonde :

« Vaillans Zégris! mes parens et mes amis! et vous, braves Gomèles! prêtez une oreille attentive à mes paroles. Vous sentez, comme moi, tout le prix de l'honneur, et combien il en coûte pour le conserver intact : un instant suffit pour le perdre. Ce bien une fois ravi, il n'est plus possible de le recouvrer. Si je vous tiens aujourd'hui ce langage, c'est parce que, dans Grenade, en notre qualité de Zégris ou de Gomèles, nous touchons de très-près aux degrés du trône, et que ce même trône ne tire son éclat que de nous. Le Roi nous estime,

Grenade nous respecte ; nous possédons de grands biens ; que nous faudrait-il davantage, si les lâches Abencerrages ne cherchaient à nous humilier ? Auteurs de la mort de mon frère, et après avoir massacré trois ou quatre de mes parens, ils veulent encore nous couvrir du mépris le plus insultant ! De pareils attentats commandent une vengeance éclatante ; et, si elle n'est promptement obtenue, nous verrons bientôt les Abencerrages nous écraser de tout le poids de leur puissance. C'est pour prévenir cette honte, qu'il faut employer tous les moyens qui seront en notre pouvoir pour nous venger de nos ennemis, et opérer leur ruine totale. Ne pouvant les attaquer les armes à la main, car le Roi peut s'y opposer ; j'ai imaginé un stratagême, qui, à la vérité, n'est pas très-conforme aux lois de la Chevalerie ; mais il est utile et concourt efficacement à notre but. »

« Mahomet Zégri, lui répond un Gomèle, ordonne et nous exécuterons. »

« Sachez donc, continua Zégri, que mon projet est de calomnier les Abencerrages aux yeux du Roi, de manière à ce qu'aucun

n'échappe à la mort. Je ferai donc courir le bruit qu'Albin-Hamet, leur chef, a déshonoré la Reine. je vous prendrai à témoins, et vous déposerez contr'eux. Si l'on nous contredit, nous ajouterons que les Abencerrages ont tramé la perte du Roi pour s'emparer de sa couronne. Nul doute alors que le Roi ne les fasse tous décapiter, Tel est, amis, le plan que je vous propose ; je me charge de son exécution. Voilà mon avis, donnez-moi le vôtre. Je vous recommande sur-tout le silence ; que rien ne transpire, vous en sentez comme moi toute l'importance. »

Tous les amis du Zégri approuvent unanimement l'éxécrable complot, et jurent de l'exécuter : ils désignent à l'instant un chevalier Gomèle pour aller, avec le perfide Zégri, empoisonner l'oreille du Monarque. Ayant ainsi combiné leur trame, les conjurés rentrent dans Grenade ; et, livrés à leurs noires pensées, ils attendent une occasion favorable pour perdre la vaillante tribu.

Revenons au Maure Aliatar. Désespéré de la mort de son cousin Albayaldos, il jurait encore une fois de venger ses mânes. Résolu

d'aller trouver le Grand-Maître de Calatrava pour lui ôter la vie, il passe sur son pourpoint doublé une jazérine d'acier, qu'il couvre d'une marlotte rousse sans garniture. Son casque d'acier est surmonté d'un turban aurore et d'un panache noir. Monté sur un cheval enharnaché de noir, il portait une lance et un bouclier de même couleur. Arrivé à la Plaça-Nueva, il prend le chemin d'Antequera pour se mettre à la poursuite de D. Rodrigue, ou des autres Chrétiens sur lesquels il veut venger la mort de son cousin Albayaldos. Après avoir passé l'Oxa, il apperçoit de loin les escadrons espagnols, qui se disposaient à faire une irruption dans la plaine de Grenade. Au milieu d'eux flottait un étendard blanc, sur lequel brillait la Croix rouge de S.-Jacques. A côté marchait le Grand-Maître de Calatrava, déjà guéri de ses blessures. A cette marque distinctive, Aliatar reconnaît le Général des Chrétiens; il ose s'approcher de ses troupes, et leur crie : « Le Grand-Maître de Calatrava serait-il parmi vous ? » D. Rodrigue s'avance et dit au Maure : » Que lui veux-tu? — Je

voudrais lui parler. — Eh bien ! je suis le Grand-Maître ; parles. »

Aliatar délibère un instant; puis il s'approche avec courage et dit à D. Rodrigue, sans le saluer : « Valeureux Espagnol ! c'est avec raison que l'on peut t'appeller le chevalier le plus favorisé de la fortune, puisque tu as vaincu tant de braves guerriers et mon ami Albayaldos, la gloire et l'amour de Grenade, dont la mort me plonge dans une profonde tristesse. Si je viens ici te chercher, c'est pour remplir un devoir sacré, celui de la vengeance. J'espère que tu ne refuseras point de te mesurer avec moi. Si je mords la poussière, j'aurai du moins la satisfaction de périr de la main d'un chevalier illustre, et de rejoindre l'ombre d'Albayaldos. »

« Aliatar! répond D. Rodrigue; j'aurai plus de plaisir à te rendre d'autres services, et je te jure, foi de chevalier, que tu trouveras dans moi un ami sincère et véritable. Je désirerais ne point te combattre. Au reste, ton cousin Albayaldos s'est comporté en brave; il repose maintenant dans le Ciel, au sein de notre Dieu, puisqu'il s'est converti à l'article de la

mort, et a reçu l'onde salutaire du Baptême. La jouissance de la Divinité fait aujourd'hui son bonheur. C'est pour cette raison que je ne veux pas être ton ennemi. Exige plutôt de moi quelques services, je m'offre de te les rendre. »

« Je te remercie, Seigneur, répond Aliatar : ce ne sont pas des services que je te demande, mais bien la vengeance d'Albayaldos. Ne différons pas davantage, et jure-moi que je peux te combattre, sans avoir rien à craindre de tes guerriers. »

« J'aurais voulu réussir, lui repartit D. Rodrigue, à te détourner de ton dessein; mais puisque telle est ta volonté, j'y consens et te promets que mes troupes n'entreprendront rien contre toi. »

A ces mots, il fait signe à ses guerriers de se retirer ; ils obéissent sur le champ. Le Maure témoin de cette prompte obéissance, dit au Grand-Maître de Calatrava : « Allons, Chevalier, aux armes ! » Et aussitôt il lance son coursier à demi-bride, et parcourt l'enceinte avec beaucoup de grace. L'Espagnol fait le signe de la Croix, lève les yeux au ciel, et

s'écrie : « Dieu des armées ! donne-moi la victoire ! » Il dit, et prenant son essor dans la plaine, il fond impétueusement sur le Maure. Il se ressentait encore des blessures que lui fit Albayaldos ; mais son bouillant courage suppléait à l'affaiblissement de ses forces A la vue d'Aliatar, qui alliait la bravoure à la légéreté, il disait en lui-même : « C'est ici qu'il faut se tenir sur ses gardes ; il sera difficile de vaincre ce Maure. « Ralentissant la marche fougueuse de son coursier, il s'avance au petit pas vers son ennemi. Ses yeux étaient toujours fixés sur Aliatar, soit pour épier ses mouvemens, soit pour étudier sa tactique. Le Maure qui se doutait des intentions de D. Rodrigue, s'approche ; et, s'imaginant que l'Espagnol n'était pas sur ses gardes, il s'assure sur ses étriers et lui darde sa lance. Le Grand Maître, témoin de la rapidité du coup, s'écarte, et la lance part sans le toucher. Soudain, tel que l'avide faucon qui tombe impitoyablement sur de faibles moineaux, il s'élance sur le Maure ; mais celui-ci le voyant courir avec cette impétuosité, fait volte-face, et arrache de terre avec une célérité étonnante, sa

lance qui frémissait encore. Il allait en frapper D. Rodrigue, lorsque surpris l'un et l'autre de se trouver si près, ils se portent à l'envi les coups les plus rudes. Le Grenadin blesse l'Espagnol à la poitrine et au bras. Le coup que ce dernier porte à son adversaire est si violent, qu'il brise son bouclier d'une trempe à l'épreuve, perce sa jazérine d'acier, et lui fait une plaie profonde.

Le Maure, malgré sa blessure, ne se décourage point. Plus animé que jamais, il serre de près D. Rodrigue, qui brandissait sa lance comme le jonc le plus flexible. Le Chevalier, au moment qu'Aliatar et lui allaient se heurter, fait faire un pas en arrière à son coursier et évite la lance du Maure, qui frappe obliquement son bouclier et l'effleure à peine. Puis, épiant le moment de trouver à découvert la poitrine de son adversaire, il lui fait en travers une blessure dangereuse. Aliatar écume de rage, et, tout hors de lui-même, fond de nouveau sur D. Rodrigue, qui pare ses coups avec la plus grande adresse. Le Maure, étonné de la dextérité du Grand-Maître de Calatrava, arrête son coursier et dit : » Chevalier Espa-

gnol, si c'est ton plaisir, terminons notre combat à pied ; assez long-tems nous nous battons à cheval. — J'y consens, répond D. Rodrigue. » Cette proposition le flattait d'autant plus, qu'il excellait dans ce genre de combat.

Les deux guerriers mettent donc pied à terre, et se couvrant de leurs boucliers, ils s'élancent l'un sur l'autre le cimeterre à la main, avec autant d'acharnement que des lions. Le Maure était brave ; mais il avait à lutter contre un puissant adversaire. Aveuglés par la fureur, animés par le desir de se donner la mort, ils se couvrent de blessures. Le Grenadin, trop irrité pour sentir la douleur des siennes, combattait toujours avec la même intrépidité. Un nouveau coup de l'Espagnol lui coupe son bouclier. Le Maure furieux riposte et échancre à son tour celui de D. Rodrigue. Quoique celui-ci l'eût levé pour parer le coup, le cimeterre d'Aliatar l'avait atteint si pesamment, que son casque en était rompu, et sa tête blessée. Quoique la plaie ne fût pas dangereuse, il en jaillissait des flots de sang qui ruisselaient sur ses yeux et gênaient beaucoup sa vue. Si, dans ce moment terrible, le Maure n'eût pas

été trop affaibli par les blessures, le Grand-Maître aurait couru pour sa vie les plus grands dangers. Aliatar voyant le visage de D. Rodrigue tout couvert de sang, reprend courage et se dispose à assouvir sa vengeance; mais ses forces étaient épuisées, et les coups qu'il portait étaient faibles. L'Espagnol, irrité de plus en plus à la vue de son sang qui s'échappe, se couvre avec le reste de son bouclier, attaque Aliatar et cherche à le blesser de son cimeterre. Le Maure se défend avec vigueur. Le Grand-Maître lui porte un coup de pointe; mais la blessure n'est pas aussi grave que celle que le Maure lui avait faite à la tête. Etourdi par la force du coup, il tombe à terre et y reste baigné dans son sang. Le Maure voyant D. Rodrigue ainsi terrassé, s'imagine qu'il est sans vie. Il s'apprêtait déjà à lui couper la tête; mais dans le mouvement qu'il fait, il tombe mort lui-même. A l'instant l'Espagnol reprend connaissance, il se lève et cherche Aliatar. Quand il l'apperçoit étendu sur l'arène, le visage couvert d'une pâleur mortelle, il fléchit les deux genoux, et rend graces à l'Eternel de la victoire qu'il venait d'obtenir.

Après cet hommage religieux, il va couper la tête à Aliatar, la jette dans la plaine et sonne ensuite du cor.

A ce signal belliqueux, arrivent tous ses soldats, qui le félicitent de son succès; mais ils s'attristent à la vue de ses graves blessures. Ils ramènent ensuite les chevaux des deux guerriers, suspendent au poitrail du coursier Maure la tête sanglante d'Aliatar, dépouillent ce dernier de son armure et de ses vêtemens, et vont panser les plaies du Grand-Maître de Calatrava.

C'est en mémoire de cette journée glorieuse que la Romance suivante (1) fut composée.

---

(1) Pour venger la mort du brave Albayaldos, son cousin, tué de la main du grand-maître de Calatrave, le Maure Aliatar sort de Grenade, monté sur un coursier noir. Ses armes étaient d'une trempe excellente: il portait pour vêtement une *marlotte* de damas jaune, et pour coiffure un turban pareil, orné d'un panache noir et blanc. Sa lance et son bouclier étaient noirs. Aliatar avait l'air sombre et pensif. Arrivé à la *Plaça Nuéva*, il passe le *Darro* sur le pont, et la fureur dont il est transporté l'em-

Quatre jours après le combat, l'on apprit à Grenade la mort d'Aliatar. Le Roi Boadillin

---

pêche même de remarquer cette rivière. Il passe la porte d'Elvire, et, s'acheminant vers la plaine de Grenade, il prend le chemin d'Antequera, toujours tourmenté par le souvenir d'Albayaldos. Son but est d'y trouver D. Rodrigue, pour assouvir sa vengeance. Près de *Loxa*, il rencontre un escadron de troupes d'élite. Ces guerriers portaient pour enseigne un étendard blanc, sur lequel était représentée la croix rouge de St.-Jacques. Il s'approche, il demande avec hardiesse D. Rodrigue » Ce héros s'avance et lui dit : « Maure! c'est moi. » Aliatar le reconnaît soudain à sa croix et à son bouclier. — Salut, Preux chevalier! je me nomme Aliatar, cousin d'Albayaldos à qui tu as donné la mort et que tu as rendu Chrétien ; je viens ici pour le venger. L'Espagnol accepte le défi. Ils combattent et déployent à l'envi leur adresse et leur courage. Le combat s'échauffe, le sang ruisselle, le Maure succombe enfin ; D. Rodrigue lui coupe la tête et l'attache au poitrail de son coursier. Il revient ensuite vers ses troupes, quoique grièvement blessé : on le transporte à sa tente, et il ne tarde pas à être guéri. (Cette romance, comme l'on voit, n'en qu'un simple canevas, sans couleur, sans poésie, que Ginès Pérez a su broder.

s'affligea de voir deux chevaliers aussi braves qu'Aliatar et Albayaldos, moissonnés en si peu de tems. Tous les Grenadins regrettèrent les deux Maures, et l'allégresse des fêtes se convertit bientôt en un deuil général. Cependant le Roi, pour distraire la douleur publique, ordonna qu'on célébrerait de nouvelles réjouissances, que tous les chevaliers qui avaient couru à la bague précédente, épouseraient leurs maîtresses, et qu'il y aurait danses, courses de taureaux et carrousels. Il chargea le brave Muça de disposer les quadrilles et de faire venir des Pyrénées les taureaux les plus fougueux. Les jeunes chevaliers qui avaient des maîtresses, furent très-contens de ces dispositions inattendues, toute la ville ne tarda pas à se livrer, comme auparavant, à toute l'ivresse de sa joie. Les chevaliers s'empressèrent de préparer leurs masques pour la nuit, de dresser des bûchers, et de disposer de brillantes illuminations.

Quoiqu'il soit une répétition du texte, elle n'en est pas moins à conserver comme monument historique).

Note du Traducteur.

Les mariages projettés étaient ceux de Sarracino avec la belle Galiana, d'Abinderraez avec Xarifa, d'Abénamar avec Fatima, de Zuléma Abencerrage avec Daraxa, de Malique Alabès, revenu d'Arbolète parfaitement guéri, avec Cohaïda, d'Azarque avec Arbolaya, d'un Almoradi avec Sarracino, et d'un Abencerrage avec Celindaxa. Les cérémonies sacrées (1) se firent

(1) Quand un Maure voulait, il appelait un prêtre de sa Religion, nommé *Cacis*, avec un notaire et des témoins. Le notaire, après lui avoir demandé ce qu'il voulait donner en douaire à sa femme, rédigeait le *Zodaca*, c'est-à-dire, le contrat de mariage. Quoique les femmes n'apportassent aucune dot, les maris étaient tenus, lorsqu'ils les quittaient, de leur donner ce qu'ils avaient promis. Dès qu'un Maure avait répudié sa femme, il pouvait en prendre une autre; mais celle-ci ne pouvait se remarier qu'au bout de quatre mois; et si, pendant ce tems, on la surprenait en adultère, elle était lapidée. La polygamie était permise chez les Maures, comme elle l'est aujourd'hui en Orient. Ils pouvaient avoir autant de concubines qu'ils voulaient, et le Roi avait coutume d'en prendre de son Sérail, pour les marier à des officiers de sa Cour.

dans une salle de l'Alhambra et les fêtes nuptiales durèrent deux mois. Rien ne fut ménagé pour les parures ; on prodigua dans les banquets le luxe le plus recherché. A cette époque brillante, la ville de Grenade présentait l'aspect de la ville la plus opulente de l'univers. Il eût été à désirer pour cette ville malheureuse que ces plaisirs, sans-cesse alimentés par le luxe, eussent été durables et que la tranquillité dont elle jouis-

---

Les Maures, sur-tout de la classe élevée, faisaient à leurs nôces de somptueuses réjouissances. Ils plaçaient la mariée sur un chameau magnifiquement enharnaché ; mais elle était enfermée dans une espèce de palanquin, appelée *Gayola*, couvert de taffetas de couleur, mais si transparent qu'elle pouvait voir à travers, sans être vue. Une foule de cavaliers formait son cortège ; et des groupes de femmes faisaient, au son des anafins, retentir l'air de leurs chants joyeux. Cette procession, après avoir fait le tour de la ville, se rendait à la maison du père de la mariée, et de-là à celle du mari, où un grand nombre de ses amis venaient participer au banquet nuptial et aux plaisirs de la danse (*Diégo de Torrès, hist. de Xerifes*).

sait n'eût pas été troublée en si peu de tems ; mais la fortune capricieuse ne tarda pas à ternir l'éclat de sa prospérité et à bannir de ses murs les jeux et les ris.

Muça, chargé par le roi des préparatifs des fêtes, dispose bientôt les quadrilles chevaleresques : il se met à la tête de la première composée de trente chevaliers Abencerrages ; et il donne le commandement de la seconde à un chevalier Zégri, frère de Fatima. Ce jeune Maure, distingué autant par sa valeur que par son mérite, nomme trente Zégris de sa tribu pour former la sienne. Les tournois et les courses des taureaux devaient avoir lieu dans la place de Bibarambla. Le grand jour arrive. Le roi, la reine et toute la cour se rendent dans l'enceinte au milieu d'un concours immense de peuple et d'étrangers. Les chevaliers commencent par le combat des taureaux ; ils en avaient déjà terrassé quatre des plus féroces ; le cinquième était lâché, quand on voit entrer avec grace un chevalier, monté sur un superbe coursier : sa marlotte, son manteau et son panache étaient verts, couleur qui indiquait assez

qu'il faisait sa cour à l'espérance. Il était suivi de six autres chevaliers aux mêmes livrées : ils portaient à la main une javeline noire à cannelures d'argent. La présence de ce chevalier causa le plus vif plaisir aux spectateurs, et principalement à la belle Lindaraxa, qui reconnut en lui son amant Gazul, déjà guéri des blessures que lui avait faites Réduan. Ce dernier était absent ; il n'avait pas voulu se trouver ce jour-là aux fêtes royales, pour ne pas éprouver le dédain de Lindaraxa qu'il adorait. Gazul se place au milieu de l'enceinte et attend que le taureau se dirige de son côté. Cet animal furieux qui avait déjà tué cinq hommes, regarde Gazul et menace de s'élancer sur son cheval ; le Maure l'attend avec courage ; et, au moment que le taureau vient pour le frapper, il lui enfonce sa javeline dans les deux épaules. La bête sauvage tombe, baignée dans son sang, et la douleur lui arrache d'affreux mugissemens. Le roi et toute la cour, surpris de cette force prodigieuse, applaudissent à la chûte de l'animal, et félicitent par leurs acclamations l'intrépide Gazul. Ce cheva-

lier en dompta d'autres avec la même adresse et la même vigueur. Ses victoires furent célébrées par la romance suivante.

---

(1) La cour de *Boadillin*, roi de Grenade, assistait à une fête splendide, donnée par elle pour la célébration de quelques nôces distinguées. Après la Zambra, on courut plusieurs taureaux sur la place *Bibarambla* : on en combattait un des plus féroces, quand se présente sur l'arène un chevalier très-bien monté. Il portait une marlotte verte, brodée de damas. Son manteau était de même couleur, ainsi que son panache et son turban ; ce qui indiquait assez qu'il vivait d'espérance. Six de ses guerriers, vêtus aussi de vert, l'accompagnaient : ils portaient une javeline à cannelure d'argent. Ce chevalier avait un port altier, et un noble maintien ; c'était le célèbre, l'intrépide Gazul. Il va se placer au milieu de l'arène, et, sa javeline à la main, il ressemblait à Mahomet. Il attendait le taureau avec une sécurité inébranlable. A peine cet animal l'aperçoit, qu'il s'élance sur lui en faisant voler dans sa course des nuages de poussière ; il touchait déjà le cheval pour le blesser de ses deux cornes menaçantes ; mais le vaillant Gazul, immobile sur son coursier, darde sa javeline, et, heureux dans son adresse, il parvient à blesser le taureau entre les deux épaules.

Quand Gazul eût couru tous les taureaux qui restaient, il fait suivant l'usage sa révérance au roi, aux dames de la cour et surtout à Lindaraxa. Il sortit ensuite de la place, en laissant tous les spectateurs émerveillés de sa valeur.

Tout-à-coup les cors retentissent : c'est le signal de monter à cheval et de commencer le carrousel. Les chevaliers, destinés à cet exercice, vont s'y préparer. Après quelques instans, on voit entrer Muça et sa quadrille dont la pompe et la grace formaient un coup-d'œil magnifique : leur livrée était bleue et blanche ; ils portaient des plumes rouges et blanches à paillettes d'or ; la devise de leurs boucliers était un *Sauvage qui détruit un monde avec sa massue*, devise

---

Le pesant animal tombe ; la terre s'abreuve de son sang, et Gazul a triomphé d'un farouche et redoutable adversaire. Toute la Cour est frappée d'étonnement à la vue d'une force aussi extraordinaire. Le vainqueur en dompta encore d'autres, et il se retira de l'enceinte en saluant toute la Cour, et sur tout Lindaraxa sa maîtresse. »

favorite des braves Abencerrages. Au pied du Sauvage, on lisait ces mots : *Que les Abencerrages, à l'exemple des habitans de l'air, élèvent aujourd'hui leurs plumes jusqu'au ciel !*

Cette quadrille Abencerrage était composée de chevaliers de la plus haute valeur. Arrivés dans l'enceinte, ils caracolent avec le plus grand ordre en escarmouchant les uns contre les autres. Cet exercice fini, chacun prend son poste.

La quadrille des Zégris s'annonce ensuite, et entre dans la place de Bibarambla avec non moins de pompe que celle des Abencerrages : leur livrée était verte et brune écartelée de jaune. Ils montaient des chevaux bai très-légers, et avaient fait représenter sur leurs boucliers des *Sabres ensanglantés*, avec cette devise : *Allah ne veut pas qu'aujourd'hui aucune plume s'élève au ciel, mais qu'elle tombe et disparaisse sous terre.*

Après avoir fini leur carrousel, ils prennent chacun leurs places. Les deux quadrilles se munissent de roseaux pour le carrousel. Le

roi, qui avait lu les devises des deux tribus, et compris aisément qu'elles couvaient sourdement une haine mal-éteinte, quitte ses balcons et, accompagné de tous les grands de sa Cour, il descend sur la place, avant que le jeu ne commence, pour empêcher qu'il ne soit encore une fois troublé et interrompu. Il se place à l'un des côtés de l'enceinte et ordonne que l'on ouvre le carrousel. Tout-à-coup, au son des anafins, des trompettes, des doucines et des cistres, les joueurs se partagent en quatre quadrilles et jouent de leurs roseaux avec le plus parfait ensemble. Heureusement le roi était là; car, sans la précaution qu'il prit de descendre, les Zégris auraient fondu les armes à la main sur les Abencerrages. Ces derniers s'étaient mis sur leurs gardes en cas d'événement. Aussi la présence royale devenait-elle nécessaire pour déjouer la lâche trahison des Zégris. Le roi Boadillin ordonne de cesser le jeu, les chevaliers obéissent, et aucune dissension ne s'élève ce jour-là parmi eux.

A l'occasion de ce carrousel, l'on composa la romance suivante (1) :

Il était tard quand le jeu de cannes se termina ; le roi et la reine se retirèrent à l'Alhambra avec les principaux seigneurs de la Cour et les nouveaux époux. Le roi leur fit préparer un

---

(1) « Le brave Muça, à la tête de sa quadrille Abencerrage, s'avance dans la place de *Bibarambla*, c'est par ordre du Roi qu'il donne un carrousel. Chaque chevalier porte sur son bouclier un plumage vert, devise ordinaire des Abencerrages avec ces mots : *Que les Abencerrages, à l'exemple des habitans de l'air, élèvent aujourd'hui leurs plumes jusqu'au ciel !*

» Dans une autre quadrille viennent les valeureux Zégris avec des livrées vertes et brunes et des éperons d'argent. Montés sur des chevaux bai, richement enharnachés, ils portaient pour devise sur leurs boucliers des sabres teints de sang, avec les mots suivans : *Allah ne veut pas qu'elles s'élèvent, mais qu'elles tombent à terre.*

» Les roseaux se mêlent, le jeu s'anime ; mais grâce à la prudence du Roi, aucun chevalier n'est blessé, et les Zégris voient échouer leurs desseins perfides. »

banquet splendide, qui fut suivi d'une zambra. Les époux dansèrent avec leurs dames, le roi avec la reine, Muça avec Zélima et enfin Gazul avec Lindaraxa. La danse ne cessa qu'à l'aube du jour. La belle Galiana, qui avait aspiré après la main de Sarracino son amant, lui tint le discours suivant :

« Dis-moi donc, chevalier ! le motif qui t'a fait, le jour de la Saint-Jean, quitter l'enceinte où tu venais de courir trois lances avec Abénamar ? Est-ce parce que tu avais perdu mon portrait ? »

SARRACIN

« Chère épouse ! la perte de ton portrait et de la riche manche que tu m'avais brodée en est la cause. La honte de reparaître devant tes yeux, le chagrin de savoir qu'Abénamar n'avait concerté cette fête que pour se venger de nous deux, tout commandait mon éloignement. Tu dois te rappeler qu'il t'en voulait d'abord, parce que je l'avais blessé une nuit sous tes propres fenêtres. Quand j'ai vu que la fortune l'avait si bien secondé dans cette circonstance, j'en ai conçu un

chagrin si amer, que je me suis condamné à la solitude. Je maudissais mon malheur, et je vomissais des imprécations contre le traître Mahomet, et jurais d'embrasser le Christianisme. Oui, j'exécuterai ce serment, dût-il m'en coûter la vie ; car les dogmes de l'Evangile sont meilleurs que les principes du Coran : et, si tu m'aimes sincèrement, tu ne balanceras pas de te convertir avec moi. Je sais d'ailleurs que le roi Ferdinand s'empressera de nous accueillir et de nous combler de ses bienfaits. »

GALIANA.

« Chevalier ! je me rends à tes vœux ; et, puisque tu es le Maure à qui j'ai fait l'hommage de mon cœur, je te promets de me rendre Chrétienne. »

SARRACINO.

« Tu me ravis ! Pouvais-je attendre moins d'un cœur aussi délicat et aussi fidèle ? »

Et Sarracino cueille sur ses lèvres de rose un céleste baiser.

L'aurore commençait à rougir l'horison, quand les grands de la Cour décidèrent qu'Abénamar, en récompense de sa bravoure, épouserait Fatima pour laquelle il s'était signalé. Cet avis déplut fort aux Zégris, qui voyaient de mauvais œil la liaison qu'Abénamar entretenait avec les Abencerrages. Malgré leur dépit, ce mariage fut conclu à la satisfaction de toute la Cour, et les fêtes brillantes se renouvelèrent encore. Il ne se passait pas de jours qu'il n'y eût des jeux et des danses, et l'Alhambra ressemblait à un palais enchanté.

Revenons à Réduan que nous avons laissé dans la plaine de Grenade. Cet amant, désespéré de ce que Lindaraxa avait cessé de l'aimer pour donner son cœur à Gazul, se rend sur les bords du Xénil, et arrive ensuite au *Soto de Roma*, forêt d'une fraîcheur délicieuse, et dont le silence même ajoute des charmes à sa solitude sauvage : il y est à peine entré, qu'il aperçoit à quelque distance un combat très-animé entre quatre Maures et quatre Espagnols, au sujet d'une très-belle Maure que ces derniers avaient enlevée, et

que les autres voulaient défendre. La dame, présente à cette scène, fondait en larmes. Réduan pique son coursier pour voler au secours de ses compagnons; mais les Chrétiens en avaient déjà tué deux, et les deux autres, grièvement blessés, prenaient la fuite pour éviter une mort certaine, et laissaient ainsi la belle Musulmane livrée au plus douloureux désespoir. Dans ce moment arrive Réduan : il regarde l'intéressante captive, il voit qu'elle verse des pleurs; l'aspect de deux de ses défenseurs mordant la poussière, et la fuite des autres redoublaient sa douleur. Touché de compassion, il veut la délivrer des mains des Espagnols; il les attaque, et du premier coup en blesse un très-dangereusement. Ses adversaires, le trouvant à découvert de son bouclier, se préparaient à le frapper. Réduan se trouble, tombe, se relève avec son coursier, et parvient à se débarrasser de leurs mains ennemies. Après plusieurs caracols, il fond de nouveau sur les ravisseurs; à ce second choc il renverse de son cheval un autre Espagnol, et lui fait une blessure profonde. Les deux guerriers qui

restent, attaquent Réduan. L'un le blesse légèrement; l'autre brise sa lance sur son armure, sans cependant lui faire beaucoup de mal. Réduan, se voyant blessé, s'écarte un moment, et revient à la charge. Cette fois il désarçonne le cavalier qui n'avait plus de lance. Le quatrième qui se trouvait seul, blesse encore une fois Réduan; mais le Maure, transporté de fureur, presse son adversaire et le tient en haleine. Celui-ci prend la fuite, et laisse ses compagnons étendus à terre et baignés dans leur sang.

Les deux Maures qui s'étaient enfuis, attendaient au loin l'issue de ce combat; surpris de ce que Réduan avait aussi promptement exterminé les quatre Espagnols, ils reviennent sur leurs pas à l'endroit où ils avaient lâchement abandonné la belle Maure. Réduan s'entretenait avec elle; frappé de sa beauté, il trouvait qu'elle passait de beaucoup celle de Lindaraxa et des autres dames de la Cour. C'était en effet la plus belle femme du royaume. Réduan devint si épris de ses charmes, qu'il oublia tout-à-fait Lindaraxa. Ses yeux, sa pensée n'étaient que pour l'aimable étran-

gère. Au moment où il la questionnait sur sa naissance, arrivent les deux Maures qui félicitent Réduan sur sa bravoure.

« Chevalier! lui dirent-ils, Mahomet vous a conduit dans cette forêt fort à propos; sans vous, nous eussions péri de la main de ces quatre Espagnols; mais ce qui nous affligeait le plus, c'était de laisser en leur pouvoir cette dame dont nous avions pris la défense. Comme il paraît que vous êtes blessé, à en juger par le sang que nous voyons s'échapper de vos vêtemens; si c'est votre plaisir, nous retournerons à Grenade, et, chemin faisant, nous vous dirons qui nous sommes. Que voulez-vous faire de ces chevaliers chrétiens? »

« Rien, leur répond Réduan; il me suffit qu'ils soient vaincus. Rendez-leur leurs chevaux, et qu'ils partent. »

Les Maures, étonnés de cette réponse, exécutent les ordres de Réduan, et se mettent ensuite en marche avec lui pour Grenade. Réduan était à côté de la belle inconnue, aussi flattée que lui de cette rencontre

heureuse. Un des Maures prit la parole en ces termes :

« Apprenez, chevalier ! que cette dame est notre sœur. Nous étions quatre frères : mais, pour notre malheur, nous ne restons plus que deux ; les autres, vous les avez vu vous-même périr de la main des ravisseurs. Et nous avons été assez lâches, assez irréligieux, pour ne pas même leur donner la sépulture. Mais veuille Allah que cette dette sacrée soit acquittée par le premier villageois qui passera ! Notre père s'appelle *Zayde Hamet* ; il est alcaïde de la forteresse de *Ronda*. Informés des fêtes magnifiques qui se préparaient à Grenade, nous lui avons demandé la permission d'y assister. Ah ! plût au Ciel que nous n'y eussions jamais pensé, puisqu'il en a coûté la vie à deux de nos frères, à nous la honte de la fuite, et à notre sœur Axa les alarmes du danger ! Mais, grace à votre valeur généreuse, vous avez volé à son secours, et l'avez arrachée à des mains perfides. Tel est, chevalier ! le récit fidèle de notre aventure malheureuse ; et, puisque maintenant vous connaissez le motif qui nous mène à Gre-

nade et ce que nous sommes, dites-nous à votre tour votre nom et l'endroit d'où vous venez ? »

« Chevaliers ! leur répond Réduan, je suis très-flatté de savoir qui vous êtes ; je connais beaucoup votre père, et même j'ai été lié avec votre aïeul Almadan, que D. Pèdre de Soto-Mayor a tué. Je regrette beaucoup de n'être pas venu assez tôt pour empêcher la mort de vos deux frères ; mais je m'applaudis d'avoir pu vous rendre service. Je m'appelle *Réduan*. Venez avec moi ; ma maison sera la vôtre ; vous y serez traités, comme vous le méritez. »

« Chevalier Réduan ! ajoutent les deux Maures, nous sommes sensibles à votre offre généreuse ; mais nous avons des parens à Grenade chez lesquels nous devons descendre. D'ailleurs, le malheur qui nous est arrivé, empêchera que nous ne séjournions long-tems dans cette ville. »

Réduan s'entretenait ainsi avec les deux frères d'Axa, quand ils virent de loin des bûcherons armés de leurs outils. Ils allaient fendre du bois dans la forêt voisine. « Ces

villageois viennent à propos, s'écrient alors les deux Maures; peut-être que, moyennant une récompense, ils ne se refuseront pas de donner la sépulture à nos frères. — Je les en prierai, répond Réduan. Aussitôt il parla à ces bûcherons. « Frères! pour l'amour d'Allah, veuilliez bien rendre les derniers devoirs à ces chevaliers morts que vous voyez là bas; je vous promets un salaire honnête. — Avec plaisir, lui répliquent ceux-ci, et nous n'exigeons de vous aucune récompense. »

Les deux Maures pressent vivement Réduan de tenir compagnie à leur sœur et de les attendre, pendant qu'ils iraient aider à enterrer leurs frères. Réduan accepte avec joie, et les deux frères d'Axa partent avec les bûcherons.

Le brave Réduan, violemment épris de la bella Axa, profite de l'instant où il se trouve seul avec elle, pour lui parler ainsi: « Est-ce un bonheur ou un malheur de vous avoir rencontrée ici? Dans le même instant j'ai vu la mort, la vie, le ciel, la terre, la tempête, le calme, la paix et la guerre. Ce qui m'afflige davantage, c'est de ne savoir quelle sera

l'issue d'une aventure aussi étrange. Belle Axa! cette incertitude me désespère; c'est à vous que j'ai recours pour vous dévoiler ma flamme. Ah! c'en est fait de moi, si je garde plus long-tems un silence odieux. Oui, je brûle d'amour; mais la crainte m'arrête. Parlerai-je? me tairai-je? Belle Axa, je veux vous déclarer ce que j'éprouve dans mon ame; cet aveu seul peut me rendre à la vie. Vous seule portez avec vous le remède nécessaire à mon mal. Vous saurez donc, adorable Houris! que du moment où j'ai apperçu vos beaux yeux baignés de larmes, j'ai vu que j'avais à lutter contre cinq adversaires; les quatre Chrétiens et vous. J'ai vaincu les premiers, et le prix de ma victoire a été votre délivrance; mais, à votre tour, vous m'avez rendu votre prisonnier. Dites-moi donc de quelle trempe sont vos armes, puisque les miennes ne peuvent résister aux vôtres? Vous êtes un modèle de beauté; vous possédez les grâces et les qualités de l'esprit: ce sont là vos armes. Je n'ai eu garde de vous opposer la moindre résistance: car vous aviez su maîtriser tous mes sens. Je suis votre prisonnier,

vous êtes ma souveraine et mon seul bien. Je vous adore : ah ! ne me haïssez pas. Je vous estime : ah ! ne me méprisez point : ne payez point d'ingratitude un cœur fidèle, sensible et sincère. Répondez à la pureté de ma flamme ; et, puisque je prétends à votre cœur, donnez-moi du moins une réponse flatteuse. »

Noble, vertueux et intrépide chevalier! lui répond Axa, quoique j'entre à peine dans mon quatorzième printems, je pénètre le but de ton amour. Je me complais à croire tout ce que tu m'as dit ; et par tout je sais qu'il y a des hommes qui, pour hâter leur victoire, tendent mille filets trompeurs aux dames pour surprendre leur crédulité. J'apperçois mes frères qui reviennent. Voici ma réponse : « Je t'aime. Si tu me trouves belle, je pense que tu n'as pas ton pareil sur la terre ; et, puisque tu aspires à ma main, engage mes frères à obtenir le consentement de mon père ; car le mien est dans mon cœur. Une fois unis, je te jure d'être fidèle. Oui, Maure ! l'amour que j'ai pour toi est si grand...... Mais changeons de conversation : voilà mes frères qui arrivent. Ne me

bannis pas de ta pensée. En continuant notre route, tu parleras de notre hymen à mes frères, pour qu'ils disposent mon père en ta faveur ; je suis sûre qu'ils te rendront ce service, vu l'obligation que nous te devons, ne fût-ce que par reconnaissance. D'ailleurs tu es un chevalier d'une naissance illustre, et nous ne pouvons que nous glorifier de ton alliance. Je suis à toi, puisque tu m'as délivrée des mains des Espagnols dont je serais devenue l'esclave. Combien n'ai-je pas gagné au change ? J'ai perdu, il est vrai, deux frères ; mais aussi, par ta rencontre heureuse, j'aurai l'avantage d'être ton épouse ; et, pour gage de la confiance que nous nous sommes donnée, accepte cette bague, et porte-la à ton doigt ; c'est mon cœur qui te la donne. »

A ces mots, elle lui présente une bague d'or, enrichie d'une brillante émeraude. Réduan l'accepte avec transport ; et la baisant mille fois, il la passa à son doigt. Cet amant fortuné aurait bien voulu répondre à sa belle maîtresse, mais il n'en eut pas le tems à cause de l'arrivée des deux Maures, dont le visage

était encore humide de larmes. La tendre Axa ne put retenir les siennes en les voyant revenir avec les chevaux de leurs malheureux frères. Ils trouvèrent dans Réduan un consolateur. Arrivés à Grenade sur la fin du jour, les deux frères descendent chez un parent de la famille des Almadans; Réduan les y accompagne et prend congé d'eux. Les adieux qu'il fit à Axa furent bien pénibles; on eût dit que leurs armes s'étaient indentifiées et n'en faisaient plus qu'une.

Les chevaliers et leur sœur furent bien accueillis de l'oncle, qui s'affligea beaucoup de la mort de ses deux neveux. Le lendemain matin, Réduan s'habilla très-richement, et se rendit au Palais du Roi pour le saluer, suivant l'usage. Ce prince était à son lever et s'apprêtait à aller à la grande Mosquée faire la Sala (1). Il se réjouit de voir Réduan si

(1) Cérémonie religieuse, qui fait partie de la liturgie mahométane. Elle a lieu tous les jours vers l'heure de midi. Chez les Maures, c'étaient les Almudènes (espèce de *cacis* ou *imans*) qui, du haut des minarets, les appelait à la Sala. Le peuple une fois

bien paré, et lui demande d'où il venait et comment s'était passé le combat avec Gazul. Réduan le satisfait, en disant que Muça les avait réconciliés. Ensuite le Roi, accompagné de ses chevaliers, en partie Zégris et Gomèles, se rend à la Mosquée. Après avoir assisté aux cérémonies religieuses de la Sala, il retourne avec le même cortège à l'Alhambra, où l'attendaient dans un salon la Reine et ses Dames d'honneur, suivant l'usage qu'avait lui-même introduit le Roi *Boadillin*; toutes les fois qu'il sortait, il voulait, à son retour, trouver toutes ses Dames réunies dans une des salles de son Palais. C'était son plaisir, il était jeune : il

---

rendu dans la mosquée, l'iman récite tout haut des prières, et fait ensuite un sermon à son auditoire. Les Musulmans ne se contentent pas seulement de prier, ils accompagnent encore cet acte d'adoration, rendu à Allah et à son Prophète, d'un grand nombre de gestes et de contorsions. Ils se prosternent profondément à terre, se courbent en deux, croisent leurs mains sur l'estomac, se relèvent, s'assient, et puis se prosternent encore. Le Coran défend aux femmes de faire la Sala dans les mosquées; mais elles remplissent ce devoir religieux dans leurs maisons.

aimait la société des dames, sur-tout celle de Zélima qu'il adorait éperdument, et qui fut souvent la cause des rixes qui s'élevèrent entre lui et Muça, comme nous le verrons par la suite.

Au même instant entrent dans le Palais tous les chevaliers de la Cour ; les dames admiraient l'élégante parure de Réduan. Lindaraxa le regardait avec beaucoup d'attention. Surprise de son indifférence, elle se disait tout bas : « Réduan dissimule son amour, il fait bien ; car je suis contente de mon cher Gazul. »

« Réduan, lui dit la Reine, manifeste hautement l'espoir qu'il a de te posséder un jour. »

« Qu'il se désabuse, lui répond Lindaraxa : je suis très-éloignée d'y consentir. »

« Et cependant, ajoute la Reine, Réduan a une taille superbe ; il est beau, aimable et spirituel. Il n'y a pas de Dame qui ne se fît gloire d'être son épouse. » — « Il est vrai, Madame, réplique Lindaraxa, Réduan est plein de mérite ; et si je n'avais pas fixé mon choix sur Gazul, il eût pu prétendre à ma main. »

Elles cessent leur entretien pour ne pas se faire remarquer dans un cercle aussi brillant.

Le Roi dit alors à Réduan : « Ne te ressouviens-tu pas de m'avoir promis de faire, dans une nuit, la conquête de Jaen (1)! Si tu viens à bout de ton projet, je doublerai tes honoraires : si tu ne remplis pas ta promesse, je t'enverrai servir sur la frontière où tu seras privé de la vue de ton amante. Ainsi tiens-toi prêt pour cette expédition. Je veux y assister en personne, tant je suis animé contre les Chrétiens de Jaen, qui viennent journellement ravager nos champs et insultent notre territoire ; il faut enfin mettre un terme à leur audace insolente. »

« Seigneur ! répondit Réduan d'un air tranquille, si je t'ai promis de faire en une

---

(1) Ville assez considérable d'Andalousie, sur les frontières du royaume de Grenade. Sous les Maures, elle a été, de même que Séville et Cordoue, capitale d'un royaume qui portait son nom. Le roi Ferdinand en chassa les Maures en 1246. Elle a maintenant un évêché, et un château construit sur une éminence voisine.

nuit la conquête de Jaen, je ne m'en dédis pas; donne-moi seulement mille guerriers de ceux que je t'indiquerai, et je tiendrai parole.»

« Je ne t'en donne pas seulement mille, reprit le Roi, mais cinq mille; et, quoique je doive marcher en personne, je te revêts du commandement général. » — « La faveur dont tu me combles, Seigneur! et la nouvelle obligation que tu m'imposes, sont d'un très-grand prix à mes yeux, et je ne me trouverai heureux, que quand je t'aurai servi comme tu le désires. »

« Je n'attendais pas moins de ton dévouement, lui répartit le Roi; sois sûr que tes services ne seront point perdus. Les chevaliers qui marcheront sous tes ordres, seront Abencerrages, Zégris, Gomèles, Maças, Vanégas et Alabès. Leur valeur t'est connue : d'autres Seigneurs de ma Cour feront avec moi partie de l'expédition. »

Le Roi parlait ainsi, quand un des Alguazils du Palais vint lui dire qu'une Dame et deux étrangers demandaient la permission de lui baiser la main. « Qu'ils entrent, s'écrie le Monarque. Soudain on voit entrer dans

le salon deux chevaliers de belle prestance avec une marlotte, un turban et des brodequins noirs. Au milieu d'eux se trouvait une Dame, vêtue aussi en noir ; elle voilait son visage avec la pointe de son *almaysar* (2), qui néanmoins laissait entrevoir les plus beaux yeux. Le Roi, étonné de ce costume lugubre, demanda à un des Maures ce qu'ils voulaient. Le Maure, après l'avoir salué, ainsi que la Reine et les autres Dames de la Cour, parla ainsi ;

« Seigneur! notre intention est de te rendre nos hommages. Nous sommes les neveux d'Almadan, jadis Alcaïde de Ronda, où commande actuellement notre père. La renommée des fêtes qu'on célébrait à Grenade nous a attirés dans cette ville ; le sort n'a pas voulu que nous y prissions part, et voici ce qui en fut la cause : Le jour même où nous nous y rendions, nous fumes attaqués à l'improviste par quatre chevaliers Chrétiens dans la forêt de Soto de Roma ; ils voulaient nous

---

(1) Espèce de voile de gaze rayée.

enlever cette jeune Maure, qui est notre sœur : ils y mirent tant d'acharnement que de quatre frères que nous étions, ils en tuèrent deux et nous forcèrent de prendre la fuite, mais heureusement pour nous, le chevalier, qui est à côté de ta Hautesse, vint à notre secours. Sans sa valeur, nous eussions péri comme les autres. (Le Maure indiquait du doigt le brave Réduan.) Il vint à bout, par sa bravoure, de vaincre lui seul les trois Chrétiens, et de mettre les autres en fuite. Nous venons vous demander une récompense pour ce vaillant chevalier, qui à délivré notre sœur d'un danger imminent. Nous osons t'assurer, Seigneur! que si tous les Chrétiens de ta Cour ressemblent à Réduan, tu es en état de faire avec eux la conquête du monde. Nous te demandons aussi la permission d'aller annoncer à notre père la mort de nos deux frères. »

Le Maure se tut, la tristesse était peinte sur son visage, ainsi que sur ceux de son frère et de sa sœur. Le Roi parut très-sensible à ce récit douloureux et donna beaucoup d'éloges à la valeur de Réduan. Se tournant ensuite de son côté, il lui dit : « Par ce trait tu as mis le

sceau à ta gloire ; je te fais dès aujourd'hui Alcaïde de Tijola, près de Purgena (1). » Tous les chevaliers félicitèrent Réduan de ce ce grand fait d'armes. Lindaraxa était chagrine et presque repentante d'avoir déplu à Réduan. Le Roi dit enfin aux deux étrangers : « Rendez-vous auprès de votre père, puisque vous le désirez ; mais, avant de partir, la Reine et moi nous désirerions voir le visage de cette Dame ; dites-lui qu'elle ôte son voile, pour que nous la contemplions. Qu'elle doit être belle, si j'en juge par l'éclat de ses yeux ! »

Les deux Maures prièrent Axa d'ôter son voile. Elle détacha l'agraffe de son Almayzar, et laissa voir une figure céleste. Axa parut telle aux yeux de tous les assistans ; elle ressemblait au soleil, lorsqu'à son aurore il commence à déployer sur l'horison ses rayons de pourpre. Sa beauté incomparable inspirait de l'amour aux hommes, et de la jalousie aux

(1) Bourg d'Andalousie, à six lieues de Jaen et à deux du Quadalquivir.

dames. On ne se lassait point d'admirer les charmes de l'étrangère. La reine émerveillée dit au roi : « Je demande à ta Hautesse qu'elle accorde à cette dame l'entrée de sa Cour. » — « Je la lui accorde, répond le roi, en souriant ; mais combien de dames lui porteront envie ! »

On fait appeler Axa. Cette belle, après avoir salué le roi et les chevaliers de sa Cour, fléchit le genou et demanda la faveur de baiser les mains à la reine, qui la relève et la fait asseoir à ses côtés. Toutes les dames éprouvaient à-la-fois un sentiment mêlé de honte et d'admiration, en voyant réunies dans la personne d'Axa tant de qualités rares : car, si on la comparait avec Daraxa, Sarracina, Galiana, Fatima, Zélima, Cohaïda et d'autres dames distinguées ; Axa les surpassait en beauté, comme la lune efface les étoiles. Réduan dont les yeux restaient attachés sur son adorable Axa, se consumait de jalousie, et craignait que son amante ne manquât à sa parole. Elle regardait quelquefois Réduan ; et quoique ce chevalier eût su lui plaire, la lance à la main et le bouclier au bras, elle le trou-

vait beaucoup mieux en habit de cour. En promenant ses yeux sur tous les chevaliers, aucun ne lui paraissait digne de rivaliser avec son cher Réduan; et, si dans la plaine de Grenade ce Maure lui avait semblé un Mars, à la Cour alors il lui paraissait un Adonis. Le roi dit à Réduan : « J'aurais eu bien du plaisir à voir le combat que tu as livré à Gazul : car vous êtes braves l'un et l'autre. »

« J'en ai été témoin, dit Muça. Après avoir employé tous les moyens de les réconcilier, j'ai été forcé d'être tranquille spectateur de leur combat sanglant. Un lion aux prises avec une panthère ne montre pas autant d'acharnement que ces deux guerriers. Alarmé du danger qu'ils couraient, et voyant que la victoire ne se prononçait pas, je m'élançai au milieu d'eux et parvins à les séparer. »

« Lequel a été l'agresseur, demanda le roi? — Il serait trop long de vous en faire le détail, répondit Muça : et, pour ne point réveiller les passions assoupies, je vous dirai que la cause de leur différend a pris naissance dans votre salon. — Je vous entends,

ajouta Boadillin; mais je sais que Réduan ne se battra pas de sitôt avec Gazul. »

« Votre Hautesse dit vrai, répartit Réduan; car j'ai tout oublié. Autrefois j'aurais pu exposer mille fois ma vie pour Galiana : mais, depuis que j'ai réfléchi sur sa conduite, je me garderai bien de me sacrifier pour elle. »

Les frères d'Axa vont s'asseoir auprès de Mahandin Hamet, autre chevalier riche et puissant de la tribu des Zégris, dont les yeux avaient été sans cesse fixés sur la belle Maure. Ne pouvant résister au feu secret qui consume son cœur, il prend à part ses deux frères et leur dit : « Chevaliers ! me connaissez-vous ? — Non, seigneur. Etrangers dans Grenade, nous ne connaissons point les chevaliers qui l'habitent ; mais, puisque vous faites partie de la cour d'un aussi grand roi, nous présumons que votre naissance est illustre. — Chevaliers ! je suis Zégri, descendant des rois de Cordoue ; il n'y a pas un Maure dans Grenade qui n'ait pour mon nom de l'estime et du respect. J'aspire à la main de votre sœur Axa. Pourrai-je obtenir votre

consentement ? Cette alliance comblerait tous mes vœux. Je devais épouser une des premières dames de Grenade ; mais j'ai cessé de l'aimer, depuis que j'ai vu votre sœur Axa, dont je suis éperdument amoureux. »

Le Zégri se taît et attend dans le plus profond silence l'arrêt qui devait décider de son sort. Les frères d'Axa délibèrent entr'eux sur cette proposition : à la fin, considérant la valeur et la gloire du Zégri, ils lui disent qu'ils consentent à cet hymen, et qu'ils se chargent d'obtenir facilement le consentement de leur père. Le Zégri, satisfait de la réponse favorable des deux Maures, se lève ; et fléchissant le genou, il parle ainsi au roi : « Puissant et glorieux Sultan ! je supplie ta Hautesse de m'accorder son agrément pour mon mariage projeté avec la belle Axa. Ses deux frères m'ont déjà déclaré qu'ils ne s'y opposaient pas ; c'est à toi de donner les ordres pour que cette cérémonie se fasse avec toute la pompe convénable. »

Le roi, surpris d'une décision aussi prompte, regarde Axa et ses deux frères, et leur dit : « Puisque c'est votre plaisir, j'y consens ».

Tous les spectateurs, étonnés de cette aventure, attendent dans le silence quelle en sera l'issue; mais Réduan furieux se lève et dit; « Sultan! ce mariage que le Zégri te propose est une trahison; les frères d'Axa m'avaient promis leur sœur, à moi qui l'ai délivrée des mains des Espagnols. Nous nous étions donné parole, et nous l'avions cimentée par des présens. Axa ne peut me démentir. Je me vengerai du Maure qui prétend me disputer sa main. »

Le Zégri, enflammé de courroux, lui répond qu'elle ne peut se marier sans le consentement de son père, et que, devant être son épouse, il la défendrait jusqu'à la mort. Réduan, irrité de l'arrogance du Zégri, s'élance sur lui pour le frapper; les Zégris volent au secours de Mahandin. Muça et les Abencerrages se rangent du côté de Réduan. Le roi, témoin des troubles, défend, sous peine de mort, de parler de cet événement. Cet ordre sévère calme un instant, mais n'éteint pas leur haine. Boadillin va trouver la reine, et, prenant Axa par la main, il la conduit au milieu de la salle, et lui demande

qui des deux chevaliers elle préfère ? Forcée d'obéir à l'ordre du roi, Axa reste pendant quelque tems embarrassée ; mais, considérant l'amour que Réduan lui portait, la reconnaissance qu'elle devait à son libérateur, les entretiens qu'elle avait déjà eus avec lui, les sermens qu'ils s'étaient faits, elle ne balança plus ; et, toujours accompagnée du roi, elle dirige avec assurance ses pas du côté des chevaliers, elle les salue et présente sa main au brave Réduan, en lui disant : « Chevalier ! vous serez mon époux. »

Le Zégri honteux, jaloux et irrité de la préférence qu'avait obtenue son rival, quitte avec fureur le salon et sort de l'Alhambra avec l'intention de se venger de Réduan, au moment de la célébration de son hymen.

Pendant les fêtes nuptiales, on apprend que de nombreux escadrons chrétiens faisaient des incursions dans la plaine de Grenade et y exerçaient beaucoup de ravages. Dans cette crise pressante, on suspend les réjouissances pour voler à l'ennemi. Le brave Muça, comme capitaine général, sort à la tête de deux mille guerriers et se présente

aux Espagnols ; il s'engage entre ces derniers et les Maures un combat meurtrier. La terre est jonchée de morts ; après une lutte opiniâtre, la victoire se prononce en faveur des Grenadins qui restèrent maîtres du champ de bataille. Les Abencerrages et les Alabès combattirent en héros et contribuèrent beaucoup au succès de cette journée mémorable. Muça retourna en triomphe à Grenade où le roi le félicita de sa victoire. En mémoire de cet événement glorieux, les fêtes recommencèrent à Grenade et durèrent encore pendant neuf jours. Après ce laps de tems, le roi Boadillin ordonna une expédition contre les Chrétiens, et sur tout contre les habitans de Jaen qui pillaient et ravageaient ses frontières : il en chargea le vaillant Réduan en qualité de capitaine général, et ce chevalier ne tarda pas à sortir des murs de Grenade à la tête de ses troupes avides de combattre.

CHAPITRE XIII.

Expédition de Jaen. Trahison des Zégris contre la reine Alfaïma et les Abencerrages. Massacre de ces derniers dans la Cour des Lions.

LE dernier jour des fêtes, le roi dîna avec les principaux chevaliers, de sa cour, et, avant la fin du banquet, il leur tint le discours suivant :

« Illustres Grenadins ! une vie passée ainsi au milieu des plaisirs et dans la mollesse, est indigne de guerriers tels que vous ; ce serait flétrir votre gloire que d'exister ainsi comme des hommes efféminés vous perdriez bientôt cette mâle énergie qui entretient le feu du courage. L'heure a sonné où il faut renoncer à tous ces vains prestiges d'un

luxe corrupteur. Entendez-vous la voix du grand Tarif, qui vous crie du fond de sa tombe : Partez, volez au champ d'honneur! allez aiguiser vos armes pour combattre ces vils Chrétiens qui viennent témérairement vous braver jusques sous vos murs ! tel est le cri de guerre que cette ombre illustre fait retentir pour aiguillonner votre valeur. Vous savez, braves chevaliers ! que, ces jours passés, je me rappelais que Réduan s'était engagé à faire en une seule nuit la conquête de Jaen : cet intrépide guerrier m'a réitéré sa promesse, et m'a demandé mille combattans pour cette entreprise ; je lui en ai proposé cinq mille pour faciliter l'exécution de son noble dessein. J'ai donné ordre à mon frère Muça de lever un corps d'armée de deux mille cavaliers et un de trois mille fantassins, tous exercés aux fatigues de la guerre. J'en ai donné le commandement à Réduan ; c'est ce brave que je charge de marcher sur Jaen pour nous venger de toutes les insultes que cette ville nous fait journellement. Si elle ouvre ses portes, Ubéda et Baëça sont forcées

d'imiter son exemple. Voilà mon avis, dites-moi le votre. »

Réduan se lève et dit : J'accomplirai ma promesse. — Avant que le soleil ait éclairé trois fois les Monts Alpuxarras, répond Muça, nous serons à Ubéda. — « Que le roi dispose de notre vie et de nos fortunes, s'écrient-ils tous unanimement ! Nous verserons pour lui jusqu'à la dernière goutte de notre sang. »

Le roi Boadillin, touché d'un pareil dévouement, les en remercie. Il permet ensuite aux deux frères de la belle Axa de retourner à Ronda. Ceux-ci arrivés dans cette ville, furent très-bien accueillis de l'Alcaïde leur père qui, d'une part, se félicitait beaucoup du mariage de sa fille avec Réduan, et de l'autre pleurait amèrement la mort de ses deux fils. Mais la douleur ne réparait point la perte qu'il avait faite, et il se consola par l'avantage d'avoir un gendre tel que Réduan.

Vers cette époque, le roi nomma alcaïde de la forteresse de Mochin (1) l'Abencer-

---

(1) Bourg du royaume de Grenade, entre Loxa et Guadix.

rage Zuléma, qui vola sur le champ à son poste, emmenant avec lui sa chère Daraxa. Le père de Galiana retourna à Almérie avec elle et sa sœur Zélima. Plusieurs autres chevaliers, par ordre du roi, se rendirent dans les places qu'ils commandaient, pour les mettre en état de défense. Muça leva son corps de cinq mille hommes, et, au bout de quatre jours, il les fit exercer dans la vaste plaine de Grenade. Le roi assista ensuite à la revue générale des troupes, et fut agréablement surpris de la promptitude que Muça avait mise à les dresser. Il se retira en investissant Réduan du commandement général de l'expédition.

Soudain l'armée moresque s'ébranle, se met en marche et défile dans le plus grand ordre. La cavalerie marchait sur quatre colonnes, et, au milieu de chaque escadron, flottait un étendard de couleur. Celui où se trouvait Muça, était composé de cent cinquante Abencerrages et d'autant d'Alabès et de Vanégas: son étendard était de damas rouge et blanc, ayant pour devise sur le côté rouge *un Sauvage brisant la mâchoire*

à un lion, et sur le côté blanc, *un autre Sauvage détruisant un Monde avec sa massue.* Au bas était écrit : *C'est peu de chose.* Cet escadron d'une superbe tenue montait de magnifiques coursiers. Tous les cavaliers portaient des marlottes écarlate ; leurs éperons étaient d'or et d'argent.

La seconde colonne était composée de Zégris, de Gomèles et de Maças : elle marchait en ordre de bataille, non moins riche et non moins imposante que celle de Muça qui formait son avant garde. Son étendard de damas vert et brun avait pour devise *une Demi-Lune d'argent*, avec ces mots : *On l'a verra bientôt pleine sans que le soleil puisse l'éclipser.* Cet escadron comptait douze cent quatre vingts guerriers, tous vètus d'aljubes et de marlottes de drap de Tunis, moitié vert et moitié écarlate. Ils portaient des éperons turcs d'argent.

Dans la troisième colonne figuraient les Aldoradius, chevaliers très-distingués, les Gazuls et les Azarques ; leur étendard jaune avait pour emblême un *Dragon vert brisant*

une couronne d'or avec ses serres cruelles. La devise était ainsi concue : *Rien ne peut lui résister.*

Les almoradis, les Marinès et les Almohades formaient la quatrième colonne. Ils portaient la bannière royale de Grenade de damas jaune et rouge avec des broderies d'or. Au milieu de cet étendard brillait une *Grenade d'or ouverte d'un côté*, d'où l'on voyait sortir des grains rouges figurés par autant de rubis. La queue et les feuilles de la grenade étaient brodés de soie verte ; on y lisait la devise suivante : *Je suis née avec la couronne.* Au milieu de cette quadrille marchait le roi Boadillin, accompagné d'un grand nombre de chevaliers. C'était un spectacle magnifique qne cet ensemble de vêtemens, de boucliers, de chevaux et de pennons de diverses couleurs attachés aux lances et flottans dans les airs. L'infanterie n'étala pas moins de pompe et d'appareil que la cavalerie ; elle avait pour armes l'arc et l'arbalète.

Ce fut dans ce belliqueux appareil, que le roi Boadillin sortit de Grenade et prit la route

de Jaen. Toutes les dames de la cour sur-tout la sultane sa mère et la reine regnante, contemplaient ce spectacle du haut des tours de l'Alhambra.

L'expédition de Jaen a été le sujet de cette ancienne romance (1).

---

(1) (C'est le roi Boadillin qui parle).

« S'il t'en souvient, Réduan ! tu m'as promis de conquérir Jaen dans une seule nuit: Brave chevalier ! tes émolumens sont doublés, si tu accomplis ton dessein. Si tu manques à ta promesse, je t'exile de Grenade, et t'envoie sur mes frontières pour te priver de ta maîtresse. »

Réduan lui répond avec assurance : « Je tiendrai ma parole. » Réduan demande mille braves, et le Roi lui en donne cinq mille.

La cavalerie défile par la porte d'Elvire. Que de troupes ! que de coursiers ! que de lances ! que de boucliers ! que de marlottes vertes ! que d'aljubes rouges ! que de turbans ! tous ces braves sont impatiens de combattre.

Au centre marche le roi Boadillin ; il fixe l'attention des dames Maures, placées sur les tours de l'Alhambra.

La Reine sa mère lui fait aussi ses adieux : « qu'Allah veille sur tes jours, mon fils ! que Ma-

La nouvelle de cette entreprise ne tarda pas à se répandre dans Jaen par la correspondance secrète que cette ville entretenait dans Grenade. Les uns disaient en avoir été informés par des captifs Espagnols, échappés des prisons de Grenade ; les autres, qu'ils tenaient ce bruit des Abencerrages et des Alabès. Quoi qu'il en soit, les habitans de Jaen, prévenus de l'irruption des Maures sur leur territoire, prennent les armes et s'empressent d'en donner avis à Baëça-Ubéda (1) et autres bourgades circonvoisines. Tout-à-coup les Maures se présentent devant Jaen et trouvent la porte d'Arenas défendue par un grand nombre de troupes ; voyant qu'ils ne pouvaient forcer cette entrée, ils s'en éloignent, parcourent la plaine d'Arenas, attaquent les avant-postes Espagnols et se répandent ensuite dans les champs de

homet te protège et te fasse revenir victorieux de Jaen ! »

(1) Petite ville d'Andalousie, à deux lieues de Baëça, défendue par une citadelle que rend très-forte la hauteur de sa situation.

Guardia (1) et de Pegalajara jusqu'à Jodar et Belmar (2).

Les guerriers de Jaen, informés que le poste d'Arénas avait été forcé par les Maures, volent à leur rencontre au nombre de quatre cents braves armés de toutes pièces. Ubéda et Baëça en envoient un pareil nombre; ces troupes formidables se rassemblent sous le commandement du valeureux guerrier D. Gonçale, et marchent à la poursuite de l'ennemi qui dévastait leur territoire. Les deux armées se rencontrent sur les bords d'une petite rivière, appelée *Rio-Frio*, et s'attaquent avec acharnement; mais les braves Espagnols repoussent vivement jusqu'à la porte d'Arénas les troupes Moresques, qui eussent été infailliblement défaites sans la valeur des Abencerrages et des Alabès. Les Chrétiens restent enfin maîtres du champ de ba-

---

(1) Petit bourg d'Andalousie à deux lieues de Jaen.

(2) Pegalajara, Jodar et Belmar, sont des bourgs d'Andalousie.

taille, et cependant les Maures emportèrent un riche butin. L'avantage de cette journée fut balancé de part et d'autre. Le roi, surpris de cette résistance opiniâtre de l'ennemi, demanda à des prisonniers comment la ville de Jaen avait pu rassembler tant de troupes dans ses murs ? Ceux-ci lui répondirent qu'elle avait été prévenue deux jours avant l'irruption des Maures, et qu'à cette nouvelle tous les habitans s'étaient mis sous les armes. Le roi convaincu, par ce témoignage, qu'on ne pouvait imputer à Réduan le mauvais succès de son entreprise, le chargea de prendre des informations sur ceux qui en avaient trahi le secret. Toutefois Réduan savait très-bien que Jaen n'était pas aussi facile à conquérir ; mais il était d'une intrépidité extrême, et ne voulut pas renoncer à son dessein ; il marcha donc sur cette ville, l'attaqua, et il l'eût sans doute emportée d'assaut, si les habitans n'avaient pas été sur leurs gardes.

La bataille de Jaen (1) arriva sous Boa-

---

(1) A l'occasion de cette bataille, il a été composé la romance suivante :

dillin, surnommé *Xico*, Roi de Grenade, l'an 1491.

« Tout Jaen s'inquiète, se remue, s'alarme à la nouvelle d'une invasion des Maures sur son territoire.

Quatre cents chevaliers volent au combat ; un pareil nombre de guerriers s'échappe des murs d'Ubéda et de Baëça.

Deux escadrons, composés de preux chevaliers, sortent aussi de Caçorla et de Quesada. Ce sont de jeunes guerriers qui savent allier la bravoure à la galanterie.

Tous jurent, en présence de leurs maîtresses, de ne point revenir de Jaen, sans ramener chacun un Grenadin mort ou vif.

L'amant d'une jolie dame lui en promet quatre attachés de front. On arrive cependant aux postes avancés, où l'on sonne l'alarme.

Près des rives du *Rio Frio*, le combat s'engage ; les Maures sont en plus grand nombre et résistent avec vigueur.

Les Abencerrages et les Alabès, chevaliers connus pour leur intrépidité, combattaient aux premiers rangs.

Mais les braves Espagnols, semblables à des lions, parviennent à mettre les Maures en fuite. Cepen-

L'armée moresque revint à Grenade ; elle y fut reçue avec une grande joie, et même on y célébra beaucoup de réjouissances à cause du retour du roi. Les habitans de Jaen se félicitaient aussi d'avoir résisté aux efforts de tant d'ennemis, et d'en avoir terrassé un grand nombre. Le roi Boadillin, pour se délasser des fatigues de la guerre, annonça qu'il voulait se rendre à la maison de plaisance des Alijarès ; il partit seulement accompagné de Zégris et de Gomèles : car aucun Abencerrage ni Gazul ne se trouvaient à Grenade, Muça les ayant envoyés contre une troupe d'audacieux Chrétiens, qui avaient envahi à l'improviste la plaine de Grenade. Un jour, à la fin du banquet, le roi causant de la journée de Jaen, exaltait la bravoure des Abencerrages et des Alabès, à qui il devait tant de trophées. Un chevalier Zégri, l'auteur de la trame ourdie

---

dant ceux-ci emmenèrent un immense et riche butin. Cette journée fut glorieuse pour Jaen, pour cette ville qui avait su résister à tant de Maures audacieux et perfides. »

contre la reine et les Abencerrages, se lève et dit au roi :

« Sultan, si les Abencerrages sont vaillans, les guerriers de Jaen le sont plus encore, puisqu'ils nous ont enlevé une partie de notre butin, et nous ont forcés à une retraite précipitée. Il faut l'avouer, les troupes espagnoles ce jour-là se sont couvertes de gloire. »

BOADILLIN.

« Quoique les Espagnols nous aient poursuivis dans la plaine de Jaen, je n'en rends pas moins justice à la bravoure des Abencerrages et des Alabès : car nous leur devons les prisonniers et le butin que nous avons faits. »

LE ZÈGRI.

« Oh ! comme votre Hautesse s'aveugle sur leur compte ! Comme elle est prévenue en faveur de traîtres dont les complots sont sur le point de compromettre votre couronne ! Ah ! n'en imputez la cause qu'à votre bonté excessive pour cette tribu odieuse que vous comblez de bienfaits, et qui n'aspire qu'à

votre perte. Plusieurs chevaliers vous auraient déjà averti de ce qu'ils méditent contre vous; mais ils ont craint de vous déplaire. Malgré le désir que j'aurais de garder un profond silence, je crois de mon devoir de vous prévenir de l'horrible trahison qui s'ourdit contre votre personne sacrée. Je vous conseille donc, mon maître! de ne plus vous fier à aucun Abencerrage, si vous voulez conserver et le sceptre et vos jours. »

BOADILLIN.

« Hâte-toi de me dire la vérité; je te promets une grande récompense, si tu me dévoiles toute la trame. »

LE ZÉGRI.

« Sultan! je m'empresse d'obéir pour vous mettre à portée de juger de la perversité de vos ennemis, du peu de respect qu'ils vous portent, et de la confiance aveugle qu'ils mettent dans vos bienfaits journaliers, dont ils se prévalent, en disant que *la justice ne peut les atteindre ici-bas*. Ce n'est point la haine ni

l'envie qui me porte à dénoncer des traîtres, mais bien l'attachement pour votre personne royale. Faites venir, je vous supplie, Mahandin Gomèle, mes cousins Mahomet et Alhamar, et quatre autres parens du même Mahandin Gomèle; ils vous raconteront le fait tel qu'il s'est passé. »

Boadillin mande ces officiers. A peine sont-ils devant lui qu'il ordonne à tous les chevaliers de sortir du salon, à l'exception du dénonciateur et des faux témoins. Alors le perfide Zégri s'exprime en ces termes avec l'accent d'une feinte douleur:

« Sultan! les Abencerrages ont conjuré votre perte, et Alfaïma votre épouse s'est déshonorée avec un Abencerrage, nommé *Albin Hamar*, un des chevaliers les plus puissans et plus riches de Grenade. Ils dissipent vos trésors, l'espoir du peuple dans ses besoins pressans, pour accroître le nombre de leurs partisans et capter la faveur populaire par de trompeuses largesses. Ne vous rappelez-vous point la zambra qui eut lieu au Généralif, et pendant laquelle le grand-maître de Calatrava vint proposer un défi que Muça accepta sur-

le-champ ? Eh bien ! ce jour-là même, en nous promenant dans le parc, ce chevalier Gomèle et moi, nous vîmes dans une allée de myrtes, au-dessous d'un rosier touffu, la reine et Albin Hamar se donner et se rendre des baisers voluptueux : ils étaient si énivrés de plaisir, qu'ils ne nous apperçurent pas, quoique nous fussions très-près d'eux. Epouvantés de leur hardiesse impie, nous nous retirâmes derrière un oranger. Après quelques minutes, la reine sortit des bras de son amant, prit le sentier de la Fontaine des Lauriers, et de là rejoignit ses dames d'honneur. Nous vîmes ensuite sortir du bosquet le traître Albin Hamar ; il cueillait des roses et du jasmin ; et, après en avoir tressé une guirlande, il la posa sur sa tête. Nous dirigeâmes nos pas vers lui et lui demandâmes ce qu'il faisait. — « Je visite, nous répondit-il, ces galeries de verdure dont le parfum embaume les airs. » A ces mots, il nous présente à chacun deux roses, et nous gagnâmes, en nous promenant, l'endroit où vous vous trouviez. Nous voulions alors vous en donner avis ; mais nous craignîmes de soulever la Cour. Une affaire aussi

délicate exigeait d'autant plus de prudence, que vous étiez monté récemment sur le trône. Tels sont, Sultan! les faits dont nous garantissons l'authenticité. Comme votre intérêt nous a toujours été cher, nous croirions manquer à notre devoir, si nous vous déguisions aujourd'hui la vérité. Vous vous ressouvenez sans doute de cette devise insolente que les Abencerrages portaient à la course de la bague, et qui représentait un *monde de cristal*, avec ces mots: *C'est peu de chose;* ce qui démontre que l'Univers n'est rien à leurs yeux. Et à la pouppe de la galère, n'y avait-il pas un *Sauvage qui brisait la mâchoire d'un lion?* Vous représentez le lion, Sultan! et eux le Sauvage qui lui arrache les entrailles. Il ne vous reste donc d'autre moyen de conserver vos jours que d'exterminer les Abencerrages, et de sévir contre la reine qui a osé vous outrager en se déshonorant elle-même. »

A ce récit perfide, le crédule monarque tombe de son siège et reste pendant quelque tems évanoui. Lorsqu'il eût repris ses sens, il poussa un profond soupir et s'écria: « O

Mahomet ! Que t'ai-je fait pour me traiter ainsi? Voilà donc ma récompense pour t'avoir élevé tant de mosquées, pour avoir brûlé de l'encens d'Yémen sur tes autels et immolé en ton honneur un si grand nombre de victimes ! (1) Je jure par Allah de me baigner dans le sang des Abencerrages et de faire périr sur un bûcher cette reine coupable, cette épouse infidèle! Que l'on se rende à Grenade et que l'on se saisisse d'Alfaïma ; je veux faire un exemple aussi éclatant que terrible. »

« Sultan ! dit un des conjurés qui était

---

(1) Les sacrifices d'animaux entrent aussi dans les pratiques religieuses du Mahométisme. Les Maures, outre leur grande Pâque qu'ils appelaient *Leida*, en célèbraient une autre sous le nom de la *Pâque du mouton*, en mémoire du sacrifice d'Abraham ; ce qui est aujourd'hui chez les Turcs le *Corban*, ou le sacrifice de l'agneau. Cette cérémonie se faisait avec beaucoup d'appareil ; on coupait la tête à un mouton, et le peuple, imbu de préjugés superstitieux, attribuait souvent à cette mactation l'issue heureuse ou malheureuse de la guerre pendant toute l'année. (*Note du Traducteur*).

Gomèle, s'emparer dans ce moment de la reine, ma souveraine, ce serait commettre une imprudence et vous exposer aux plus grands dangers. Il serait même possible que toute la ville se soulevât contre vous et qu'Albin Hamar prît les armes avec ses complices pour voler à la défense de votre épouse. Ce serait peut-être une occasion pour lui, pour les Abencerrages, les Vanégas, les Alabès et les Gazuls, d'exécuter leur horrible projet. Un moyen de tirer sans éclat une vengeance sûre de l'attentat qu'on prépare sur votre personne, c'est de les faire tous venir dans votre palais, en ayant soin de ne les faire entrer qu'un à un; vous pourrez alors les faire décapiter par une vingtaine d'officiers chargés de cette exécution. C'est ainsi que vous parviendrez à les exterminer tous. Si à la nouvelle de ce massacre, leurs amis veulent les venger et diriger leurs coups contre votre Hautesse, vous avez pour vous les Zégris, les Gomèles et les Maças dont vous connaissez la bravoure; ils les mettront en déroute et vous délivreront de tout danger. Après cette punition exemplaire, vous ferez arrêter la reine, com-

me prévenue d'adultère et la ferez juger. Quatre chevaliers se porteront ses accusateurs en votre nom, et vous en nommerez quatre autres pour les combattre. Si ces derniers triomphent, la reine est justifiée ; si les autres sont vainqueurs, Alfaïma sera condamnée à perdre la tête. Après cette procédure régulière, les Almoradis, les Almohades et les Marinès, qui sont les parens et alliés de la Reine, n'auront pas le droit de se plaindre. Voilà mon sentiment ; c'est le seul moyen de vengeance qui puisse obvier à toute espèce de soulèvement. »

« Ton conseil est bon, dit Boadillin, je le suivrai. Mais quels seront les quatre accusateurs que j'opposerai aux défenseurs de la Reine ? »

« Je serai le premier, répartit le Zégri, Mahandon le second, Mahandin le troisième et son frère Abin-Hamet le quatrième. Par Mahomet ! il ne se trouve pas dans toute votre Cour quatre chevaliers comparables à nous quatre, quand même Muça serait du nombre. »

« Retournons à la ville, dit alors le crédule

Sultan ; c'est-là que je veux donner les ordres nécessaires pour préparer ma vengeance. »

Infortunée Grenade ! quel volcan nouveau fomente dans ton sein ! encore un instant, et l'orage va éclater, et la guerre civile secouera ses torches sur tes palais coupables ! Eh pourquoi ? Parce que ton faible monarque a bu dans la coupe empoisonnée de la flatterie.

Ils partent pour Grenade et se rendent à l'Alhambra, où ils recoivent de la part de la Reine et de ses dames l'accueil le plus flatteur.

Boadillin, sans regarder Alfaïma, traverse à grands pas ses appartemens. La Sultane, étonnée de l'air froid de son époux, se retire confuse, sans pouvoir deviner la cause de cette soudaine indifférence. Le Roi passa le reste du jour avec ses chevaliers jusqu'à ce que la nuit eût déployé ses voiles. Il soupa ensuite, et après le repas il alla se coucher sous prétexte d'indisposition. Toute la nuit le malheureux Monarque, en proie à mille noirs pressentimens, ne put jouir des douceurs du sommeil. Dévoré d'inquiétude, abandonné au désordre de ses idées, il s'écriait : « Infortuné Boadillin ! tu vas perdre ta couronne, tu vas

te perdre! Si tu fais égorger les Abencerrages, tu attires sur ta tête une foule de calamités : si tu retiens dans tes mains les foudres de la vengeance, tu te déshonores à jamais! Ne vaudrait-il pas mieux que tu perdisses la vie? Les feras-tu périr? Oui, par Allah! car ils ont conjuré ma ruine. Mais, oh malheureux Prince! peux-tu douter de la vertu, de la chasteté de ton épouse, de la bonté et de la loyauté des Abencerrages? ignora-tu la haine implacable que leur ont vouée les Zégris, leurs mortels ennemis? Et! qui sait s'ils n'ont pas imaginé ce moyen pour tirer vengeance de cette ancienne et illustre tribu? « Avant de rien décider, approfondis mieux les faits, étudies-en les causes.... Mais quelle plus grande preuve que la dénonciation verbale des Zégris! Oseraient-ils porter un tel témoignage, s'ils n'étaient pas sûrs de la vérité? »

Le Roi passa la nuit absorbé dans ces pensées tumultueuses. Dès que le jour parut, il se leva; et, en sortant de son appartement, il trouva les salles remplies de Zégris, de Gomèles et de Maças. Tout-à-coup entre un

écuyer ; il annonce au Roi que Muça son frère venait de combattre les Chrétiens, sur lesquels il avait pris deux étendards et fait plus de trente prisonniers. Boadillin, souriant à cette nouvelle, prend à part le Zégri, et lui enjoint de tenir prêts sous les armes, dans la Cour des Lions, trente chevaliers avec le bourreau pour l'exécution de son dessein. Soudain le traître Zégri sort de l'Alhambra, dispose tout pour la scène sanglante qui doit avoir lieu, revient avertir le roi, qui se rend dans la Cour des Lions, et y retrouve le traître Zégri avec les trente conjurés toujours précédés du bourreau.

Boadillin, au milieu de ces farouches satellites, fait appeler son Grand-Alguazil, qui était Abencerrage. Un page s'échappe et va lui dire que le Roi le demande. Cet officier obéit, et à peine il entre dans la fatale Cour des Lions, qu'on s'élance sur lui. Il tombe, les assassins lui coupent la tête, et la jetent dans la vaste cuve d'albâtre.

On appelle ensuite *Albin-Hamar*, le prétendu complice de la Reine. Il subit le même sort. Trente-six Abencerrages furent

ainsi décapités, sans que rien n'ait transpiré au dehors. Aucun d'eux n'aurait échappé sans un coup de la Providence. Le hasard veut qu'un Abencerrage entre avec son page dans la Cour des Lions, au moment où le sang coulait sur le marbre. A peine a-t-il franchi le seuil, qu'il tombe sous le fer assassin. Le jeune page frémit d'horreur à ce spectacle atroce, et reconnaît toutes les victimes encore palpitantes. Il a le courage de se contenir, se retire vers la porte et attend qu'on l'ouvre. Elle s'ouvre en effet à l'appel d'une autre victime, et soudain le page s'échappe pâle d'effroi et sort de l'Alhambra fondant en larmes. Arrivé près de la fontaine de ce palais, il rencontre Malique Alabès, Abénamar et Sarracino qui venaient parler au Roi. Il s'approche de ces chevaliers, et leur dit en sanglottant : « Au nom d'Allah, n'allez pas plus avant, ou vous êtes égorgés. — Qu'y a-t-il, répliqua Malique Alabès ? — Vous ne savez donc pas, ajouta le page, que dans la Cour des Lions on massacre, en ce moment, les Abencerrages ; mon maître est assassiné, je lui ai vu trancher la

tête; mais, grâce au ciel, au moment que la fatale porte s'ouvrait pour une autre victime, j'ai réussi à m'échapper. Aidez-moi de vos conseils, et dites-moi le parti qu'il faut prendre dans cette circonstance. »

Les trois chevaliers restent frappés de stupeur; ils se regardent l'un l'autre, et ne savent s'ils doivent ajouter foi au discours du page. « Si le fait est vrai, s'écrie Abénamar, quelle exécrable et noire trahison! — Mais comment s'assurer de la vérité, répartit Sarracino? —Restez ici, dit Malique Alabès; et, si vous voyez quelqu'Abencerrage ou tout autre chevalier, dont les pas se dirigeraient vers l'Alhambra, défendez leur d'aller plus avant, et dites-leur de m'attendre! Je cours au palais du Roi, pour m'informer de ce qui s'y passe, et je ne tarderai pas à revenir. — Qu'Allah te conduise! dit Abénamar, nous t'attendons ici. »

Malique Alabès se transporte sur-le-champ à l'Alhambra; à peine il entre dans ce palais, qu'il voit accourir à lui avec précipitation un page du Roi. « Pourquoi cet empressement, lui demande-t-il? » — C'est, répond

le page, le Roi mon maître qui m'envoie chercher un Abencerrage; mais, si vous voulez me rendre un service important, descendez vîte à la ville et avertissez tous les Abencerrages, de sortir sur-le-champ de Grenade, pour échapper à la mort qui les attend dans la Cour des Lions. »

Malique Alabès, certain de l'horrible perfidie, retourne à l'endroit où il avait laissé Abénamar et Sarracino, et leur dit : « Ce que le page nous a raconté n'est que trop vrai. Dans ce moment même, les Abencerrages périssent sous les coups de la trahison la plus insigne. C'est un page du roi qui me l'a confié, et qui m'a chargé d'en prévenir notre illustre tribu.— Ciel! dût-il m'en coûter la vie, dit Sarracino, les Zégris paieront cher ce dernier de leurs forfaits. Retournons à Grenade, et publions-y ce funeste événement; car il est urgent d'y apporter remède. — Partons sur-le-champ, s'écrie Abénamar. »

Ils se précipitent dans Grenade, et, avant d'arriver dans le quartier des Gomèles, ils voient accourir, à la tête d'une vingtaine

d'Abencerrages, Muça qui revenait d'une excursion dans les plaines espagnoles, et allait rendre compte au roi son frère du succès de son expédition. « Chevaliers ! leur dit Malique Alabès, tenez-vous sur vos gardes, si vous ne voulez tous périr de la main des traîtres. Le roi a fait massacrer plus de trente des nôtres. » Muça reste interdit, ainsi que ses compagnons d'armes; il rompt enfin le silence : « J'affirmerais de mon sang que cette trahison ne peut avoir été ourdie que par les Zégris et les Gomèles; car aucun d'eux n'est sorti de Grenade pour aller se mesurer avec les Chrétiens, ni même n'a paru dans la ville. Il n'y a point de doute qu'ils ne se soient tous rassemblés à l'Alhambra avec le roi pour exécuter ce massacre impie. Venez tous avec moi; cette perfidie crie vengeance. »

Ils s'en retournèrent avec Muça, et, en arrivant à la Plaça Nueva, ce dernier fait appeler un trompette et lui ordonne de sonner sur-le-champ du cor. A ce signal éclatant, une foule de soldats et de chevaliers se rassemblent sur la place. Dans cette multitude de guerriers qui étaient accourus, on ne

voyait aucun Zégri, Gomèle, ni Maça ; ce qui prouvait assez que les Zégris étaient les seuls auteurs de cette trahison.

Malique Alabès parcourt les rangs des Abencerrages, et leur parle ainsi d'une voix courroucée : « Guerriers mes amis ! qui m'écoutez, apprenez que nous sommes trahis et que le roi Boadillin a fait tomber la tête à un grand nombre d'Abencerrages. Sans Allah qui seul a permis la découverte de cette trame, nous aurions déjà tous péri. Vengeons-nous d'un tyran qui a osé tremper ses mains dans le sang des braves défenseurs de son trône.

A ce discours, tout le peuple frémit d'indignation, et se répand dans toute la ville, en criant : « Périsse l'assassin des nobles Abencerrages ! Que le trône soit purgé d'un traître ! » Ces clameurs furieuses retentissent bientôt dans toute Grenade ; les habitans indignés prennent les armes et marchent sur l'Alhambra. En peu de tems, plus de vingt mille hommes sont armés. Dans le nombre se trouvaient plus de deux cents Abencerrages, avec des Gazuls, des Vanégas, des Almora-

dis, des Almohades et des Azarques. Tous s'écriaient : « Si on lui pardonne, un autre jour il nous fera subir le même sort. » Dans ce tumulte, on distinguait à peine les vociférations des hommes, les gémissemens des femmes et les cris des enfans. La confusion et le désordre étaient tels, qu'il semblait que Grenade, en proie à la douleur et au désespoir, allait s'engloutir. Le bruit pénètre bientôt jusqu'à l'Alhambra. Le roi fait soudain fermer les portes du palais ; il était tremblant et pâle de frayeur ; on voyait déjà le remords percer à travers les angoisses de l'inquiétude. La multitude irritée se présente à l'Alhambra, en criant avec fureur : « Que le roi périsse ! que le roi périsse ! » Trouvant les portes fermées, elle commande qu'on mette le feu à cinq ou six endroits du palais ; cet ordre est sur-le-champ exécuté. Déjà la flamme s'élève avec impétuosité et offre le tableau d'un vaste incendie. Muley-Hazen, père du roi Boadillin, voyant que le tumulte et le désordre, loin de s'appaiser, se rallumaient de plus en plus, indigné d'ailleurs contre son fils, fait ouvrir une porte secrète de l'Alhambra, et se prépare à

sortir pour essayer de calmer l'orage. Ce vieillard vénérable est soudain reconnu par les soldats qui s'élèvent sur leurs écus, en disant: « Tu es notre roi, nous n'en voulons point d'autre. Vive le roi Muley-Hazen! » Ils lui donnent ensuite une forte garde. Abencerrages, Alabès et Gazuls, tous se précipitent sur cette porte dérobée que Muley-Hazen se hâte de fermer pour éviter une partie du tumulte. Précaution inutile! ce qui était entré de soldatesque suffisait pour détruire, s'il eût fallu, cent Alhambras. Dans toutes les rues de la ville, on criait: « Périssent le roi Boadillin, lui et tous les traîtres! » Introduite dans l'intérieur du palais, cette troupe apperçoit la reine et toutes ses dames pâles d'effroi. « Où est notre perfide roi, leur demande-t-on? — Il est dans la Cour des Lions, leur répond une voix. » Les insurgés y courent; les portes, quoique fermées, cèdent bientôt à leur fureur; ils forcent les Zégris qui en défendaient l'entrée. Les Abencerrages, les Alabès et les Gazuls, à la vue de tant de cadavres sanglans, deviennent si furieux que, s'ils eussent trouvé le roi et ses complices, ils ne se se-

raient pas contentés de leur trancher la tête, ils leur eussent fait subir mille tortures en expiation de leurs crimes. Ils attaquent avec rage cinq cents Zégris, Gomèles et Maças, postés dans les cours, en leur criant : « Périssent les traîtres qui ont ourdi cette trame horrible ! »

Le choc des Abencerrages est terrible : les Zégris, quoique surpris, se défendent vaillamment ; mais, malgré leur résistance, plus de deux cents des leurs mordent la poussière. Les Abencerrages s'échauffent au carnage ; leurs glaives se font jour à travers les rangs. Ici retentissaient les cris du désespoir, mêlés aux plaintes de la douleur ; là c'était un flux et reflux continuel de Maures qui vociféraient : « Périssent le roi et ses complices ! » Boadillin fut assez heureux pour n'être point découvert.

Cette scène sanglante étant finie, on descendit à Grenade les Abencerrages assassinés, et on les exposa dans la Plaça Nueva, étendus sur des draps funéraires, pour que tout le peuple, à la vue de ce spectacle déplorable, frémît d'horreur et pleurât ces innocentes vic-

times. Cependant le mouvement et le bruit étaient tels dans l'Alhambra, qu'on eût dit que toutes ses tours allaient s'écrouler. L'intérieur de Grenade présentait un tableau non moins terrible. Tous les habitans pleuraient la mort des braves Abencerrages; un petit nombre regrettait les Zégris, les Gomèles et les Maças qui périrent dans ce combat.

A l'occasion de cet événement funeste, on composa la romance suivante :

« Tout l'Alhambra retentit de cris d'indignation et de fureur. Grenade, la belle Grenade vous pleure, infortunés Abencerrages! vous que le roi a fait indignement massacrer en un seul jour, et contre lesquels les Zégris et les Gomèles avaient ourdi une trahison infâme!

« Que de regrets vous arrachez à sa douleur profonde! Elle ne sent que trop votre perte irréparable. Entendez-vous dans la nuit du tombeau ces sanglots des femmes, ces gémissemens des enfans, ces soupirs des vieillards?

« Voyez quelle morne consternation, quel

silence funèbre règne dans les rues et dans l'intérieur des habitations !

« Les chevaliers et les dames sont tous vêtus de noir. Cette couleur est le symbole de la tristesse et du deuil ; elle honore la mémoire des malheureuses victimes qui ont succombé sous le fer perfide des Zégris.

« Que le roi est heureux de s'être sauvé ! Il aurait payé cher l'ordre sanguinaire par lequel il vient de se déshonorer aux yeux de son peuple. »

Dans cet épouvantable désordre, dès que Muça vit les flammes s'élever des tours de l'Alhambra, il accourut à la hâte pour arrêter les progrès de l'incendie : mais sachant que le roi Muley-Hazen son père avait fait ouvrir la porte secrète, il s'y transporte à la tête d'un grand nombre de troupes ; il trouve le roi Muley-Hazen sous la garde de plus de mille chevaliers. Il entend crier de toutes parts : « Vive le roi Muley-Hazen ! c'est lui que nous reconnaissons pour notre maître ! nous ne voulons plus du roi Boadillin qui a eu la lâcheté de faire périr l'élite de la chevalerie Grenadine ! » Muça s'écrie : « Vive, vive Muley-

Hazen mon père, puisque Grenade le demande pour roi! » Ce cri est répété par tous ceux de sa suite; puis ils entrent dans l'Alhambra et se rendent dans l'appartement du roi, qui n'y était plus. Ils passent dans la Cour des Lions où les Abencerrages, les Gazuls et Alabès faisaient un carnage affreux des Zégris, des Gomèles et des Maças. « Si les Abencerrages ont été trahis, dit Muça, il faut avouer qu'ils se vengent bien de leurs ennemis. » Frémissant d'horreur à ce spectacle, il se retire et se transporte dans l'appartement de la reine. Il trouve cette princesse fondant en pleurs; elle était au milieu de ses dames, au nombre desquelles se distinguait la belle Zélima que Muça aimait éperdument. La reine lui demande en tremblant la cause de ces clameurs qui retentissaient dans la ville et dans l'Alhambra. » C'est Boadillin votre époux qui est l'auteur de ce grand tumulte, répond Muça; c'est lui qui s'est prêté à une lâche trahison, dirigée contre les Abencerrages, ces braves dont il a reçu de si grands services; c'est lui qui a fait périr trente-six de ces chevaliers dans la Cour des Lions. Le peuple soulevé demande à

grands cris sa tête coupable ; il a même déjà salué roi Muley-Hazen mon père. » — Allah ! Allah ! répond la reine éplorée, qu'entends-je ? Nous sommes perdus ! La reine tombe évanouie dans les bras de Galiana. Les dames affligées s'empressent autour de la reine. Axa et Zélima se jettent aux pieds de Muça ; Zélima, celle qu'il aimait, lui parle ainsi :

« Chevalier ! nous resterons prosternées à vos pieds jusqu'à ce que vous nous permettiez d'appaiser le tumulte et de protéger le Roi votre frère, quoi qu'il soit coupable ou plutôt malheureux ; c'est une faveur que nous avons droit d'attendre de votre générosité, et que nous n'oublierons jamais. »

Fatima connaissait l'amour tendre qu'ils se portaient. Elle conjure Muça de se rendre aux instances de Zélima. Muça, captivé par les charmes de cette belle Maure, ne faisait pas attention qu'elle était à ses pieds avec Axa. Il se hâte bientôt de les relever de cette posture suppliante, et leur promet d'employer tout son crédit pour ramener le calme et faire remonter le Roi son frère sur le trône. Zélima, sensible à cette faveur

insigne, sentit s'accroître son amour. La Reine, ayant repris ses sens, versait un torrent de larmes; mais Muça devint son consolateur; il n'épargna rien pour dissiper son chagrin, et la flatter par d'heureuses espérances. Il prend enfin congé d'elle et se rend dans le salon où se trouvait son père, et lui dit: « Pour votre tranquillité, pour votre gloire, Seigneur! faites mettre bas les armes; si quelques séditieux s'y refusent, punissez-les de mort; c'est le moyen de rétablir l'ordre dans Grenade. » Muley-Hazen fait publier cet ordre dans l'Alhambra et par toute la ville. Il s'exécute; et Grenade voit, comme par un enchantement, succéder le calme à l'orage. Néanmoins le peuple était divisé d'opinions; les uns penchaient pour Muley-Hazen, et les autres pour le roi Boadillin. L'orage étant dissipé, Muça demande la grace de son frère. « Si Grenade ne veut plus reconnaître son Roi, dit-il, je crains pour elle le retour des calamités qu'elle vient d'éprouver; qu'elle se persuade bien que, si Boadillin n'eût pas reçu de mauvais conseils, il n'aurait jamais

conçu la pensée d'un tel crime. » Tous les chevaliers, à l'exception des Abencerrages, des Gazuls, des Alabès et des Aldoradins, goûtèrent les raisons de Muça, et jurèrent obéissance à son frère.

Au sujet de la trahison des Zégris, on composa la romance suivante (1):

Muça parvint donc à calmer les haines des principaux chevaliers, et à les ramener sous l'obéissance du roi Boadillin, à l'exception des quatre tribus qui se prononcèrent hautement pour le parti du roi Muley-

(1) Les ambitieux Zégris disaient au roi Boadillin : « Il s'ourdit contre vous une grande trahison. Les Abencerrages, cette tribu orgueilleuse en veut à vos jours, et se propose de vous arracher le sceptre.

« Grenade retentit de leurs plaintes hypocrites. C'est pour capter la faveur populaire qu'ils publient cette prétendue trahison.

» Ils osent accuser la Reine d'avoir brûlé pour l'Abencerrage Albin-Hamar d'une flamme impure, et c'est ainsi qu'ils prétendent que l'on conspire contre les jours du monarque. »

Hazen. De cette époque datent les factions des deux monarques, qui n'ont cessé d'agiter Grenade jusqu'à sa conquête par les invincibles Espagnols. Les Abencerrages et leurs partisans persistaient à ne point vouloir reconnaître Boadillin, malgré les instances de Muça ; leur intention était même d'embrasser le Christianisme et de voler sous les drapeaux du roi Ferdinand, comme on le verra par la suite. Muça, convaincu que la plus grande partie de la ville penchait pour le Roi son frère, ne s'occupa que de le replacer sur le trône. Il découvrit enfin qu'il s'était retiré dans une mosquée de la Montagne du Soleil (*Cerro del sol*), appelée aujourd'hui le Mont-Ste.-Hélène. Ce Prince avait pris la fuite, lorsqu'il entendit ces cris épouvantables : « Que Boadillin périsse lui et tous ses complices ! » Témoin du carnage que les Abencerrages, les Gazuls et les Alabès avaient fait des Zégris et des Gomèles, il était sorti par une porte dérobée, en faisant des imprécations contre lui-même, et en maudissant le Zégri qui lui lui avait conseillé ce massacre. « Ne vous

alarmez pas, Seigneur! lui disaient les perfides, ordonnez, et cinq cents Zégris et autant de Gomèles sont encore prêts à voler à votre défense. »

Ils parlaient ainsi au Prince fugitif, quand ils virent arriver Muça. Soudain ils en donnèrent avis au Roi. Boadillin leur demanda en tremblant s'il lui apportait la paix ou la guerre? — La paix, lui répondit un Zégri, c'est dans cette intention qu'il demande à te parler. — « Qu'on me laisse au moins la vie, ajouta le Roi pusillanime! » Car il craignait que Muça ne se portât à quelques excès, pour posséder seul le cœur de Zélima, que lui-même aimait en secret.

Muça se présente; il demande où est Boadillin son frère? On lui répond qu'il est dans la mosquée. Il descend de cheval, et entre dans le temple, où il voit le Roi entouré de Zégris et de Gomèles. Après l'avoir respectueusement salué, il lui parle ainsi:

« Mon frère et mon Roi! Vous vous êtes couvert de déshonneur, en faisant massacrer les plus illustres chevaliers de votre royaume,

Cet excès de cruauté a soulevé toute la capitale contre vous ; une foule de vos chevaliers ont péri dans cette occasion ; vous avez perdu votre couronne, et vos jours eussent été en danger, si vous n'étiez pas venu chercher ici un asyle. Tel est le sort qui attend les rois injustes, quand, au lieu de faire régner la paix et la concorde, ils abandonnent leurs états au choc des factions. Si c'est ainsi que vous récompensez le zèle de vos chevaliers, qui voudra se dévouer désormais à votre service ? S'ils vous avaient offensé, ne deviez-vous pas plutôt les livrer au glaive de la justice ? Quel sinistre génie a pu vous porter à ordonner ce lâche assassinat ? Quelle en a été la cause ? »

« Muça, dit le Roi, je ne te déguiserai pas cette cause que tu désires connaître, et je vais révéler la vérité en présence de ceux qui m'écoutent. Les Abencerrages avaient formé le complot de m'assassiner, pour usurper le trône; Albin-Hamar, chevalier de cette tribu, a brûlé d'une flamme coupable pour la Reine mon épouse. Les preuves existent. Qu'aurais-tu fait à ma place ?

» Désabusez-vous, lui répond froidement Muça : la Reine est innocente, et les Abencerrages sont incapables d'une trahison. » — « Si tu ne me crois pas, ajoute Boadillin, interroge Hamet-Zégri, et plusieurs autres témoins oculaires. » Ces imposteurs répétèrent à Muça leur récit calomnieux. « Je ne vous crois pas, leur répondit-il ; je doute même qu'il puisse se trouver parmi vous un Maure assez audacieux pour soutenir ces lâches impostures ; il se couvrirait de honte.

» Nous soutiendrons la vérité, répliqua Mahandon, nous la soutiendrons jusqu'à la mort. » — Eh bien ! ajouta Muça avec colère, puisque mon frère, pour son malheur, n'a pas voulu livrer cette affaire à la justice, prétendez-vous la défendre les armes à la main ? La certitude que j'ai de l'honneur d'Alfaïma, me fait espérer d'avance que vous succomberez. Si j'avais osé, j'aurai déjà moi seul embrassé la défense de cette Princesse et celle des Abencerrages ; car je vois que l'accusation que l'on intente contr'eux, n'est que l'ouvrage du mensonge et de la jalousie.

» Nous sommes de preux chevaliers, reprirent les Zégris, et nous consentons que votre différend se vide les armes à la main. » — « C'est ce que nous verrons bientôt, répondit Muça. » S'adressant ensuite à Boadillin, il lui dit : « Retournons à l'Alhambra; car la ville jouit maintenant du calme. Quatre tribus de chevaliers persistent à reconnaître notre père pour Souverain; mais j'espère les ramener bientôt sous votre obéissance. Zégris et Gomèles ! vous ne devez pas ignorer que par vos conseils perfides trente-six Abencerrages ont eu la tête tranchée, et qu'il en a péri des vôtres plus de cinq cents. Quel avantage en avez-vous retiré ? Allez à l'Alhambra, ordonnez qu'on les enlève de la Cour des Lions, et qu'on leur donne la sépulture. Les Abencerrages ont déjà rendu les derniers devoirs à tous ceux de leur tribu qui ont succombé sous vos coups. »

Muça sort alors de la mosquée avec le Roi. Ils descendent la montagne et se rendent à l'Alhambra. Les Zégris font transporter les morts dans leurs palais. Muça

maintient le bon ordre. Boadillin se retire dans son appartement, et défend de laisser entrer personne, pas même la Reine. Cette Princesse, ignorant la cause de cet ordre sévère, en tire un mauvais augure. Muça néanmoins lui fit dire de ne pas s'abandonner à son chagrin ; attendu que le Roi ne tarderait pas à remonter sur le trône.

CHAPITRE XIV.

Détails sur l'accusation portée contre la Reine et les Abencerrages.

QUAND les honneurs funèbres eurent été rendus aux malheureuses victimes des deux parties, l'impression de la douleur publique s'affaiblit de jour en jour, et les yeux fatigués cessèrent à la fin de pleurer. Dès que Boadillin vit la plus grande partie des chevaliers de Grenade rentrés sous son obéissance, il fit solemnellement publier par des hérauts, que le lendemain il tiendrait Divan. Les grands officiers de sa cour se réunirent à cet effet à à l'Alhambra ; mais ils ne remplissaient ce devoir qu'en considération du vaillant Muça. Introduits dans le salon royal, ils s'assirent sur leurs carreaux accoutumés en attendant le

Roi. Ce prince sortit de son appartement; il était vêtu de noir et tout son extérieur annonçait la tristesse la plus profonde. Il alla se placer sur son trône; et, après avoir promené ses regards sur l'assemblée, il leur tint le discours suivant :

Mes amis! je ne doute point que la scène qui s'est passée hier dans la Cour des Lions, n'ait attiré sur ma tête tout le poids de votre courroux, et ne vous ait inspiré le dessein de m'ôter à la fois et la couronne et la vie : mais vous ignorez mes motifs, je vais vous en instruire. J'aurais dû peut-être employer un moyen plus doux; mais l'indignation m'avait tellement aveuglé, que je n'ai pas suivi d'autre instinct que celui de la vengeance. Qu'Allah vous préserve à jamais d'un monarque qui ne sache point mettre de frein à sa fureur impétueuse! Si cet excès de zèle m'a rendu coupable à vos yeux, j'ai bien expié ma faute par les tourmens que j'ai endurés, et par la douleur qui m'accable. Sachez donc, illustres Grenadins! que ces Abencerrages, honorés de ma confiance, et dont le nom retentit jusqu'aux rives du Niger, avaient conspiré contre moi

et projeté de m'arracher le sceptre et la vie. J'ai connu tous les détails de ce complot odieux ; ils ont peut-être suffi pour rendre leur mort légitime. D'ailleurs, l'abencerrage Albin-Hamet, m'a grièvement outragé en séduisant la reine mon épouse. J'ai voulu me venger d'un pareil affront ; et, si je n'eusse pas été trahi, en ce moment aucun Abencerrage n'existerait plus dans Grenade. La révolte de la ville entière, la mort de tant de braves chevaliers qui ont péri de la main des Abencerrages et des Gazuls, me cause la plus vive douleur. Il est donc de mon devoir, comme de mon intérêt, de venger les Zégris et les Gomelès qui ont défendu si noblement ma cause ; c'est un engagement sacré que je prends devant Mahomet, et que je jure d'accomplir. A présent je déclare les Abencerrages coupables d'une audacieuse invasion à main armée dans mon palais. Je veux qu'ils soient bannis de Grenade comme des traîtres, et que leurs biens soient confisqués au profit de ma couronne. A l'égard de ceux qui, vu leur absence, n'ont pu participer aux crimes de leur tribu, tels que les Alcaïdes, ils resteront

dans mes états, mais ils ne rempliront aucune des charges royales. S'ils ont des fils, ils les éleveront loin de mon royaume; des filles, ils les marieront à des étrangers. Tel est l'arrêt émané de ma volonté suprême : j'exige qu'il soit à l'instant publié dans Grenade. Quant à la reine, mon indigne épouse, j'ordonne aux chevaliers ses accusateurs de s'emparer de sa personne et de la garder jusqu'à ce que la vérité brille au grand jour. Que penserait-on de moi, si je n'avais pas puni l'audacieux qui a porté atteinte à mon honneur ? Voilà les raisons qui ont autorisé la conduite que j'ai tenue hier. Que chacun de vous examine et juge si je suis digne de blâme. J'attends votre réponse. »

Ainsi parla le roi. Tous les chevaliers présens se regardaient les uns et les autres, étonnés de ce qu'ils venaient d'entendre. Ils étaient embarrassés de répondre ; ils ne pouvaient ajouter foi aux crimes imputés aux Abencerrages et à la reine. Les Almoradis, les Almohades et autres parens de cette princesse murmuraient entr'eux. A la fin, un chevalier

radi, oncle de la reine, se lève et répond ainsi à Boadillin :

« Nous avons, roi de Grenade ! pesé tes raisons ; et, loin d'attribuer aux Abencerrages les attentats que tu leur imputes, nous osons t'assurer que ce sont de preux chevaliers, dont les actions privées et publiques sont à l'abri de tout reproche. C'est à eux que tu dois la gloire de ta couronne ; et pour prix de leurs efforts généreux tu veux les exiler ! Mais en as-tu le pouvoir ? Es-tu monarque souverain ? Ne sais-tu pas que Muley-Hazen ton père existe encore, et qu'il protége cette illustre tribu ? Si tu hésites à m'en croire, promène tes regards dans ton palais désert ; il y regne une vaste solitude ; tu n'y vois plus cette foule d'Alabès, de Gazuls, d'Aldoradins et de Vanégas qui sont liés d'amitié avec les Abencerrages. Eh ! Comment pourrais-tu bannir des chevaliers que le peuple aime avec enthousiasme ? Crois, Sultan ! que si le moindre de ces Maures se révoltait contre toi, ton trône bientôt chancellerait sous tes pieds. Ils sont loyaux et fiers, et mourraient plutôt que de souffrir un nouvel affront. Fais un

retour sur toi-même, Monarque imprudent! Prends garde que ton courroux ne te perde. Quant à la Reine, elle est innocente; Grenade l'adore, elle s'entretient sans cesse de ses qualités éminentes. Si tu sévis contr'elle, les Almaradis, les Almahades et leurs partisans cessent de t'obéir, et reconnaissent ton père pour leur maître légitime. Roi des Maures! il n'y a que de vils calomniateurs qui puissent déposer contre une Princesse, dont la conscience est pure et la vertu intacte. »

L'artificieux Zégri, Mahandin Gomèle, Mahandon et Ali Hamet se lèvent, transportés de fureur, et soutiennent leur déposition. Les Almaradis portent la main à leurs sabres. Ce mouvement est imité soudain par les Zégris et les Gomèles. Un combat sanglant allait s'engager dans l'Alhambra, si les Azarques, les Alarifes, Muça, Sarracino, Réduan et le Roi lui-même, ne se fussent jetés entre ces fiers ennemis. Chacun ayant repris sa place, Muça s'avança au milieu de la salle, et s'exprima ainsi :

« Chevaliers! Que l'on instruise sur-le-

champ le procès de la Reine. Son innocence triomphera de la perfidie de ses ennemis, qui n'auront d'autre alternative que celle de la honte ou de la mort. Je demande que la Reine se rende ici, pour répondre à ses accusateurs, et désigner ceux qu'elle voudra charger de sa défense. »

Tous les chevaliers applaudissent. On envoie sur-le-champ chercher la Reine. Cette Princesse, accompagnée de ses dames d'honneur, se présente dans le salon royal. Tous les chevaliers, à l'exception des traîtres, se lèvent et la saluent avec respect. Elle monte sur l'estrade qui lui avait été préparée; et Muça lui adresse ainsi la parole :

« Belle Sultane! Toi qui descends à-la-fois des Almaradis et des Almohades, ces illustres rejetons des anciens Chérifs de Maroc; toi qui partages avec mon frère le trône de la superbe Grenade, tu sauras que, dans cette assemblée nombreuse, il se trouve des chevaliers qui ont tramé ta perte, en cherchant à te noircir aux yeux de Boadillin ton époux. Ils soutiennent que tu t'es déshonorée avec l'abencerrage Albin-Hamet.

Cette calomnie atroce a causé la mort de ce vaillant officier qui eut la tête tranchée avec plusieurs autres de sa tribu. Si le fait est vrai, ce que nous sommes éloignés de croire; si tu ne te disculpes pas d'une manière convenable à ton honneur, tu mérites le bûcher. Ne regarde point comme une offense ce qui n'est que l'effet de mon zèle et de mon dévouement pour toi. Connaissant la pureté de tes nobles sentimens, je me ferai toujours un devoir de te défendre. »

Il s'assied et attend la réponse de la reine. Cette princesse qui avait écouté avec attention le discours du chevalier, reste pendant quelque tems immobile et muette; mais enfin elle rappela à elle toutes ses forces; un grand silence régnait dans l'assemblée; la reine répondit ainsi avec une fermeté héroïque:

« Les chevaliers qui osent ternir mon honneur et ma réputation, sont des imposteurs et méritent d'être chassés à jamais de l'Alhambra. Que l'on fasse venir ici, en ma présence, ces prétendus accusateurs; je ne les redoute point: je suis sûre de mon innocence. Pour avoir commis le crime qu'ils

m'imputent avec tant de lâcheté, il aurait fallu que j'en eusse pu concevoir la pensée. Loin de moi l'idée même d'un tel forfait! Elle ne souillera jamais l'épouse de Boadillin. Une calomnie aussi atroce ne peut partir que de cœurs noirs et perfides. Oh! que j'envie le sort des princes chrétiens! ils n'ont jamais à redouter de leurs vassaux de pareils affronts. Au reste, je mets toute ma confiance dans Allah; c'est lui qui fera triompher mon innocence, et mettra la vérité à découvert. Une fois relevée de mon accusation, je déclare que je ne retournerai plus chez celui qui a osé suspecter ma vertu. »

A ces mots, elle fondit en pleurs. Toutes les dames, vivement émues, confondirent leurs larmes avec les siennes. Lindaraxa se jeta aux pieds de la reine, et la supplia de lui accorder la permission d'aller à Saint-Lucar, puisque son père qu'elle chérissait, avait été une des victimes assassinées par l'ordre du roi. Les Abencerrages étant voués à l'exil, elle voulait partager avec eux cette condamnation injuste, pour ne pas être témoin des cruautés qui se commettraient journellement

à Grenade. La reine l'embrassa, les yeux baignés de larmes ; et, détachant de son cou la chaîne d'or que lui avait donnée au jeu de bagues le grand-maître de Calatrava, elle lui dit : « Accepte, Lindaraxa ! ce témoignage d'amitié, puisque la fortune ne me permet pas de payer tes services et ta fidélité par des récompenses plus dignes de mon rang. Tu es heureuse ! et moi, je suis abreuvée d'infortune ! Fuis ce palais perfide, cette cour empoisonnée : c'est loin d'elle que tu peux trouver le repos qui t'est nécessaire. »

Dans cet épanchement d'amitié, elle la serra de nouveau dans ses bras ; son visage était baigné des pleurs que répandait la belle Lindaraxa. Cette scène attendrissante ajouta encore à l'émotion de toutes les dames : la séparation de la reine et de Lindaraxa fut un spectacle déchirant. Tous les Almoradis, les Almohades et autres de leur parti sortirent du salon, en s'écriant : « Roi Boadillin ! ouvre les yeux et vois ton ouvrage. Nous sommes à jamais tes ennemis. »

Lindaraxa, en prenant congé de la reine, sortit du palais, accompagnée de sa mère et de

quelques chevaliers. Elle se rendit à Grenade, et le lendemain elle partit pour Saint-Lucar, avec Gazul son amant. Revenons à Boadillin et à la malheureuse Alfaïma son épouse. Cette princesse ne cessait de pleurer, depuis qu'elle connaissait l'accusation portée contre elle.

Le roi commande au traître Zégri de déposer. Celui ci se lève, et dit : « Pour l'honneur de mon roi, je déclare que la reine son épouse s'est laissée séduire par l'abencerrage Albin-Hamet. Mahandin et moi nous les avons aperçus tous les deux dans les jardins du Généralife, à l'ombre d'un rosier, près d'une fontaine de granit, où ils s'abandonnaient à des caresses voluptueuses. C'est un fait que nous soutiendrons en présence des quatre chevaliers, chargés de la défense de la reine. »

« Perfide Zégri, toi et les tiens, reprit vivement la reine, vous êtes des imposteurs ! J'ai mis ma confiance dans Allah ; c'est lui qui fera triompher la vérité, et confondra vos mensonges. »

« Reine, répliqua Boadillin, je vous donne

trente jours pour choisir vos défenseurs. Ce laps de tems une fois écoulé, vous serez jugée conformément aux lois de mon royaume. »

Sarracino, indigné de cet excès de rigueur, s'écria : « Je la défendrai, moi ! quoique beaucoup de chevaliers craignent de lui rendre ce glorieux service. »

« Je serai, dit Réduan, le second défenseur ; et, s'il le faut, je servirai de troisième et de quatrième champion. »

« Je me joins à vous deux, ajouta Muça. Ce nombre suffit ; il n'est pas besoin d'admettre d'autres combattans. Reine ! veux-tu nous agréer ? nous te jurons de remplir tout notre devoir. »

« Chevaliers ! répondit Alfaïma, je vous remercie de l'intérêt que vous prenez de mon sort et sens tout le prix d'un pareil dévouement. Puisque j'ai trente jours à me décider, je désire d'attendre, quoique je sois persuadée qu'en faisant tomber mon choix sur vous, je ne puis que triompher de mes ennemis. »

Le roi ordonne que la reine soit transférée

dans la tour de Gomarès ; il lui fait donner pour dames de compagnie Zélima et Galiana. Muça et d'autres chevaliers conduisent Alfaïma dans cette forteresse, et posent à la porte de son appartement douze gardes, en leur enjoignant de lui renvoyer tous ceux qui se présenteraient à l'épouse de Boadillin. Les chevaliers prennent ensuite congé du roi, à l'exception des Zégris, des Gomèles et des Maças. Plusieurs d'entr'eux, déjà pleins de remords, semblaient pressentir le dénouement funeste de leur trahison.

Boadillin fit publier un édit par lequel il enjoignait aux Abencerrages, sous peine de mort, de sortir dans trois jours de Grenade. Ces chevaliers demandèrent une prorogation de deux mois pour quitter leur patrie ; le roi la leur accorda en considération de Muça son frère. Cet ordre répandit la plus grande consternation dans la cité. Le peuple chérissait les Abencerrages, et fut sur le point de se soulever contre le roi Boadillin. Une injustice aussi criante devait en effet révolter des hommes, encore indignés des massacres de la Cour des Lions.

Boadillin avait une sœur, nommée Moraïma, qui avait épousé l'Abencerrage Albin-Hamet. Cette dame, inconsolable de la perte de son mari innocent, restait veuve avec deux enfans en bas-âge. A la nouvelle de la proscription générale des Abencerrages, elle se revêt de deuil, et se rend avec ses enfans à l'Alhambra pour parler au roi. Elle était accompagnée de quatre Vanégas. Les gardes du palais, connaissant Moraïma, la laissèrent entrer dans l'appartement de son frère. Elle le trouva seul, et lui parla ainsi :

« Roi déshonoré ! toi que je rougis de regarder comme mon frère, sous quel astre as-tu donc pris naissance ? Qui t'a porté à exterminer la plus vaillante tribu de ta chevalerie ? Que pouvais-tu reprocher aux nobles Abencerrages, pour méditer ainsi leur ruine ? Non content d'avoir fait périr une grande partie de ces chevaliers, tu veux encore bannir ceux qui ont survécu au massacre commandé par toi ! Tu exiges que leurs enfans mâles aillent de contrées en contrées mendier une éducation précaire, et que leurs filles s'allient à des étrangers ! Barbare ! quel profit retire-

ras-tu de ces mesures tyranniques, de cette injustice révoltante ? Et moi, veuve infortunée, condamnée à la douleur et au désespoir ; moi qui, pour mon malheur, t'appartiens par les liens du sang, je te verrais de sang-froid sévir contre ces deux tendres enfans, dont les beaux visages expriment fidèlement les traits d'Albin-Hamet leur père, lâchement assassiné sous tes yeux ! Quoi ! tu souffriras que j'abandonne ces innocens qui n'ont plus d'autre soutien, d'autre patrie que moi ! Si tu les bannis, je dois partager l'exil avec eux ; mais, au nom d'Allah, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, ouvre les yeux sur tes injustices, sur les conseils pernicieux qui t'ont égaré. Pour ton honneur, pour ton intérêt, révoque l'arrêt fatal ; il te couvrirait de honte, il insulterait à toutes les lois humaines : une faveur aveugle t'a déjà fait commettre d'assez grands crimes. »

De douces larmes coulaient des yeux fatigués de la belle Moraïma, et son cœur palpitant exhalait par intervalle des soupirs douloureux. Qui n'aurait été désarmé par cette

muette éloquence? Mais le tyran, plus irrité que jamais, répond ainsi à sa sœur :

« Qui es-tu pour me tenir un pareil langage? De quel droit viens-tu me dicter des leçons? Oublie-tu l'obscurité de ta naissance? n'es-tu pas née d'une captive chrétienne? Songe que ces éclatantes faveurs dont tu as joui jusqu'à présent à ma cour, tu ne les dois qu'à ma munificence royale. Quelle témérité! Quelle insolence d'oser, devant moi, défendre Albin-Hamet ton époux! Si une seule goutte de mon sang coulait dans tes veines, tu partagerais tout mon ressentiment, et cette tendresse que tu témoignes à tes enfans, se changerait bientôt en haine. C'est à ces marques de courage que je reconnaîtrais ma sœur. Tu ne peux l'être, puisque tu ne sens pas ce que j'éprouve, et que tu crains d'éloigner d'un trône coupable ces deux branches odieuses. Ma main va te prouver que je saurai remplir pour toi ce devoir généreux. »

Il dit; et s'élançant sur l'aîné de ses deux neveux, il l'arrache des mains de sa mère, tire son poignard et l'égorge avec férocité. Il

saisit le plus jeune et lui tranche la tête malgré les efforts de la malheureuse Moraïma qui, dans cette lutte atroce, ne cessait de crier: « Arrête, barbare! épargne cet innocent; et s'il te faut encore une victime, frappe, voilà mon sein!.. » « Périssent à jamais les rejettons odieux d'Albin-Hamet, répondait le sanguinaire Boadillin! » .... Furieuse comme une lionne à qui l'on enlève ses petits, Moraïma s'élance sur le Roi, pour lui arracher son cimeterre et venger ses enfans, mais ses efforts furent inutiles. Boadillin ne pouvant se dégager des mains de sa sœur, qui lui redemandait ses enfans, lui porte avec rudesse deux coups dans la poitrine. Moraïma tombe et expire sur les cadavres sanglans de ses fils. « Va, traîtresse! s'écrie le barbare, va rejoindre ton infâme époux, puisqu'il te fut si cher! » Il fait enlever les restes palpitans de ses trois victimes, et ordonne à ses officiers de les déposer dans le caveau sépulchral de ses ancêtres.

Quand les Vanégas furent informés du crime atroce dont le Roi venait de se souiller, ils sortent soudain de l'Alhambra, et dis-

persés dans la ville, ils racontent aux autres chevaliers ce funeste événement. La nouvelle se répand bientôt dans Grenade; une foule d'habitans, irrités de ce nouveau meurtre et de l'injuste détention de la reine, projetaient déjà d'attenter aux jours du roi Boadillin; mais ce monarque était tellement sur ses gardes, qu'il était impossible de parvenir jusqu'à lui. Les portes de l'Alhambra étaient gardées le jour par mille chevaliers: la nuit on doublait les postes; une foule de sentinelles circulaient sur les remparts et défendaient toutes les issues de la forteresse. Les troupes du roi Muley-Hazen gardaient tout ce qui lui appartenait dans l'Alhambra, c'est-à-dire, la place des Aljibes, le Béfroi, les Tours voisines et les remparts. Muley-Hazen occupait la plus grande partie de cette résidence royale, et le roi Boadillin habitait l'ancien bâtiment où se trouve la Cour des Lions, et dont dépendent les Tours de Gomarès, et les Belvédères, qui dominent le Darro et l'Albaycin. Quoique les gardes des deux Souverains fussent séparés les uns des autres, et d'un parti contraire, jamais il ne s'éleva de

différends entr'eux, tant par les ordres de leurs rois que grace aux prières de Muça. Dans cette division de l'autorité suprême, les Alabès, les Abencerrages, les Gazuls, les Almoradis, les Atarfes, les Azarques, les Alarifes, et une grande partie du peuple s'étaient rangés du côté du vieux monarque. Boadillin avait pour partisans zélés les Zégris, les Gomèles, les Maças, les Alabès, les Almaradis, les Almohades et d'autres chevaliers.

Ainsi Grenade était chaque jour déchirée par des factions sans cesse renaissantes; mais le mal dut empirer à la nouvelle des excès commis par le roi Boadillin envers sa sœur et ses neveux. Ce nouveau trait de cruauté indigna tellement les Almoradis, les Almohades, les Marinès et d'autres chevaliers distingués, qu'ils l'abandonnèrent à sa destinée. Il ne resta plus à ce Prince que les Zégris, les Gomèles et les Maças; mais ces trois tribus étaient puissantes, et elles le défendirent jusqu'à la mort, comme on le verra par la suite.

La mort funeste de Moraïma et de ses

enfans plongea Grenade dans la douleur. On entendait par-tout ces cris de fureur: « Boadillin est un bourreau ! indigne du trône, il mérite la mort. » Muça, frère de Moraïma, sentit vivement sa perte. Il jura qu'il vengerait tôt ou tard ses mânes et ceux de ses enfans. Le roi Muley-Hazen, après avoir amèrement pleuré la mort de sa fille chérie, sentit son chagrin se changer en fureur. Il demande ses armes, se couvre la tête d'un casque d'acier, se revêt d'une saie fine qu'il cache sous une aljube écarlate, et passe son bouclier dans son bras gauche. Il demande ensuite son Alcaïde, et lui enjoint de tenir prête toute sa garde, composée de plus de quatre cents Maures. L'Alcaïde les assemble sur-le-champ dans la cour du palais. Muley-Hazen s'y rend à la hâte et prononce avec feu la harangue suivante:

« Valeureux guerriers, mes amis! il y a trop long-tems que mon fils usurpe mon sceptre, et se place à côté de moi sur le trône. Vous connaissez tous les moyens vils qu'il a employés pour se faire proclamer Roi par le crédit des Zégris, des Gomèles et

des Maças, et sous le prétexte insolent que j'étais d'un âge avancé, incapable de gouverner et de faire la guerre. Séduits par ces lâches insinuations, beaucoup de chevaliers se sont rangés du parti de cet ambitieux, et ont abandonné ma cause. Quelle honte pour Grenade, qu'un fils rebelle s'empare, moi vivant, d'un trône qu'il ne peut obtenir qu'après ma mort! Non-seulement il a usurpé ma couronne, mais encore il a mal gouverné l'empire. J'avais maintenu Grenade en paix, il l'a livrée aux factions, et suscite contre lui-même un soulèvement général : il s'est écarté des voies de la justice; de-là tant de crimes atroces, et dont les suites sont si déplorables. Voyez comme il a fait, sans aucun prétexte, assassiner les vaillans Abencerrages; voyez comme il retient sa femme dans les fers, pour un crime qu'elle n'a pas commis! Par une atrocité dernière, et qui surpasse toutes les autres, le monstre a égorgé de sa propre main ma fille et ses deux enfans. S'il vous gouverne ainsi pendant ma vie, que fera-t-il après ma mort? Infortunés! quand vous avez un tel maître, il vous est

bien permis de quitter votre patrie, pour en chercher une autre. Mais non : Allah prendra pitié de la malheureuse Grenade. Je veux venger l'innocence cruellement opprimée, ensévissant contre un fils assassin. Amis! j'implore votre secours dans ce grand dessein Il vaut mieux perdre un méchant Prince que de tolérer plus long-tems ses cruautés. Suivez-moi; chevaliers! déployez dans cette occasion votre valeur invincible, et délivrons Grenade du joug d'un usurpateur. »

Il dit et ordonne à son alcaïde de garder soigneusement la partie de l'Alhambra qui lui était confiée, et part ensuite pour se rendre auprès du roi Boadillin. Ses troupes criaient : « Liberté! liberté! périssent tous les tyrans et ceux qui les protègent! »

La garde du roi Boadillin est surprise. Néanmoins l'action s'engage, et le sang coule. Muley-Hazen, armé de son cimeterre, faisait des prodiges de valeur malgré son grand âge. Ce prince, dans sa jeunesse, avait déployé le plus grand courage, et ses soixante hivers ne l'empêchaient pas de combattre encore.

Tel qu'un lion enivré de carnage, il portait dans tous les rangs la terreur et la destruction. Ses soldats aussi furieux que lui, suivaient son exemple. Quoique supérieures en nombre, les troupes de Boadillin furent forcées de céder le champ de bataille et de sortir de l'Alhambra qui retentissait des cris : Liberté ! liberté ! Boadillin accourt tremblant et consterné. Quelle est sa surprise d'appercevoir son père transporté de fureur au milieu de ses troupes ! Il rentre pour prendre ses armes et se montre dans l'espoir que sa présence relevera le courage abattu de ses défenseurs. Le capitaine de ses gardes, grièvement blessé, lui crie : Seigneur, venez à notre secours ! les troupes de votre père se baignent dans notre sang ! — Mes amis ! ralliez-vous à moi, dit le roi Boadillin, exterminons tous ces traîtres ! »

Il dit, et attaque les troupes de Muley-Hazen avec une telle intrépidité que les siennes recouvrent leur courage et mettent leurs ennemis en fuite. Le vieux Monarque, voyant que ses guerriers commençaient à plier, ne cessait de leur crier : « Quoi ! Grenadins, vous céderiez à ces perfides ! vous m'aban-

donneriez ! » Les deux partis, en s'animant ainsi, combattaient avec le plus grand acharnement. Bientôt les troupes de Muley-Hazen, supérieures en bravoure à celles de son fils, les forcèrent à se replier dans l'intérieur du palais. Là s'engage une nouvelle lutte plus sanglante que la première ; le sang ruisselle de tout côté ; le marbre est par-tout jonché de cadavres. Le père et le fils se montrent dans cette affreuse mêlée. Muley-Hazen, témoin du carnage horrible que son fils exerçait sur ses troupes, ferme son cœur à la pitié et l'attaque avec une fureur aveugle : « Traître ! s'écrie-t-il, tu vas expier la mort de ma fille et celle de ses enfans ! »

A ces mots, il lui porte un grand coup de cimeterre et rompt son bouclier. Boadillin est blessé au bras, et, sans son adresse, il eût perdu la vie. Hélas ! Grenade aurait été trop heureuse ; dumoins elle n'eût pas été si long-tems un théâtre d'horreurs et de troubles. Irrité à la vue de sa blessure, oubliant tout respect pour les cheveux blancs de son père et se croyant affranchi de sa conscience, Boadillin levait son bras parricide pour le frap-

per, lorsque plusieurs chevaliers des deux partis accoururent pour séparer les deux Monarques. Le carnage recommence. Quel spectacle horrible que celui de tout un peuple acharné à s'entre-détruire ! Toutes les lois divines et humaines étaient méconnues, foulées aux pieds. Le frère attaquait son frère, le père ses enfans, l'oncle son neveu, l'ami son ami ; plus de respect pour l'âge et pour le sang. Dans cette catastrophe déplorable, chacun des combattans ne connaissait d'autre sentiment d'affection, que celui qu'il portait respectivement à son roi. Aussi le combat fût-il beaucoup plus meurtrier que le choc de deux puissans corps d'armée rangés en bataille. L'avantage pencha du côté du ro Boadillin : ses troupes étaient plus nombreuses. Un des braves du parti de Muley-Hazen, voyant que les siens commençaient à plier, usa de stratagême pour sortir victorieusement de ce pas périlleux ; il se met à crier d'une voix tonnante : Muley-Hazen ! tombons sur eux ! tombons sur eux ! voici les Alabès, les Gazuls et les Abencerrages qui accourent pour te

défendre ; la victoire est de notre côté ; exterminons les traîtres ! »

Boadillin se trouble, perd courage et se mêle parmi les siens. Tremblant d'être surpris par les Alabès et les Abencerrages, il se décide à sortir de l'Alhambra. Néanmoins un corps de Zégris l'enveloppe, assure sa retraite et s'échappe avec lui du palais, en laissant derrière un assez grand nombre de chevaliers pour protéger leur fuite. Les troupes de Muley-Hazen les poursuivent avec acharnement et les forcent de sortir de l'Alhambra, dont les portes étaient ouvertes. Les troupes qui les gardaient, en voyant ce tumulte effrayant, étaient allées avertir les Zégris et les Gomèles de ce qui se passait. Arrivées à la Plaça Nuéva, elles en trouvèrent un grand nombre qui, à la nouvelle de cette scène sanglante, accouraient vers l'Alhambra; mais le roi Boadillih en était déjà sorti, et l'on en avait fermé la porte.

Les Zégris, les Gomèles et les Maças, extrêmement surpris de voir le roi Boadillin blessé au bras et la majeure partie de sa garde tuée ou blessée, se transportent à la forteresse de l'Alcaçava, ancienne résidence des rois

Maures, où se trouvait un alcaïde à la tête d'une nombreuse garnison. Ils y conduisirent le roi Boadillin, lui prodiguèrent tous les soins qu'exigeait sa position, et lui donnèrent une garde suffisante pour sa sûreté. Les Zégris qui l'accompagnaient, indignés d'avoir été chassés de l'Alhambra, juraient de se venger du roi Muley-Hazen. Ce vieillard était transporté de joie d'avoir conquis l'Alhambra sur ses ennemis; et, pour effacer jusqu'aux traces du sang qui y avait été répandu, il ordonna qu'on jetât par dessus les murailles tous les cadavres des rebelles, et qu'on enterrât avec magnificence les chevaliers de son parti. Il fit arborer ses étendards sur les tours de la forteresse au son des anafins et des doucines. Toute la ville sut bientôt que le roi Muley-Hazen était resté maître de l'Alhambra, après avoir blessé et mis en fuite Boadillin son fils. Les Abencerrages, les Alabès, les Gazuls, les Vanégas et les Aldoradins firent éclater une vive allégresse. Les Maures, ayant à leur tête le vaillant Muça, s'empressèrent d'aller féliciter Muley-Hazen de sa victoire et lui offrir l'hommage de son dévouement. Ce prince les reçut

avec bonté, et fut très-sensible à cette marque de bienveillance.

Muça voulut ensuite réconcilier le père et le fils ; mais il ne put opérer ce rapprochement, tant était forte la haine du roi Muley-Hazen contre Boadillin. Muça n'insista point. La mort de Moraïma sa fille était encore trop récente à la mémoire du vieux roi.

Revenons aux Almoradis, aux Almohades et aux Marinès, tous parens de la reine Alfaïma et dont la puissance égalait la fortune. Ces chevaliers, comme nous l'avons dit, sortirent en faisant des menaces au roi Boadillin pour le traitement injurieux qu'éprouvait de sa part la reine son épouse. Ils se retirèrent résolus de lui ôter la vie et la couronne, et d'exterminer les Zégris calomniateurs de la reine; ils prirent le parti de s'unir étroitement aux Abencerrages, et à leurs partisans, sûrs d'entraîner dans leur faction toute la ville de Grenade. Douze Almoradis se rendirent chez un frère du roi Muley-Hazen, nommé Abdilli ; ils le trouvèrent seul dans son palais, extrêmement affligé de ne pouvoir apporter aucun remède aux trahisons que les Zégris

avaient ourdies contre les Abencerrages. L'arrestation de la reine et la mort tragique de Moraïma et de ses enfans excitaient son indignation ; il ignorait encore les derniers événemens. L'arrivée des Almoradis étonna d'abord Abdilli. « Cesse de t'effrayer, lui dirent les chevaliers, nous venons pour nous entretenir avec toi de tes intérêts. »

Abdilli les fait asseoir sur de riches sophas. Un des Almoradis prend la parole :

» Tu n'ignores pas, valeureux prince ! les dissensions sanglantes qui viennent d'avoir lieu dans Grenade, et qui ne rappellent que trop les guerres funestes des Califes d'Egypte ; le sang coule par tout. Quel est l'auteur de ce massacre ? C'est ton neveu Boadillin qui, se livrant à de pernicieux conseils, a eu la barbarie de faire égorger, sans aucun prétexte, d'illustres chevaliers, dont la mort injuste a entraîné celle d'une foule de Zégris, de Maças et de Gomèles. Non content de ce forfait, il s'est baigné lui-même dans le sang de sa sœur Moraïma et de ses jeunes enfans. Une pareille conduite est celle d'un monstre altéré de sang. Après cette scène, dont le souvenir

fait frémir d'horreur, il s'engage une action très-vive entre le père et le fils, dans laquelle une foule de chevaliers ont perdu la vie. Mais, à la fin, Mahomet s'est déclaré pour ton frère; ton neveu a été contraint de s'enfuir de l'Alhambra, sous la garde des Zégris, des Maças et les Gomèles; il s'est retiré dans l'Alcaçava, dont il est maintenant le maître. Nous autres Almoradis et Almohades, nous cessons dès ce moment de le reconnaître pour notre roi, puisqu'il tient dans une captivité injuste la reine son épouse, et qu'il fait dépendre son honneur des chances d'un combat. Nous tenons à cette princesse par les liens du sang, et son mari nous révolte par ses cruautés inouïes. Voilà notre excuse. Nous nous sommes soustraits à son autorité tyrannique. Les Marinès, les Abencerrages, les Gazuls, les Aldoradins, les Vanégas et tous les habitans de Grenade ont manifesté la même résolution. Ton frère est accablé d'années; après les fréquentes guerres qu'il a soutenues contre les Chrétiens, il n'est plus en état de tenir les rènes du gouvernement; il touche au terme de sa carrière. Notre vœu unanime

serait d'éloigner à jamais du trône Boadillin, notre mortel ennemi, et de t'y porter à sa place; c'est le seul moyen de consolider notre bonheur. Ton courage te rend digne de la couronne; sous ton règne fortuné, nous verrons bientôt la paix, cette paix tant désirée, renaître et fleurir dans la triste Grenade. Nous sommes donc venus te présenter nos hommages au nom de notre illustre tribu. Nous espérons que ton parti va triompher; mais si, contre notre attente, tu refuses la couronne, nous te prévenons que notre dessein est de l'offrir sur le champ à Muça qui, pour être issu du sang d'une Chrétienne, n'en est pas moins fils d'un roi, et mérite de l'être lui-même autant par sa bravoure que par ses grandes qualités. »

Abdilli se recueille quelques instans, et répond ainsi: « Chevaliers! je suis reconnaissant de la marque de confiance dont vous voulez m'honorer. La royauté n'est pas une charge légère; les devoirs qu'elle impose sont innombrables et surpassent mes forces. Mon frère existe encore, il a deux enfans. Je ne vois point de raison pour accepter

ces pénibles et glorieuses fonctions. Eh! qui sait si mon avénement au trône ne ramenerait pas les dissensions civiles ? Le plus grand nombre des chevaliers et des habitans penche pour le parti de mon frère. Ainsi ne rallumons pas les torches de la discorde. Voici le parti que je propose. Je sais que mon frère est en guerre ouverte avec son fils ; il aimerait à fixer son choix sur moi ou sur un de ses enfans. Parlons-lui demain de vos intentions ; représentons-lui qu'étant très-avancé en âge, il ne peut mieux faire que de disposer de sa couronne en ma faveur. S'il me l'offre, alors vous partagerez ma puissance, et je n'aurai rien à me reprocher. » ......

Ainsi parle Abdilli ; les douze Almoradis trouvent sa réponse juste ; ils arrêtent entr'eux de traiter le lendemain de cette affaire avec Muley-Hazen. Une foule de chevaliers Abencerrages, Alabès, Vanégas et Gazuls, se rendent en effet auprès de ce Monarque. Introduits tous devant lui, un chevalier Vanéga lui adresse ainsi la parole :

« Roi Muley-Hazen! nous savons que tes prédécesseurs ont toujours fait régner la paix

dans Grenade ; mais aujourd'hui les tems ont bien changé. Ton fils, au lieu de marcher sur leurs traces, ne se signale que par des injustices et des perfidies dont tu as toi-même été témoin, ces jours derniers. Si tu n'apportes pas promptement remède à de pareils excès, sous peu ta capitale ne sera plus qu'un désert. Nous irons tous chercher ailleurs un repos que notre patrie ne peut nous offrir. On t'aime à Grenade ; mais nous ne pouvons voir de bon œil ton fils, l'auteur de tant de troubles ; et, s'il faut qu'après toi Boadillin remonte sur le trône, cet événement serait une calamité publique. Pour empêcher ce malheur, choisis en ce moment un chérif (1) qui partage avec toi le fardeau de la royauté, et à qui tu remettras le sceptre avant de mourir. Nous te désignons pour cette place importante ton frère Abdilli ; il est doué de toutes les qualités qui conviennent à un roi. Pendant ce tems, ton fils Boadillin pourra se corriger

---

(1) Chérif, en Arabe, veut dire *vicaire* ou *successeur*.

de ses vices ; et, s'il rentre dans le sentier de la vertu, tu pourras lui rendre le trône qu'il a mérité de perdre. Telle est la demande que nous soumettons à ta haute sagesse. Nous espérons que tu t'empresseras d'y acquiescer. Si tu nous accordes cette faveur, nous jurons de te servir avec toute la fidélité qui est le partage des chevaliers mahométans. »

Muley-Hazen écouta attentivement le discours du chevalier Vanéga. Quoiqu'il sût que, dans les états où le trône est héréditaire, le fils doit succéder à son père, néanmoins en réfléchissant sur les excès auxquels Boadillin s'était livré à son égard, et aux troubles qu'il avait par son imprudence suscités dans Grenade, il déclara qu'il nommait dès ce moment Abdilli son frère chérif du royaume, en réservant toutefois la couronne à Boadillin dans le cas où il changerait de conduite. Les chevaliers allèrent aussitôt féliciter le nouveau chérif de la faveur insigne qu'il venait de recevoir. Ce dernier jura sur le Coran de remplir fidèlement et avec loyauté les fonctions auxquelles Muley-Hazen venait de l'appeler, et prit sur-le-champ possession de sa nouvelle

charge en présence des Cacis (1). Cette cérémonie se fit au son d'une musique guerrière. Tous les chevaliers prirent ensuite congé du roi, et accompagnèrent le chérif à son palais. Ce prince fit publier dans toute la ville que, revêtu de sa nouvelle dignité, il était prêt à recevoir toutes les plaintes, et à y faire droit. Grenade applaudit à cet événement, et le parti du roi Boadillin parut anéanti. Cependant ce partage de l'autorité suprême ne fit qu'allumer davantage la guerre civile. Le roi Boadillin, instruit de l'élévation de son oncle Abdilli, au lieu de se corriger, s'abandonnait à toute la perversité de son naturel; sa confiance reposait uniquement sur les Zégris, les Gomèles et les Maças. Ces chevaliers se concertèrent entr'eux sur le parti qu'ils avaient à prendre touchant la promotion du nouveau chérif; mais ils promirent sur tout à Boadillin de persécuter les Abencerrages, et de combattre jusqu'à la mort pour le rétablir seul sur le trône.

---

(1) Prêtres Maures. Ce mot, en Arabe, veut dire *vieillard.*

Le roi Boadillin ordonna que tout partisan de Muley-Hazen son père et de son chérif, serait conduit à l'Alcaçava et de suite décapité. Cet ordre barbare fut exécuté sur un grand nombre de personnes dévouées à Muley-Hazen. Le vieux Monarque et Abdilli ordonnèrent d'user de représailles. Chaque jour le sang coulait dans les rues de Grenade, alors partagée en trois factions. La première, attachée à Muley-Hazen, était principalement composée d'Abencerrages, d'Alabès, de Gazuls, d'Aldoradins, de Vanégas, d'Azarques et d'Alarifes; la seconde, et c'étaient les Zégris, les Gomeles, les Maças et les Alabès, suivait le parti du roi Boadillin. Le chérif Abdilli avait pour lui les Almoradis, les Almohades, les Marinès et d'autres chevaliers issus du sang royal. Tel était le spectacle effrayant qu'offrait Grenade dans ce choc d'opinions et d'intérêts opposés. La plupart des habitans n'osaient sortir de leurs maisons; les chevaliers ne paraissaient point dans les rues sans être moins de 20 ensemble, pour pouvoir résister à leurs ennemis. Pendant cette anarchie, une consternation af-

freuse régnait dans toutes les familles. Il y avait trois mosquées dans Grenade, et chaque faction avait la sienne. La mosquée de Boadillin et de ses affidés était dans la partie inférieure de la ville, à l'endroit où s'élève maintenant la cathédrale. Le chérif avait la sienne dans l'Albaycin. La troisième était enclavée dans l'Alhambra; elle appartenait à Muley-Hazen et à ses partisans. C'était dans ces temples mahométans que les trois factions tenaient leurs conseils. Grenade, malheureuse Grenade! quel génie funeste est venu tout à coup attrister ton front riant! Où sont tes richesses et ta gloire? Où sont-ils ces banquets, ces tournois, ces carrousels, ces zambras, toutes ces fêtes brillantes qui te rendaient si célèbre et si fortunée? Adieu pour jamais à tes charmantes courses de bagues, à tes magnifiques combats de taureaux, à cette musique voluptueuse qui retentissait sous les voûtes sonores du Généralife? Tu ne verras plus ces galantes livrées des Zégris, des Maças, des Abencerrages et des Gomèles, ces ingénieuses inventions des Gazuls dans les carrousels, cette adresse légére des Alabès dans

les jeux de cannes! Ces plaisirs qui renaissaient sans cesse sont à jamais perdus pour toi. La scène a changé; les pleurs vont succéder aux ris, la trahison à la bonne-foi, le meurtre à la pitié, le crime à la vertu. . . . .

Une foule de chevaliers frappés d'effroi, résolurent de quitter la ville. Quelques-uns se retirèrent dans leurs habitations champêtres, d'où on les arrachait pour les traîner au supplice. Ces scènes de cruauté affligeaient surtout Muça, le plus noble et le plus généreux des Maures; il cherchait les moyens d'en arrêter le cours. Les chevaliers Alquifaès, à la tête desquels étaient Sarracino, Rédhan et Abénamar, allaient d'un Palais à l'autre pour réconcilier les deux Souverains que la haine divisait. Quoique ces chevaliers, d'ailleurs en grand nombre et d'une naissance illustre, ne se fussent prononcés pour aucun parti, ils reconnaissaient toujours l'autorité du Roi Muley-Hazen; les autres factions recherchaient beaucoup leur alliance; parce qu'ils voyaient la population diminuer tous les jours et par la mort et par la fuite, et parce que Muça avait juré d'exterminer le premier qui renouvel-

lerait les troubles. Il parvint, à l'aide des Alquifaès, de Sarracino, de Réduan et d'Abénamar, à réconcilier les deux partis, en leur arrachant la promesse de terminer leurs dissensions particulières. Il arrêta que jusqu'à la mort de Muley-Hazen, chacun serait libre de suivre la bannière de son Roi, et que chaque Monarque respecterait religieusement la ligne de démarcation. Boadillin demanda ensuite que les Abencerrages se retirassent de Grenade dans les deux mois qu'ils avaient sollicités. Muley-Hazen soutenait que ces chevaliers ne sortiraient pas de cette ville avant sa mort. Ces deux Princes restèrent pendant quelques jours divisés d'opinions. A la fin, il fut convenu que les Abencerrages subiraient leur exil à l'époque indiquée. Ces chevaliers, en se soumettant à cet arrêt injuste, n'avaient d'autre intention que d'embrasser le Christianisme et de servir sous les drapeaux de Ferdinand. Sans ce puissant motif, ils n'auraient jamais quitté leur patrie ni abandonné Muley-Hazen dont ils avaient épousé la cause. Enfin le calme parut rétabli dans la ville; mais il ne fut pas de longue durée.

Les Abencerrages, décidés à quitter Grenade, et à passer sur les terres Espagnoles, se concertèrent avec les Alabès et les Aldoradins, et écrivirent au Roi Ferdinand la lettre suivante :

Les ABENCERRAGES, chevalier Maures,

à

FERDINAND, Roi de Castille.

« Salut ! Les Alabès, les Aldoradins et les Abencerrages, te supplient de recevoir leurs hommages. Entraînés par le charme irrésistible de ta gloire, nous t'informons avec empressement de la résolution que nous avons prise de servir sous tes étendards. Ta haute valeur et tes vertus éminentes commandent l'admiration du monde. Par ces nobles motifs, nous sommes prêts à embrasser le Christianisme et à défendre la foi d'Issa (1) au péril de notre vie. Fais-nous savoir si ta Majesté consent à nous accorder cette faveur insigne ; nous te

(1) Ou *Iça*. C'était sous ce nom que les Maures connaissaient Jésus-Christ.

jurons de remplir nos devoirs envers toi avec autant de zèle que tes sujets, et de combattre sous tes ordres. Pour gage de la sincérité de nos sentimens, nous te promettons de te livrer Grenade et tout son territoire. Deux puissans motifs nous y portent : le premier, de t'avoir pour maître ; le second, de venger la mort des chevaliers de notre tribu, que le roi Boadillin a fait indignement massacrer dans l'Alhambra. Depuis cette époque, nous le regardons comme notre implacable ennemi, et nous espérons de le livrer bientôt entre tes mains. Qu'Allah conserve tes jours précieux ! »

Ils chargèrent un prisonnier espagnol de remettre cette lettre au Monarque Castillan. Ils sortirent de Grenade avec lui à la faveur des ténèbres, et l'accompagnèrent jusqu'aux frontières. L'émissaire, arrivé sur le territoire espagnol, marche sans s'arrêter jusqu'à Talavera (1), où Ferdinand se trouvait avec

(1) Petite ville de la Castille vieille, au confluent de l'Albuche et du Tage, à 12 lieues au-dessus de Tolède.

toute sa Cour. On l'introduit dans la tente de ce Monarque ; il fléchit le genou, et s'exprime ainsi :

« Très-haut et très-puissant Monarque ! après avoir langui pendant six ans dans les fers à Grenade, je viens d'être rendu à la liberté par les Abencerrages. Un de ces chevaliers m'a chargé, au nom de sa tribu, de remettre à Ta Majesté la lettre que voici : »

Ferdinand parcourt la lettre, et ordonne à Hernando del Pulgar, son secrétaire, d'en faire publiquement la lecture. Tous les Grands apprirent avec transport que les plus vaillans chevaliers maures voulaient embrasser la religion chrétienne, et servir le roi pendant les guerres de Grenade. Le Monarque charge Hernando del Pulgar de répondre sur-le-champ aux Abencerrages. Cet officier part de Talavera, arrive à Grenade, et remet la lettre de Ferdinand à l'Abencerrage qui avait affranchi le prisonnier espagnol, et qui s'appelait *Ali Mahomet Barrax*. Ce chevalier réunit les Abencerrages, les Aldoradins et les

Alabès, décachette la lettre, et la lit ainsi à haute voix :

« Illustres Abencerrages, Aldoradins et Alabès ! nous avons reçu votre intéressante lettre ; elle nous a causé la plus vive allégresse. Cette expression fidèle de vos sentimens est pour nous d'un heureux augure. Nous vous félicitons du désir que vous avez d'embrasser la foi catholique. Vous nous offrez vos services contre les ennemis de notre loi ; nous vous promettons en retour les plus hautes dignités de notre couronne, et vous prions de regarder notre palais comme le vôtre. Dans cette circonstance solennelle, nous ne saurions vous donner des marques trop éclatantes de notre estime et de notre faveur royale.

A Talavera, notre résidence actuelle,

Le roi D. FERDINAND. »

On ne saurait peindre la joie que la réponse de Ferdinand causa à tous les chevaliers maures ; ils décidèrent que les Aben-

cerrages quitteraient sur-le-champ Grenade pour passer à la Cour du Monarque Espagnol, et que les Alabès, les Aldoradins, les Vanégas et les Gazuls, resteraient dans cette ville pour favoriser la reddition de toutes les places du royaume. Les Alabès écrivirent donc à soixante-seize alcaïdes qui commandaient des forces considérables sur les rives de l'Almérie et de l'Almanzor et sur le mont Philarès, pour leur communiquer leurs projets. Tous ces officiers, considérant qu'un état déchiré par tant de factions touchait à sa perte, s'empressèrent de répondre à leurs intentions. Les Almoradis, les Vanégas et les Gazuls, écrivirent aussi aux alcaïdes leurs parens, avec ordre de se tenir prêts quand il en serait tems.

Les Abencerrages firent leurs adieux à leurs amis et quittèrent ainsi pour toujours la ville de Grenade, emportant avec eux toutes leurs richesses. Ce moment de séparation plongea les habitans dans la douleur la plus amère. Troublés par ce prompt départ, ils pleurèrent de nouveau les malheureuses victimes de cette tribu. Ils maudissaient à la fois

et le roi Boadillin qu'avait provoqué cet ordre barbare, et les Zégris comme les auteurs de tant de calamités. Ces derniers, les Maças et les Gomèles, furent les seuls qui se réjouirent de ce malheur public. Ils invitèrent même le roi Boadillin à prendre part à leurs coupables allégresses. Ils employèrent les adulations les plus basses pour arracher de ses lèvres un sourire équivoque; d'autres, de meilleure foi, lui disaient : « Pourquoi, Boadillin, bannis-tu l'élite de la chevalerie Moresque? Ignore-tu que la majeure partie du peuple chérit ces illustres proscrits? Ne crains-tu pas qu'une foule d'autres chevaliers, pour se soustraire à ton joug, n'imitent leur exemple? Ouvre, nous t'en conjurons, les yeux! sous peu de tems, tu t'appercevras de leur absence. » Toutes ces raisons ne produisirent aucun effet sur l'esprit faible d'un prince, trop long-tems abreuvé de flatterie; il fut tout-a-fait sourd aux cris, aux sanglots, aux gémissemens que poussaient à la fois les veillards, les femmes et les enfans, et qui pénétraient malgré lui jusques dans son palais.

Les Abencerrages laissèrent après eux des

regrets amers. Plusieurs habitans voulurent partager avec eux leur exil. Ils partirent, et Grenade, cette cité si florissante et si belle, parut tout-à-coup une vaste solitude. Les chevaliers perdaient en eux des compagnons aimables, des modèles de vaillance et de galanterie ; les femmes, des adorateurs passionnés ; les malheureux, des soutiens et des amis. Le roi s'empressa de prendre possession de tous leurs biens ; il voulait les déclarer traîtres à la patrie ; mais Muça et d'autres chevaliers s'y opposèrent avec courage, en lui observant que cette mesure éveillerait les haines et entraînerait de nouvelles calamités. Ils allèrent informer le roi Muley-Hazen du départ des Abencerrages. Cette nouvelle affligea beaucoup ce prince ; il déclara que, malgré son fils, il les rappellerait..

Les Abencerrages emmenèrent à Talavera les plus belles dames de la cour, Galiana, Fatima, Axa, Daraxa et d'autres qui avaient voulu les suivre. Le monarque Espagnol les accueillit avec de grands honneurs. Le lendemain, ils reçurent tous le baptême en présence du roi et de la reine Isabelle son épouse. On donna

la bénédiction nuptiale à ceux d'entr'eux qui se trouvaient mariés selon les lois musulmanes. Toute la Cour ordonna des réjouissances publiques ; les nouveaux néophytes furent revêtus des emplois les plus éminens. La reine Isabelle créa dames de son palais les belles Maures qui venaient d'être régénérées dans l'eau sainte du baptême. Les chevaliers entrèrent dans le corps de D. Juan Chacon, seigneur de Carthagène, qui commandait la cavalerie. Il fit son lieutenant l'Abencerrage Ali Mahomet Barrax, appelé, depuis son baptême, D. Pèdre Barrax. Sarracino, Réduan et Abénamar, servirent sous d'autres capitaines illustres, Ponce de Léon, Alonze d'Aguilar et Porto Carrero. Assidus à leurs nouveaux devoirs, ils saisissaient avidement toutes les occasions de déployer cette valeur qui les avait rendus si célèbres.

Cependant les trente jours que le roi avait accordés à la reine s'étaient écoulés, sans que cette princesse eût présenté ses défenseurs, et le cruel Boadillin la condamna à être brûlée vive, conformément à la loi. Le brave Muça, révolté d'un acharnement si odieux,

s'écria que la reine n'avait pu désigner de chevaliers pour la défendre, à cause des troubles dont Grenade venait d'être le théâtre, et qu'ainsi l'arrêt fatal ne devait pas être executé. Tous les chevaliers, à l'exception des Zégris, des Gomèles et des Maças, qui ne formaient qu'une seule faction, applaudirent à ce généreux sentiment de Muça. Il s'éleva de nouvelles querelles; mais le roi, qui craignait les suites funestes de ces divisions, accorda encore à la reine un délai de quinze jours, pendant lequel elle choisirait ses défenseurs. Muça fût chargé de lui en porter la nouvelle. Il part: arrivé à la Tour de Gomarès, il trouve la reine accablée de douleur. Zélima était auprès d'elle et cherchait à la consoler. Muça raconte à la princesse ce qui vient d'être arrêté touchant son sort. La reine, toute éplorée, lui répond ainsi:

« J'avais pensé, Muça! que ton barbare frère ouvrirait enfin les yeux sur son erreur et reconnaîtrait mon innocence. Je vois trop que son acharnement m'ôte tout espoir, et qu'il veut la mort de son épouse. Eh bien! Puisqu'il faut me défendre et confondre mes lâches calom-

e ne veux point d'autres défenseurs ;uerriers choisis dans la chevalerie ıe ; je craindrais de me servir des dans une affaire aussi importante. ᴗo ‥ t pas que j'attache tant de prix à la vie, je l'abandonnerai sans regret à la rage de mes persécuteurs ; mais on attaque ce que j'ai de plus cher, ma gloire et ma vertu ; l'on veut indignement les flétrir. Je me dois à moi même une réparation éclatante. »

En prononçant ces paroles, l'illustre captive, affaissée sous le poids de son chagrin, versait des torrens de larmes. Touché de cette scène attendrissante, le fier Muça pleure avec elle : « Belle Sultane ! lui dit-il, après un instant de silence, cesse de répandre ces pleurs amers. Je me charge de ta cause ; je te défendrai en homme, en chevalier ; je te ferai triompher en dépit de ton époux. » Ces paroles consolantes relevèrent un peu le courage d'Alfaïma. Muça, voyant que cette princesse ne voulait que des Chrétiens pour la défendre, céda à ses instances et consentit à écrire aux Espagnols en les priant d'envoyer quelques-uns de leurs braves chevaliers, pour sa défense.

Zélima était plongée dans la tristesse la plus profonde par l'absence de sa sœur Galiana. La malheureuse reine exhalait ainsi ses plaintes : « O fortune ! dans quel abîme de maux m'as-tu plongée ! après m'avoir long-tems souri, tu me précipites du faîte des grandeurs dans l'obscurité des cachots ! Ce poignard aurait bientôt terminé ma vie et mes malheurs. Mais, si je me donne la mort, on me croira coupable. Quelle affreuse incertitude ! Oh ! que j'envie votre sort, nobles Abencerrages ! vous qu'un trépas glorieux a délivrés des peines de la vie ! une destinée pareille m'attend, je le sais bien ; mais languir dans les fers, se consumer de douleur, vivre dans les angoisses et dans les larmes, c'est éprouver mille fois la mort. Quel sera le terme de ma vie infortunée (1) ? »

(1) Voici une imitation de cette complainte en vers français, telle qu'elle a été insérée dans la Bibliothèque des Romans. Janvier 1778.

De Grenade l'aimable Reine
Au fond d'un cachot ténébreux,
En ces mots déplorait sa peine :
« Ah ! que mon sort est malheureux !

Dans son désespoir la Reine résolut de se percer le sein; mais, avant d'exécuter ce

---

Beauté, grandeur, faible innocence,
Hélas! à quoi me servez-vous?
Je succombe sous la vengeance
D'un mari barbare et jaloux.

Cruel Zégri! quelle est ta rage!
Ne peux-tu donc être vainqueur
Du généreux Abencerrage
Sans me percer aussi le cœur?
Pour consommer un premier crime,
Ah! que de forfaits sont commis!
Zégri! je serai la victime
Des vertus de vos ennemis.

Mais quel mal ont-ils pu vous faire?
En est-ce un d'être, plus que vous,
Vaillant, redoutable à la guerre,
Au sein de la paix juste et doux:
De servir mieux notre patrie,
D'avoir plus de fidélité;
Dans la noble galanterie,
D'avoir moins de légèreté?

Quoi! vous m'accusez de tendresse
Pour le charmant Abénamet!

projet funeste, elle appella Zélima et une jeune esclave chrétienne, nommé Espérança de

---

Eh bien ! tyran, je le confesse,
Oui, je l'adorais en secret;
Ah ! s'il eût vécu, ce mystère
Ne fût pas sorti de mon cœur;
Oui, j'aurais toujours pu le taire,
Mon premier amour est l'honneur.

Grenade, ô ma triste patrie!
Quoi, n'as-tu donc plus de guerriers
Qui, pour me conserver la vie,
Veuillent se couvrir de lauriers?
N'est-il échappé du carnage
Aucun chevalier généreux ?
Tu devais venger mon outrage,
Mouça ! je péris à tes yeux.

Quoi, Mahomet! ton dogme impie
Permet que l'honneur, les vertus,
Sous les coups de la tyrannie
Ici gémissent abattus ?
Eh bien ! j'abjure ta créance;
Mon cœur embrasse une autre loi;
Au Dieu qui venge l'innocence,
Je donne mon ame et ma foi. »

Hita. Cette dernière avait été prise par les Maures de Xiquena. C'était une fille d'une naissance illustre et d'une rare beauté. Boadillin l'avait donnée à la reine son épouse, qui l'avait toujours gardée à son service dans la Tour de Gomarès. Zélima et Espérança, accourent aux ordres de la Sultane qui leur parle ainsi, les yeux baignés de larmes : « Belle Zélima ! touchante Espérança ! quoique ton nom soit bien loin d'adoucir ma peine, vous connaissez l'injustice de mon sort. Cependant, comme le terme que l'on m'avait accordé pour me choisir des défenseurs est expiré, le Roi vient de proroger ce délai de quinze jours. Le tems me presse, et je ne sais à qui confier cette commission importante. J'ai donc résolu de me donner la mort, en m'ouvrant les veines. Je choisis ce genre de mort, pour que les traîtres Zégris et Gomèles ne soient pas témoins de mes derniers instans. Je vous fais une seule prière ; aussitôt que j'aurai fermé les yeux, vous déposerez mes malheureux restes dans les caveaux où reposent les cendres des rois de Grenade, en gardant sur cet événement

un secret inviolable. Voilà le dernier service que j'attends de votre amitié. Douce Espérança! je te rends la liberté; je le puis : car tu es à moi, m'ayant été donnée par le Roi, quand je jouissais de sa faveur. Pour dot, je te fais présent de mes pierreries. Puisse Allah te faire trouver un époux digne de toi! Puissent mes malheurs te servir de leçon! voilà mes dernières volontés, chères amies! permettez-moi de les remplir, et je meurs contente. »

Elle dit; et, saisissant le poignard, elle se disposait à se frapper, lorsqu'Espérança s'élance toute éplorée, et lui arrête le bras; Pour la détourner de ce dessein funeste et la calmer, cette belle esclave lui parle le langage victorieux de la religion.

« Malheureuse Sultane! n'attente point à tes jours; élève ton courage; jette-toi dans les bras de la Providence, et implore la bonté paternelle du Dieu des chrétiens. Avec son aide tu sortiras triomphante de cette dure épreuve. »

Alfaïma, se sentant soulagée par ces paroles consolantes, se jette au cou d'Espé-

rança : « Tu me rassures, lui dit-elle ; et, dès ce moment, la loi du Christ va devenir la mienne. C'est dans cette loi consolante et divine, que je veux puiser un courage capable de résister à la tempête qui gronde sur moi. »

Zélima était vivement émue. Les pleurs qu'elle voyait couler des yeux de la Reine, excitèrent les siens, et l'exemple de sa maîtresse la décida à abjurer, comme elle, la religion de Mahomet. « Belle Sultane ! lui dit-elle, quand tu embrasses une loi nouvelle, ne crois pas que je veuille me séparer de toi ; je suivrai les bannières du Christ ; comme toi j'abjure les impostures du faux Prophète ; je me serre à tes côtés ; sachons souffrir et mourir avec courage. » La Reine l'embrassait avec transport. « Puisque nous avons résolu de changer de religion, dit-elle à Espérança, quel parti prendre pour sortir de cette Tour ? — Princesse, lui répond Espérança, si tu veux triompher de tes ennemis, suis le conseil que je vais te donner. Tu as sans doute entendu parler d'un chevalier Espagnol, nommé *D. Juan Chacon*,

seigneur de Carthagène. Ce brave Castillan est au service du roi Ferdinand ; il est noble et compatissant. Ecris-lui, Princesse ; je ne doute point qu'il ne s'empresse de voler à ton secours, avec tous ses amis ; s'il le fallait, il s'offrirait seul pour te délivrer. Sa bravoure est célèbre dans toute l'Espagne, et je réponds déjà de la victoire. — Ton conseil est bon, répartit la Reine, je vais le suivre. »

Elle dit, et soudain elle écrivit en Espagnol la lettre suivante au brave Castillan :

L'INFORTUNÉE REINE DE GRENADE,

à

D. JUAN CHACON, seigneur de Carthagène.

« Salut ! Dieu conserve tes précieux jours ! La circonstance terrible où je me trouve, m'engage, chevalier ! à implorer ton secours. Des chevaliers Maures, connus sous le nom de Zégris et de Gomèles, m'accusent d'un commerce honteux avec un Abencerrage, nommé *Albin-Hamet*. Par suite de cette calomnie, plusieurs Abencerrages ont été mas-

sacrés, et Grenade livrée à de sanglantes séditions. Si, dans quinze jours, je ne désigne point mes défenseurs, on exécute la sentence de mort qui me condamne au bûcher. Une captive chrétienne m'ayant fait connaître ta valeur et ta générosité, j'ai jetté les yeux sur toi pour me venger de la perfidie de mes ennemis. Tu vois combien mon malheur est grand! trahie par les uns, abandonnée par les autres, la tristesse et le désespoir seuls me restent. L'idée d'une accusation aussi injuste, aussi odieuse me révolte et me tue. C'en est fait de moi, si tu ne viens à mon secours. Ne me refuse pas, je t'en supplie, cette faveur insigne. Si la différence de nos Religions pouvait refroidir ton zèle, sache que je ne suis plus mahométane, et que je veux suivre dès ce moment la loi des Chrétiens. J'espère donc que tu ne seras pas insensible à mon sort. »

La Reine lut cette lettre à Zélima et à Espérança, qui l'approuvèrent. Muça fit partir pour la Cour de Ferdinand un de ses pages, qui remit la lettre au chevalier Espagnol. Ce

dernier s'empressa de répondre à la Reine dans les termes les plus consolans.

D. JUAN CHACON,

à la Reine de Grenade.

« Salut ! Daigne, Princesse ! agréer mes remercîmens de la faveur insigne dont tu veux bien m'honorer dans cette circonstance à jamais célèbre. Quoique la Cour de Ferdinand mon maître soit composée de chevaliers plus dignes que moi d'exécuter cette entreprise glorieuse, fier de cette préférence, j'obéis et te promets de justifier ta noble confiance. Au jour indiqué, trois de mes compagnons et moi, nous partirons de Talavera pour Grenade. Compte sur notre dévouement et sur nos épées, et puisse le Dieu des Chrétiens à qui tu t'es vouée, protéger ton innocence ! »

D. JUAN CHACON.

Il scelle cette missive de son cachet qui représentait des Loups et des Fleurs de lys, et la remet au messager, qui de retour à Gre-

nade, la porte sur-le-champ à Muça. Celui-ci vole chez la Reine qui, rassurée par les promesses de son champion, attendit avec plus de tranquillité le jour fatal.

Cependant on apprit dans Grenade que les Abencerrages avaient embrassé le Christianisme ainsi qu'Abénamar, Sarracino et Réduan. Cette nouvelle consterna le roi Boadillin; excité par les Zégris et les Gomèles, il fait déclarer traîtres à leur patrie les malheureux exilés. Les Alabès, les Aldoradins, les Gazuls et les Vanégas, gardèrent le silence dans la crainte de susciter de nouveaux troubles; ils espéraient d'ailleurs que les Abencerrages ne tarderaient pas à rentrer dans leurs foyers.

D. Juan Chacon s'occupait de choisir les braves qui devaient le seconder dans son entreprise. Incertain du choix, il voulait s'en charger seul, tant était grande sa confiance dans ses forces et dans son courage. Il s'entretenait un jour avec plusieurs des principaux chevaliers de la Cour, au nombre desquels étaient Ponce de Léon, Alonze d'Aguilar et D. Diégue de Cordoue, alcaïde

de Donzellos, qui tous s'étaient signalés dans les guerres contre les Maures. La ville de Grenade, la mort injuste des Abencerrages et la position affreuse où se trouvait la Reine, étaient le sujet de leurs discours. « S'il m'était permis, dit Ponce de Léon, je m'offrirais le premier pour défendre la Reine. — Moi, le second, répartit Alonzé d'Aguilar. — Je veux être le troisième, ajouta l'Alcaïde de Donzellos. Quoique cette Princesse soit mahométane, nous devons, en notre qualité de chevaliers, combattre pour elle; son malheur doit nous la rendre sacrée. Qui nous empêche en effet, chevaliers! dit D. Juan Chacon, de défendre cette belle reine? — Deux raisons s'y opposent, répartit Ponce de Léon: elle est Maure, et nous ne pouvons la secourir sans la permission du Roi. — Mais si cette Princesse, dit D. Juan Chacon, dans l'abîme de maux où elle se trouve plongée, écrivait à quelqu'un de vous pour implorer son secours, en manifestant le désir de se faire Chrétienne, je demande quel parti vous prendriez? — Nous

ne balancerions pas, s'écrièrent-ils, à sacrifier notre vie pour elle. »

D. Juan Chacon leur présente la lettre de la Reine, et leur dit : « Vous voyez que la Reine m'a chargé de cette entreprise périlleuse. Fier de son choix, je partirai avec trois braves, s'il s'en présente ; sinon, j'irai moi seul défier les quatre accusateurs ; j'ai tant de confiance dans la vertu de la Reine, que je compte d'avance sur la victoire ; et si le sort voulait que je périsse dans l'arène, ma mort serait digne d'envie. »

Les chevaliers, transportés de joie, offrirent de le seconder dans sa noble entreprise. Ils résolurent de partir secrètement de Talavera, sans prévenir le Roi. L'Alcaïde de Donzellos, aussi prudent que valeureux, leur proposa de se vêtir à la turque, pour empêcher qu'ils ne fussent reconnus par les prisonniers Espagnols. Ils se coîffent de turbans ; et, munis de leurs armes, ils montent sur de superbes coursiers. Ils partent de Talavera sans écuyer, en répandant le bruit qu'ils allaient faire une partie de chasse. Dans la route, ils évitaient les lieux habités

et se reposaient en rase campagne. Ils gagnèrent ainsi la délicieuse plaine de Grenade, deux jours avant l'expiration du délai fatal. Arrivés au *Soto de Roma*, ils se délassèrent dans cette forêt des fatigues de leur voyage ; et, lorsque la nuit eût déployé son voile sur la nature, ils se promenèrent sur les bords rians du Xénil, et s'entretinrent des moyens de faire réussir leur entreprise. Dès l'aube du jour, ils prirent la route de Grenade, et traversèrent ses belles campagnes à pas lents pour jouir à leur aise des sites enchanteurs qui se développaient à leurs regards. Ici serpentaient de limpides et sinueuses rivières ; là de jolies maisons de plaisance, appelées *Quintas*, dominaient d'immenses parcs ; plus loin des vergers odoriférans étalaient sur les collines la pompe et la richesse de leurs fruits : car les Maures cultivaient avec soin ce sol heureux et inépuisable.

Comme ces chevaliers espagnols prenaient le chemin de Loxa (1), ils virent accourir à eux

(1) Petite ville du royaume de Grenade, située sur le Xénil, à sept lieues au-dessous de Grenade.

un Maure dont la noble prestance annonçait un preux chevalier : il portait une marlotte de damas vert : son panache était mélangé de vert, de blanc et de bleu. Sur son bouclier blanc, brillait un *Phénix dans les flammes*, avec cette devise : *Je n'ai point mon pareil.* Il montait un cheval arabe ; à sa lance flottait un pennon vert et blanc. La vue de ce Maure réjouit beaucoup les Espagnols. Celui-ci, en les abordant, les salue en langue arabe, et l'alcaïde de Donzellos lui répond dans le même idiôme. Le Maure, étonné de la bonne mine des quatre Espagnols, s'arrête et leur parle ainsi : « Quoique je sois pressé, satisfaites, je vous en conjure, ma curiosité, et dites-moi qui vous êtes? Il est rare de voir dans cette contrée des chevaliers aussi magnifiquement vêtus, à moins qu'ils ne soient des ambassadeurs envoyés de l'Orient pour traiter avec notre Souverain ; mais ils n'ont point sous leurs dolimens cette armure que vous portez. Si vous voulez, nous marcherons ensemble. De quel pays venez-vous ? »

D. Juan Chacon lui répondit en langue tur-

que qu'ils étaient de Stamboul (1). « Je ne vous comprends pas, répartit le Maure; parlez en arabe, puisque vous le savez. » Alors l'alcaïde de Donzellos lui parla en arabe : « Nous venons de Constantinople. Nés de parens musulmans et chrétiens, nous sommes janissaires à la solde du Grand-Seigneur, et nous faisons partie de la garnison de Mostagan (2). Informés qu'il y avait dans ces contrées des Chrétiens de la plus grande valeur, nous sommes venus dans l'intention de nous mesurer avec eux. Notre caravelle (3) a mouillé à Adra (4); et, après avoir débarqué dans ce port, nous sommes venus jouir de cette délicieuse plaine de Grenade, si vantée dans l'Univers. Nous aurions bien désiré rencontrer quelques Chrétiens pour les combattre; en attendant,

---

(1) Constantinople.

(2) Ou *Mazagan*, petite ville du royaume d'Alger, à l'embouchure de la rivière de Setef, avec un assez bon port.

(3) Vaisseau de guerre de la marine Turque.

(4) Petite ville du royame de Grenade, avec un port et un bon château, entre Almérie et Salobrena.

nous sommes décidés à aller voir la superbe ville de Grenade, et saluer le Sultan qui y règne. Notre curiosité satisfaite, nous nous rembarquerons pour retourner à Mostagan. A votre tour, chevalier! dites-nous qui vous êtes? »

« J'y consens, dit le Maure; mais poursuivons notre chemin, et je vous satisferai. — Soit, répondit Alonze d'Aguilar. » A ces mots, ils se remettent en marche, et l'amoureux Gazul (c'était le nom du Maure) leur parle ainsi :

« Chevaliers! dit-il, je m'appelle *Gazul.* Grenade est ma patrie; je viens de Saint-Lucar où réside mon adorable maîtresse, appelée *Lindaraxa*, issue du sang abencerrage; elle a été forcée de quitter la capitale, depuis que le roi Boadillin a ordonné le bannissement de cette ancienne tribu, dont il a fait périr un grand nombre de chevaliers. Les autres se sont retirés à la Cour de Ferdinand, roi de Castille, où ils professent le Christianisme. La reine de Grenade est arrêtée et à la veille d'être jugée; si elle ne trouve pas quatre chevaliers qui combattent pour sa cause, elle

est perdue. Jaloux de la défendre, je suis parti à la hâte de Saint-Lucar, pour lui offrir mon bras. Le tems presse; ce jour est le dernier que le Sultan laisse à la reine pour présenter ses champions. Hâtons notre marche. — Pensez-vous, chevalier? reprit Ponce de Léon, que la reine voulût accepter nos services? — Plût à Allah, dit le Maure, que cette princesse infortunée vous accordât cette faveur! car je pressens que la victoire ne serait pas douteuse. Mais j'ai entendu dire que la reine ne voulait confier sa défense qu'à des Chrétiens. — Eh bien! repartit Ponce de Léon, nous ne sommes point Maures, mais Turcs et issus de parens chrétiens. — Je ne doute point alors, reprit Gazul, qu'elle ne vous choisisse pour ce glorieux fait d'armes. — C'en est assez, ajouta D. Juan Chacon; dis-nous, brave Gazul! quels sont les chevaliers chrétiens qui inquiètent le plus ces terres? »

« Ce sont, répondit Gazul, D. Manoel Ponce de Léon, Alonze d'Aguilar, Consalve de Cordoue, l'alcaïde de Donzellos, Porto Carrero, un certain D. Juan Chacon et le Grand-Maître de Calatrava, sans parler de

beaucoup d'autres qui font partie de la Cour de Ferdinand. Ces guerriers sont la terreur de Grenade. — Nous aurons beaucoup de plaisir, ajouta Alonze d'Aguilar, à nous rencontrer avec ces chevaliers. — Par Mahomet! continua Gazul, ces chevaliers sont autant de héros. Si je vous racontais tous leurs exploits, vous en seriez tous émerveillés. — Volontiers, dit Ponce de Léon, du moins nous nous ferons un plaisir de publier leur renommée dans notre pays. »

C'était ainsi que Gazul et les prétendus Turcs s'entretenaient ensemble; après quelques heures de marche, ils arrivèrent à la fin dans les murs de Grenade.

CHAPITRE XV.

Combat des quatre Chrétiens et des quatre Maures, en présence de la Reine. Victoire complète des premiers. Elargissement d'Alfaïma.

Toute la ville de Grenade était plongée dans la consternation ; le terme fatal, accordé à la reine, venait d'expirer, et cette princesse n'avait pas encore désigné les chevaliers qui devaient combattre ses accusateurs. Une foule d'officiers de la Cour, trouvant que son long silence déposait en sa faveur, se rendirent auprès de Boadillin pour obtenir la grace de l'illustre prisonnière ; mais leurs prières ne produisirent aucun effet sur son cœur insensible. Le roi, toujours livré aux perfides conseils des Zégris, fut inexorable et leur dit que le procès d'Alfaïma aurait son cours. Puis il

ajouta : « Si la Sultane, au jour indiqué, ne désigne pas ses champions, le lendemain la sentence de mort est exécutée contr'elle. »

Il ordonne, que l'on dresse dans la place de Bibarambla une estrade élevée, pour y placer la Reine et les juges du combat. Ces juges étaient Muça, un Azarque et un Almoradi. Ils souhaitaient tous ardemment que l'illustre accusée sortît triomphante de cette épreuve, et ils s'étaient concertés entr'eux pour la favoriser de tout leur pouvoir. L'échafaud était drapé en noir. Les juges se rendent à l'Alhambra, pour y chercher la Reine, et la conduire sur la place où devait se décider son sort. Plusieurs chevaliers se réunissent à eux pour accompagner l'infortunée Alfaïma. Les Almoradis, les Almohades, les Aldoradins, les Gazuls, les Vanégas et les Alabès, voulaient qu'au lieu d'emmener la Reine, on allât poignarder Boadillin, et incendier son palais; mais on les détourna de ce projet irréfléchi, en leur faisant entrevoir que, si la Reine recouvrait la liberté par ces moyens violens, la tache n'en peserait pas moins sur son honneur,

et que ce serait donner contr'elle de nouvelles armes à ses accusateurs. Ces raisons prévalurent, et le projet fut abandonné.

Les juges arrivent à l'Alhambra : le Roi Muley-Hazen les arrête : « Non, par Allah! leur dit-il, je ne souffrirai pas que vous emmeniez la Reine. — Il y va de son honneur d'être mise en jugement, lui répondent Muça et les autres chevaliers; il faut qu'elle se lave des calomnies dirigées contr'elle ; si elle ne voulait pas nous suivre, sa résistance seule la condamnerait, et ses accusateurs triompheraient de son innocence. — Alfaïma a-t-elle choisi des combattans, ajoute le vieillard ? — Oui, répartit Muça, et elle n'en aurait pas désigné que je m'offrirais moi seul pour combattre ses ennemis. »

Muley-Hazen se rend à ces raisons victorieuses, et leur permet d'entrer. Muça et les juges sont seuls introduits dans l'Alhambra ; les autres chevaliers restent aux portes du Palais. Muça, en arrivant dans l'appartement de la Reine, trouve cette Princesse seule avec Zélima. Elle ne paraissait point troublée des préparatifs qu'on faisait pour elle, quoique ce

jour fût le dernier ; mais la confiance qu'elle avait dans la parole de D. Juan Chacon la rassurait sur son sort. Elle avait d'ailleurs résolu de mourir dans la foi catholique. Fortifiée par ces pensées consolantes, elle portait dans l'ame cette sérénité et ce calme, apanage inséparable de l'innocence. Elle pressentit, à la vue de ses juges, que l'heure fatale était arrivée ; et, s'armant d'un courage héroïque, elle dissimula le trouble dont elle ne pouvait se défendre.

Les trois chevaliers s'inclinent et saluent profondément la Reine. Muça lui adresse ainsi la parole :

« Belle Alfaïma ! tu n'as pas encore choisi tes défenseurs ; nous venons savoir quelles sont tes résolutions ? — Chevaliers ! répondit la Reine, ne vous inquiétez pas de mon sort ; toute ma confiance repose dans Allah ; c'est lui qui mettra au grand jour mon innocence, et qui confondra mes ennemis. Que dis-je ! si Allah lui-même, pour éprouver ma vertu, se rangeait du côté de mes adversaires, et permettait que l'on exécutât contre moi la sentence de mort, je m'estimerais trop heureuse de

pouvoir briser les liens odieux qui m'attachent à cette vie terrestre, pour me plonger dans les délices de l'Éternité. »

Muça ne saisissant point le sens sublime de ces paroles, lui dit : « Je désire, Alfaïma ! que ta cause se décide suivant nos lois, afin d'étouffer ces préventions injustes d'un vulgaire qui ne se plaît que trop à ternir la réputation la plus pure. Grenade brûle de voir triompher ton honneur et punir les traîtres qui ont voulu y porter atteinte. Apprends que ces chevaliers et moi, nous avons été nommés tes juges : ces fonctions terribles ne nous empêchent point de te présenter nos hommages et de t'assurer de notre dévouement. Désigne sur le champ ceux d'entre nous que tu veux charger de ta défense ; il en est plus de mille qui sont prêts à se signaler pour toi dans cette circonstance mémorable. Prépare-toi, Alfaïma ! nous allons te conduire sur la place de Bibarambla. Zélima pourra t'accompagner : il faut aussi qu'elle soit témoin du succès de ta cause. »

« J'obéis, dit la Reine ; mais souffrez, chevaliers ! qu'Espérança m'accompagne aussi ;

j'aime tendrement cette belle esclave; sa présence adoucissait mes peines et diminuait les horreurs de ma captivité; il est juste qu'elle assiste à un triomphe dont je ne puis douter du succès; car je me repose sur la puissance d'Allah. »

Elle dit; et soudain Muça et les deux autres juges se retirent à l'écart pour se vêtir de noir. Ils partent ensuite, et la malheureuse Alfaïma, avant de quitter son appartement, dit à Muça: « Si, contre mon attente, mes chevaliers venaient à être vaincus, tu voudras bien, ami généreux! donner, en mon nom, à Espérança, tout ce qui m'appartient dans cet appartement, et la liberté pour les services qu'elle m'a rendus: c'est un devoir que j'attends de ton amitié. »

A ces mots, la Reine, succombant sous le poids de sa douleur, versa un torrent de larmes. Cette scène déchirante attrista tous les chevaliers qui l'accompagnaient. Muça lui donna la main, et la conduisit ainsi jusqu'aux portes de l'Alhambra, où l'attendait une litière couverte de taffetas noir. Elle y monta avec ses deux amies Zélima et Espérança. Un grand nombre de chevaliers, tant Ala-

bès, que Gazuls, Vanégas et autres, composait son cortège. Ils étaient vêtus de noir, et sous leurs marlottes et albornoz de même couleur, ils portaient des cimeterres pour attaquer les Zégris, les Gomèles et les Maças. En cas de trahison, ces derniers s'étaient aussi munis de leurs armes.

Le cortège arrive dans le quartier des Gomèles; les dames placées aux balcons et aux fenêtres ne purent s'empêcher de pleurer sur le sort malheureux de la Rèine. Toute la ville retentissait de sanglots et de gémissemens. On maudissait hautement et le Roi et les implacables Zégris. Le cortège défile ensuite par la place du Zacatin, où les cris de la douleur la plus profonde se firent entendre de nouveau. La litière arrive enfin dans celle de Bibarambla, et s'arrête près de l'échafaud tendu en noir. La Reine et ses compagnes sortent du char lugubre et montent sur l'estrade destinée à les recevoir. Alfaïma s'assiet, et ne peut retenir ses larmes à la vue de cet appareil effrayant. Zélima se place à côté d'elle, et Espérança à ses pieds. Un peuple immense remplissait la place;

tous les balcons étaient chargés de spectateurs. A peine vit-on la Reine monter sur l'échafaud, que la douleur qui avait été longtems concentrée, fait explosion. Hommes, femmes, enfans, tous fondent en pleurs, tous font entendre des gémissemens.

Les juges se placent sur une autre estrade, dressée à côté de celle de la Reine. Tout-à-coup on entend sonner des trompettes guerrières. Elles annonçaient l'arrivée des quatre accusateurs. Ces chevaliers étaient armés de toutes pièces, et montés sur de magnifiques coursiers. Sous leurs armes, ils portaient des marlottes vertes et brunes, avec des pennons et des panaches de même couleur. Sur leurs écus, étaient représentés des *Cimeterres teints de sang*, avec une devise circulaire, ainsi conçue : *Ils le répandent pour la vérité*. Les quatre traîtres s'avançaient, accompagnés des Zégris, des Gomèles, des Maças et de tous les chevaliers de leur parti jusqu'à la barrière qui fermait l'enceinte où devait se livrer le combat. La porte s'ouvre aux quatre accusateurs qui étaient Mahomet Zégri, chef de la conspi-

ration, Hamet Zégri, Mahandon Gomèle et Mahandin. Une symphonie délicieuse retentit dans la place. Tous les chevaliers du cortège se placent à la gauche de l'échafaud; le devant était occupé par les parens de la Reine.

Les spectateurs avaient les yeux fixés sur l'accusée, et attendaient qu'elle nommât ses chevaliers; ils furent très-surpris de voir qu'après un intervalle de six heures, aucun champion ne se présentait pour elle. Mais Alfaïma était tranquille sur l'issue d'un combat, où cependant il s'agissait de son honneur et de sa vie. Cette princesse voyant que le soleil commençait à baisser sur l'horizon, sans que D. Juan Chacon parût sur la place, conçut quelques alarmes; elle ignorait la cause qui l'empêchait de se rendre à l'heure indiquée. Malique Alabès, un Aldoradin et deux autres chevaliers, se présentent devant l'échafaud, et crient à haute voix: « Si tu veux, Reine Alfaïma! que nous combattions pour toi, nous sommes prêts. — Chevalier! leur répond la Reine, j'agrée votre offre généreuse; mais je désire attendre encore deux

heures. Si les chevaliers que je me suis choisis n'arrivent pas après ce dernier délai, je me confierai à votre courage. » Les chevaliers se retirent.

Une demi-heure s'était à peine écoulée, que l'on entendit dans le lointain un bruit confus. C'étaient cinq chevaliers qui s'avançaient dans la place de Bibarambla. Quatre d'entr'eux étaient vêtus à le turque, et le cinquième à la moresque. Ce dernier fut aussitôt reconnu pour Gazul. Quant aux quatre autres qui fixaient l'attention générale, on ne put savoir qui ils étaient. Les parens de la Reine accueillirent gracieusement Gazul, et lui demandèrent s'il connaissait les chevaliers qui l'accompagnaient. Il leur répondit que non, et qu'il les avait rencontrés dans la plaine de Grenade. Cependant ils arrivent auprès de l'échafaud, où ils voient avec douleur la Reine plongée dans le plus grand abattement; ils promènent leurs regards sur l'enceinte, et apperçoivent une grande barrière, en-dedans de laquelle étaient placés les écuyers de la Reine. Etonné d'une si grande affluence de peuple, D. Juan Chacon

s'avance et demande en turc aux juges la permission de parler à Alfaïma. — « Nous ne vous entendons pas, lui disent les juges, parlez-nous en langage arabe ? » Muça lui permet de monter sur l'échafaud : l'Espagnol ayant salué les juges, va trouver Alfaïma, et après lui avoir fait une révérence profonde, il lui tient le discours suivant :

« Reine de Grenade! une tempête affreuse nous ayant jettés sur les côtes d'Espagne, nous avons débarqué à Adra. Notre intention était de nous mesurer avec des chevaliers Chrétiens ; comme nous n'en avons point trouvé sur notre route, nous nous sommes décidés à venir visiter cette Grenade si célèbre dans tout l'Orient. Nous rencontrâmes un chevalier Maure qui nous raconta votre catastrophe. Sachant que vous n'aviez pas encore désigné vos défenseurs, et que vous ne vouliez les choisir que parmi des chevaliers Chrétiens, nous nous présentons avec assurance devant vous, pour vous offrir nos services. Mes compagnons et moi, nous sommes Turcs issus de Chrétiens. Votre situation douloureuse

et votre innocence touchent vivement nos cœurs ; nous venons vous demander la faveur de vous défendre, et nous vous jurons, foi de chevaliers, que nous nous en rendrons dignes. »

En s'exprimant ainsi, Chacon tenait à la main la lettre de la Reine : il la laissa tomber adroitement à ses pieds, sans que les juges s'en apperçurent. Alfaïma la demande à Zélima qui la lui remet mystérieusement. Elle reconnaît soudain son écriture ; étonnée du travestissement de Chacon, elle lui répond ainsi :

« Vous voyez, chevalier ! je vous ai attendu jusqu'à cette heure, étant pleine de confiance dans la promesse que vous m'avez faite de vous trouver ici avec trois autres braves. Le soleil a déjà parcouru plus de la moitié de sa carrière, je remets mon sort entre vos mains et celles de vos compagnons, combattez ; je saurai reconnaître vos services. »

« Ce chevalier que voici, reprit D. Juan Chacon, en montrant Mahomet Zégri, est incapable de lutter contre moi, ainsi que ces trois autres contre les guerriers que je me suis

choisis. C'est d'après ce noble sentiment de notre courage que nous allons combattre. »

D. Juan Chacon prie ensuite les juges de recueillir la pensée de la reine. Ceux-ci l'écrivent sur un rouleau de parchemin et le présentent à signer à Alfaïma. Quand cette princesse eût apposé sa signature au bas de cet écrit, Chacon la salua respectueusement et descendit de l'échafaud. Il monta ensuite sur son coursier et dit à ses compagnons d'armes : « Chevaliers ! ne perdons pas de tems, commençons le combat avant que la nuit ne nous surprenne. »

Soudain la cavalerie les conduit au milieu de la place et leur fait faire le tour de l'enceinte au son d'une musique guerrière. Après s'être ainsi montrés aux spectateurs, les prétendus chevaliers Turcs entrent dans la lice ; et, ayant juré entr'eux de combattre en héros, ils en ferment la barrière. Cependant Malique Alabès regardait fixement Ponce de Léon, dont la figure ne lui était pas inconnue. Cherchant à se rappeller où il l'avait vu, il disait en lui-même : « Je me trompe fort, si ce chevalier n'est pas Ponce de Léon déguisé en

Turc. Néanmoins cela n'est pas probable : Ponce de Léon est Espagnol, et celui-ci est Musulman.. » Il regardait aussi son cheval, et croyait le reconnaître pour avoir été celui de Malique Alabès qu'il avait pris, lors du combat avec ce chevalier Maure dans la plaine de Grenade ; mais il n'en était pas sûr. Il s'approcha d'un chevalier Almoradi, oncle de la reine, et lui dit : « Si le guerrier, qui monte le cheval noir, est celui que je soupçonne, je réponds de la liberté d'Alfaïma. D'où le connais-tu, lui demande l'Almoradi ? — Je te le dirai tantôt ; mais voyons le prélude du combat. »

Les défenseurs de la reine, vêtus à la Turque, avaient des marlottes de drap fin de couleur bleuâtre, ornées de franges d'or et d'argent : leurs albornoz étaient de taffetas bleu. Chaque cavalier portait un turban pareil à raies d'or, sur lequel on avait artistement tressé des rosettes. Cette coëffure, surmontée d'une demi-lune d'or, était ombragée de plumages bleus, verts et rouges. Sur les pennons des lances étaient représentées les armes de chaque cavalier. Chacon portait sur son

écu pour armoirie un *Lis d'or.* Sur le fond vert de ce bouclier, on voyait un *Loup déchirant un Maure*, avec cette dévise : *Je le dévore pour le mal qu'il a fait :* Ce qui signifiait que cet animal punissait ainsi le Maure du faux témoignage qu'il avait porté contre la Reine.

Ponce de Léon avait pour armes un *Lion dévorant un Maure qu'il tenait sous ses ongles.* La devise était ainsi conçue : *Il mérite un sort plus rigoureux, puisqu'il a déposé contre la vérité.*

Alonze d'Aguilar portait aussi un *Lion d'or* sur son bouclier ; mais il n'avait pas voulu que l'écusson fût écartelé pour éviter d'être reconnu. Il y plaça aussi un *Aigle d'or* sur un fond vermeil. Les ailes déployées, il planait dans les airs et tenait dans ses serres la tête sanglante d'un Maure. Cet aigle faisait allusion au nom d'Aguilar (1). On lisait au bas : *Je l'éleverai jusqu'à la voûte des cieux, et la*

(1) Aigle, en Espagnol, se dit *aguila*.

laisserai tomber, pour la punir du mal qu'elle a fait.

Le bouclier de l'Alcaïde de Donzellos avait pour devise, sur un fond blanc, une *épée ensanglantée*, à laquelle était attachée la *tête d'un Maure* d'une pâleur hideuse, et toute livide de sang. On lisait sur le tranchant de cette épée : « *Grâce à cette arme, la vérité éclatera, et la Reine sera vengée!*

Tous les spectateurs admiraient la noble assurance de ces quatre chevaliers, qui semblait déjà leur prophétiser la victoire. Tout annonçait que leur dessein avait été prémédité, et que la Reine les avait choisis d'avance pour ses défenseurs. Les juges n'en étaient pas moins frappés d'étonnement. Muça, pour être de plus près témoin du combat, entre dans la lice, et ordonne à un de ses pages de lui apporter sa lance et son bouclier dans le cas où il en aurait besoin. Les deux juges siégeaient auprès de la Reine. Cette princesse disait à Espérança : « Connais-tu ce chevalier qui s'est avancé pour me parler? » — Oui, Sultane! C'est D. Juan Chacon. Je l'ai reconnu à travers son déguise

ment. — C'est maintenant, répliqua la Reine, le moment terrible de triompher de mes ennemis. » Malique Alabès, le brave Gazul et d'autres chevaliers, parens d'Alfaïma, se placèrent autour de l'échafaud.

Tout-à-coup l'Alcaïde de Donzellos pique son coursier, et se présente devant les quatre chevaliers. En les abordant, il leur crie d'un ton courroucé : « Dites-nous chevaliers! pour quelle raison vous avez accusé aussi injustement la reine Alfaïma, et outragé son honneur ? » — « Nous avons déclaré la vérité, répond Mahomet Zégri, et nous la défendrons pour la gloire de notre roi! » — Vil imposteur! répartit vivement l'Alcaïde, nous verrons si tu soutiendra toujours ton mensonge! — Aux armes! Traîtres! le moment est arrivé où la vérité va briller dans tout son éclat! ».

A ces mots, D. Ferdinand de Cordoue saisit sa lance, et la dirigeant contre le Zégri, il lui en porte un coup si rude, que ce dernier en aurait été blessé mortellement, si le fer l'eût atteint. Le Maure déconcerté par une attaque aussi brusque, s'élance à cheval

et s'apprête à frapper le valeureux Alcaïde ; mais l'Espagnol pare adroitement le coup. Le Maure fond de nouveau sur lui, et l'attaque s'engage de part et d'autre avec la plus grande chaleur. Aussitôt les trompettes retentissent dans l'enceinte, et donnent le signal du combat. Au bruit de cette musique guerrière, les chevaliers Espagnols et les accusateurs de la Reine s'élancent les uns contre les autres. Ponce de Léon avait pour adversaire Ali Hamet ; Alonze d'Aguilar, Mahandon ; et D. Juan Chacon, Mahandin, son frère. Ces guerriers déployent à l'envi une bravoure sans pareille, et les Maures, quoique très-valeureux, ne pouvaient se comparer aux quatre Espagnols, l'élite de la chevalerie Castillanne. Tous, dans ce combat acharné, se portent de violens coups de lance. D. Juan Chacon se sent grièvement blessé à la cuisse. Furieux de voir son sang s'échapper de sa blessure, sans que son adversaire eût reçu la plus légère atteinte, il attend qu'il revienne à la charge pour l'assaillir avec fureur. En effet, le Maure, tout glorieux d'avoir blessé l'Espagnol, retourne

à la charge en criant ; « Sache, fièr Ottoman ! que les Maures de Grenade sont en état de se mesurer avec tous les chevaliers du monde. » Il s'élançait sur D. Juan Chacon, lorsque ce dernier, qui se tenait sur ses gardes, pique son coursier, et fond avec fureur sur le Maure. Les deux chevaliers sont aux prises ; ils ressemblent à deux rocs qu'une secousse souterraine a détachés d'une montagne escarpée, et qui, dans leur chûte commune, s'entre-choquent et roulent dans l'abîme. Le coursier de Chacon était plus vigoureux que celui de Mahandin ; il s'arrête tout-à-coup au moment du choc, tandis que celui du Maure qui n'avait pu résister, chancelle et tombe. Le Maure, grièvement blessé d'un coup de lance que venait de lui porter le valeureux Chacon, se relève comme un aspic et, l'épée à la main, s'élance sur le cheval de l'Espagnol pour le blesser ainsi que son cavalier. D. Juan Chacon avait l'avantage d'être à cheval ; il aurait pu en profiter contre le Maure ; mais il ne voulait point donner à son adversaire sujet de dire qu'il combattait avec autant de supériorité. Loin de l'at-

tendre dans cette position, il saute légèrement de son cheval, jette sa lance, d'une main saisit son épée, et de l'autre se couvre de son bouclier. Dans cette attitude, il attend son ennemi. Mahandin arrive, et c'est alors qu'il s'engage entre les deux guerriers une seconde action plus chaude que la première. Leurs boucliers étincellent sous le choc de leurs épées. Le Maure, légèrement blessé en deux endroits, se retire de côté pour reprendre haleine, puis il s'élance de nouveau sur D. Juan Chacon. Ce dernier lui décharge un coup de revers qui lui fend son bouclier, et le blesse mortellement à l'épaule. Peu s'en fallut que le Maure ne tombât évanoui. Chacon s'élance encore sur lui, et d'un nouveau coup le terrasse. Mahandin tombe, et soudain Chacon lui coupe la jambe de son cimeterre. Satisfait de sa victoire, l'Espagnol lève les yeux au ciel et rend grâce au Dieu des armées. La blessure qu'il avait reçue à la cuisse lui causait de vives douleurs. Il prend un tronçon de lance pour se soutenir, et s'approche ainsi de la barrière pour être témoin des trois autres combats.

Les Officiers de la Reine voyant que le Maure était vaincu, firent retentir les airs d'une musique délicieuse. Le succès de D. Juan Chacon anima singulièrement les trois autres Espagnols, et les Maures commencèrent à perdre courage. Leur trouble s'augmenta, quand ils apperçurent à un des balcons l'épouse et les frères de Mahandin, qui fondaient en larmes, à la vue de ce Maure baigné dans son sang. Les Zégris le firent retirer pour que leurs pleurs ne décourageassent point les trois autres combattans. Les six champions en viennent aux mains avec une telle fureur, qu'on aurait cru voir cinquante chevaliers combattant les uns contre les autres. Mahandon faisait des prodiges de valeur; mais quand il vit Mahandin, son frère chéri, étendu sur l'arène et baigné dans son sang, il dit à Alonze d'Aguilar, le cœur tout navré: « Permets, chevalier! que j'aille venger la mort de mon frère, et aussitôt nous terminerons notre combat. — Que t'importe sa mort, répond d'Aguilar? il faut auparavant que nous en finissions ensemble. Ton frère s'est battu en brave; mais, dans un instant, tu éprouveras

son sort. Le sang des Abencerrages injustement versé crie aussi vengeance : il faut que vous soyez punis de cet attentat. »

A ces mots, il l'attaque comme un lion et le blesse légèrement. Le Maure s'élance sur Alonze d'Aguilar qui détourne promptement son coursier pour parer le coup. Néanmoins la lance frappe son cheval et lui fait dans le flanc une large et profonde blessure. L'animal, tourmenté par la douleur, s'agite, pousse d'affreux hennissemens, devient rebelle sous la main qui le guide, et, dans l'impétuosité de ses mouvemens, ne connaît plus le frein. D'Aguilar ne pouvant plus maîtriser son cheval, se jette à terre, et plein de confiance dans son courage et l'épée à la main, il attend Mahandon de pied ferme. Déjà les Zégris et les Gomèles commençaient à se réjouir de la position alarmante où se trouvait l'Espagnol qu'ils regardaient déjà comme vaincu. Le Maure vit à peine son adversaire à pied, qu'il lui crie : « C'est maintenant que tu vas expier sous mes coups la mort de mon frère, puisque tu n'a pas voulu que je la donne à celui qui en est l'auteur. » Aussitôt, armé de son cimeterre, et monté sur son cheval, il

s'élance sur l'Espagnol pour le terrasser. D'Aguilar dont les mouvemens étaient très-légers, ne se déconcerte pas; au moment où son adversaire se dispose à le frapper, il se détourne et le laisse passer comme l'éclair. Trois fois il revient à la charge, et trois fois il perd son coup. « Descends de cheval, lui crie d'Aguilar, ou je t'ôte la vie. » Le Maure met pied à terre, et, se saisissant de son bouclier, il va droit à d'Aguilar, en disant : « Tu vas payer cher le conseil que tu me donnes ! — C'est ce que nous allons voir, répartit d'Aguilar. Il faut que tu périsses de ma main, lâche calomniateur! Exterminer des traîtres comme toi, c'est le triomphe de la justice. »

Il dit et attaque tout-à-coup Mahandon; de part et d'autre l'acharnement est extrême. Pendant plus d'une demi-heure, ils combattent comme deux lions irrités, sans qu'aucun d'eux puisse fixer la victoire. D'Aguilar, honteux et indigné de voir cette lutte durer aussi long-tems, serre de près Mahandon; il va le frapper à la tête. Le Maure pare rapidement le coup de son bouclier : cependant il est blessé grièvement à la cuisse gauche. Le

Maure furieux décharge un si grand coup de cimeterre sur le turban de d'Aguilar, qu'il le partage en deux, et brise son casque. Peu s'en fallut que la violence du coup ne terrassât le guerrier Espagnol ; et si, dans ce pressant danger, il n'eût pas recueilli, tout ce qui lui restait de force, il succombait sans doute et laissait la palme à son redoutable adversaire. Mais, doué d'un courage invincible, d'Aguilar commande à la douleur, honteux d'avoir laissé entrevoir sur son visage, à travers le sang qui le couvrait, sa pâleur mortelle. Ranimé par la rage, il assène à Mahandon un si rude coup, que son bouclier et sa cotte de mailles cèdent, et l'acier pénètre dans la poitrine du fier Grenadin. Affaibli par la perte du sang qui s'échappait de sa cuisse, Mahandon n'a plus la force de combattre; il tombe à la renverse. D'Aguilar s'élance pour lui couper la tête. Déjà il appuyait son genou sur sa poitrine, lorsqu'il apperçoit qu'il respire encore. La vue de son ennemi expirant l'émeut et le désarme; et, croyant qu'il ternirait sa victoire, en la souillant par un meurtre, il

se relève, et rend grâces à Dieu de ce grand succès. Il enfonce ensuite son turban sur sa tête pour cacher sa blessure et arrêter son sang. Son cheval venant d'expirer, il monte celui de Mahandon, et va rejoindre D. Juan Chacon, qui l'embrasse et le félicite de son triomphe.

La musique de la Reine célèbre cette seconde victoire. Quand les instrumens sonores eurent cessé de retentir, tous les yeux se dirigèrent sur les quatre autres chevaliers. L'action était très-animée. Ponce de Léon et le Zégri Ali-Hamet se battaient à pied; car leurs chevaux étaient épuisés de fatigues. Ponce de Léon reçoit deux blessures, et le Maure cinq. Ce dernier, loin de se décourager, harcelait sans relâche son adversaire; mais l'Espagnol connaissait toutes ses ruses, et se tenait sur ses gardes. Voyant enfin que Chacon et d'Aguilar étaient vainqueurs, et que l'Alcaïde de Donzellos était sur le point de triompher, il s'indigne de l'indécision de la victoire. Il s'approche de Zégri, et lui décharge sur la tête un coup si pesant, qu'il échancre son casque et lui fait une large

blessure. Le Zégri devient pâle et tombe sans forces sur ses mains débiles : mais bientôt il se relève, et de son cimeterre il frappe Ponce de Léon à l'épaule. Ce dernier riposte par un second coup qui terrasse enfin le Maure. Ali-Hamet expire baigné dans son sang. Les anafins de la Reine célèbrent cette troisième victoire. Ponce de Léon, monté sur son coursier, va trouver d'Aguilar et Chacon. Ces chevaliers l'accueillent avec allégresse, et lui disent : « Remercie éternellement Dieu de t'avoir arraché des mains de ce cruel Mahométan. »

Une douce joie rayonnait déjà sur le visage d'Alfaïma ; la défaite de trois de ses accusateurs semblait lui garantir sa liberté. Elle disait à Zélima et à Espérança de Xita : « Si D. Juan Chacon passe pour un preux chevalier, ses compagnons ne lui cèdent point en bravoure, puisqu'ils ont triomphé des premiers chevaliers de Grenade. — Alfaïma, répondit Espérança, ne t'ai-je pas dit que tous les amis de Chacon étaient des guerriers de la plus haute valeur ? L'événement a justifié mes paroles. »

Elles jettèrent les yeux sur le dernier Espagnol qui, malgré ses blessures, combattait comme un lion. Le valeureux Maure, à la vue des cadavres de son frère et des deux Gomèles étendus sur l'arène, se défendait avec rage. Dans sa fureur aveugle, il frappait sans combiner ses coups. L'alcaïde de Gonzellos était, comme ses compagnons, dévoré de la soif de vaincre. L'Espagnol, irrité de la longue durée du combat, fixe ses yeux enflammés sur son adversaire, serre les flancs de son coursier et attaque de nouveau Mahomet Zégri. Leur choc est si impétueux qu'ils tombent sans pouvoir se blesser l'un l'autre. Ils se relèvent, se recherchent, se poursuivent et se menacent et des yeux et des bras. Le Maure plus leste que l'Espagnol, ne portait que des coups légers; ceux du valeureux alcaïde étaient formidables et pesans, et rien ne résistait au tranchant de son cimeterre. Le farouche Zégri écume de rage; il s'aveugle sur ses propres forces, attaque de nouveau l'alcaïde, et au lieu d'armes, il se sert de ses bras vigoureux. L'Espagnol se félicite en secret de cette nouvelle lutte. Voilà qu'ils s'entre-

lacent de leurs mains et se prennent au corps. Pieds contre pieds, genoux contre genoux, bras contre bras, ils ne cherchent plus qu'à se terrasser et à s'écraser de leur propre poids. Envain le Zégri, malgré l'avantage de sa taille gigantesque, s'efforce de renverser son adversaire ; l'Espagnol, inébranlable comme un rocher, tire un poignard caché sous son doliman, et porte à son ennemi trois coups dans le flanc gauche. Le Grénadin, mortellement blessé, se saisit de sa dague et fait à l'alcaïde deux blessures légères. Un dernier coup, riposté par le Castillan, met fin au combat. Le Zégri chancelle et tombe noyé dans son sang. Dès que Ferdinand de Cordoue le voit étendu sur l'arène, il appuie le genou sur l'estomac du vaincu, lève son bras redoutable et lui crie : « Reconnais ton vainqueur ; confesse la vérité, ce n'est qu'à ce prix que je te laisse la vie. » Le Zégri se voyant à la discrétion de son adversaire, lui répond : « C'en est assez ; cette dernière blessure suffit pour me donner la mort. Tu exiges que je te déclare la vérité : je vais la dire. Apprends que, voulant venger sur les Abencerrages et

leurs partisans le trépas de plusieurs chevaliers de ma tribu, j'ordonnai perfidement leur persécution et leur massacre. La Reine Alfaïma est innocente du crime dont je l'ai accusée. »

Muça, suivi des deux autres juges, descend de l'échafaud et entre dans l'arène. Cependant le visage du Zégri se voile des ombres de la mort. Il expire, et aussitôt résonne dans la place de Bibarambla une symphonie éclatante pour célébrer la victoire que les quatre Espagnols viennent de remporter sur les traîtres Zégris. Mais au milieu de l'allégresse générale, on entendait les gémissemens et les sanglots des familles éplorées des vaincus. Les vainqueurs sortent de l'enceinte avec un appareil pompeux; ils se rendent auprès de la Reine qui était déjà montée dans sa litière, et ils lui renouvellent l'hommage de leurs services : « Chevaliers ! leur répond Alfaïma, ce que vous avez fait pour moi suffit à mon honneur ; souffrez seulement que je fasse panser vos blessures. » Les quatre Espagnols acceptent l'offre gracieuse de la Reine et sortent de la place au son bruyant

des anafins et des trompettes. Chacun bénissait cette grande journée, où l'innocence venait de triompher avec éclat ; les seuls Zégris et Gomèles montraient des visages tristes : ils enlevèernt du champ de bataille les cadavres sanglans des quatre accusateurs, en jurant de nouveau une haine implacable à leurs ennemis ; ils tramèrent la perte des quatre étrangers, mais ce nouveau crime ne fut point commis.

Les chevaliers Espagnols se rendirent au Palais de la Reine, où d'habiles médecins Arabes s'empressèrent de panser leurs plaies. Après le souper, la Reine, accompagnée de Zélima et d'Espérança, alla trouver les quatre guerriers, et s'entretint avec eux de leurs exploits et du massacre des Abencerrages. Elle fit placer D. Juan Chacon près d'elle, et lui dit : « Issa qui t'a protégé, te récompensera tôt ou tard de m'avoir arrachée à un supplice infâme. Pour t'en témoigner ma reconnaissance, je te jure, dès ce moment, d'embrasser le Christianisme. Sache aussi que la plus grande partie des chevaliers de Grenade méprisent les dogmes du Coran, et soupirent après ta religion divine ;

ils n'attendent pour se déclarer, que le moment favorable où le roi Ferdinand recommencera les hostilités. Nous avons concerté nos desseins avec les Abencerrages transfuges. Quand tu seras de retour à Talavera, engage ton illustre Monarque à accélérer sa marche; mais dis-moi, je t'en conjure, les noms des trois chevaliers qui ont partagé ta gloire : je veux aussi leur en témoigner mon admiration. »

« Sultane ! répond D. Juan, les chevaliers qui ont exposé leur vie pour vous, sont Alonze d'Aguilar, Ponce de Léon et Ferdinand de Cordoue, Alcaïde de Donzellos, dont la renommée doit vous être connue. »

« J'ai souvent entendu parler, répartit Alfaïma, de leurs incursions hardies dans la plaine de Grenade, et des riches butins qu'ils en ont emportés ; ils viennent de se signaler sous mes yeux, par des exploits incomparables ; qu'ils reçoivent mes vifs remercîmens ! Je jure de n'oublier jamais le service important qu'ils m'ont rendu. »

« Sultane ! répond Ferdinand de Cordoue au nom de ses deux compagnons, nous

avons peu fait pour votre Hautesse : D. Juan Chacon s'est couvert de gloire ; il mérite seul vos éloges. »

« Chevaliers ! ajouta la Reine, j'ai contracté envers vous une dette sacrée ; puisse le ciel m'accorder l'occasion de vous prouver ma vive reconnaissance ! mais il est tems que vous vous reposiez ; je me retire. Adieu, nobles chevaliers ! »

Alfaïma se lève, et s'adressant à Moraïzel son oncle, elle lui fait part de ses craintes touchant les complots des Zégris et des Gomèles dont elle avait remarqué les regards sinistres. « Il n'y a pas de doute, dit-elle, qu'ils n'en veulent à mes défenseurs, et ne cherchent tous les moyens de venger sur eux la mort ignominieuse de leurs champions. » Moraïzel partage ses alarmes et les communique à Muça, qui place aussitôt cent gardes aux portes de l'Alhambra. Cette mesure était d'autant plus urgente, que les Zégris et les Gomèles s'étaient déjà concertés pour cerner le palais et y égorger les Espagnols. Mais quand ils virent le palais défendu par des troupes, ils renoncèrent à leurs noirs

projets. Ils apprirent bientôt que ce renfort avait été placé par les ordres de Muça ; ce qui les irrita de plus en plus contre ce chevalier, déjà si coupable à leurs yeux d'avoir pris chaudement les intérêts de la Reine; mais ils le redoutaient, et n'osèrent employer contre lui la violence.

Dès l'aube du jour, la garde se retira, et les quatre Espagnols se décidèrent à partir. Ils craignaient que le roi Ferdinand ne s'apperçût de leur absence. Ils allèrent prendre congé d'Alfaïma, et lui dirent qu'il était pour eux très-important qu'on ignorât leur séjour à Grenade. « Chevaliers ! répartit cette Princesse, vous n'êtes pas encore refaits de vos fatigues ; vos blessures sont douloureuses; je ne saurais consentir à votre départ. Que vous manque-t-il? Que désirez-vous? » —Rien, répliqua D. Juan. Quand on a le bonheur de vivre auprès de votre Hautesse, il n'est plus permis de former aucun vœu ; mais il est de notre devoir, comme sujets, que nous retournions en Castille. » — Partez donc sous les auspices d'Allah, répondit la Reine ; mais souffrez que l'on panse vos bles-

sures. Que je sois toujours présente à votre souvenir ! Engagez votre Roi à commencer le plutôt possible les hostilités contre Grenade ; il couronnera les vœux de tous ceux qui aspirent au Christianisme. » Les chevaliers le lui promirent. Alfaïma fit venir ses médecins pour les panser. Les Espagnols prirent ensuite leur armure ; et, après avoir salué la Reine, Zélima, Espérança et Moraïzel, ils se mirent en route.

Le départ de ces braves arracha des larmes à Alfaïma. Quand Muça, Malique Alabès et Gazul, en furent instruits, ils leur envoyèrent une escorte de deux cents Maures qui les accompagnèrent jusqu'aux environs de Malaga. Les quatre Chrétiens dirigèrent ensuite leurs pas vers la Castille, et marchèrent à grandes journées. En entrant sur les terres espagnoles, ils apprirent que Ferdinand et Isabelle son épouse étaient à Ecija (1). Ils se rendirent donc à Talavera, où ils trouvèrent leurs gens qui les attendaient pour suivre la

---

(1) Ville épiscopale d'Andalousie, sur le Xénil, entre Cordoue et Séville.

Cour. Ils restèrent huit jours dans cette ville où on les pansa secrètement; et, dès que leurs blessures commencèrent à se cicatriser, ils partirent pour Ecija. Arrivés dans cette cité, ils demandèrent au roi Ferdinand la permission de se rendre dans leurs terres, ce qui leur fut accordé. On faisait alors les préparatifs pour le siége d'Alhama; toutes les troupes Espagnoles étaient en mouvement et dirigaient leur marche vers cette place importante. Nous raconterons ce qui se passa de remarquable pendant la durée de ce siége.

CHAPITRE XVI.

Nouveaux troubles dans Grenade. Divisions des trois Souverains. Mort de Muley-Hazen. Retraite d'Abdilli en Afrique. Protection accordée par Ferdinand, roi d'Espagne, à Boadillin devenu son vassal.

Le départ des quatre Espagnols avait jetté la Reine Alfaïma dans une tristesse profonde. Les Zégris et les Gomèles pleuraient amèrement leurs compagnons qui venaient de périr les armes à la main sur la place de Bibarambla. Irrités sur tout de n'avoir pu venger leur trépas sur les prétendus guerriers du Bosphore, l'affront sanglant qu'ils venaient d'essuyer devant tout le peuple enflammait de plus en plus leur haine ; mais ils la dissimulèrent avec prudence, et attendirent qu'une occasion

favorable se présentât pour parvenir à leur but atroce.

Quand le Roi Boadillin eût été informé de la défaite honteuse des accusateurs de la Reine, et de l'aveu solennel que le Zégri Mahomet avait fait de son innocence, en dévoilant toute la trame infâme ourdie contre les Abencerrages, il ne sut plus le parti qu'il devait prendre. Déchiré par de cuisans remords, poursuivi par d'inquiètes pensées, il crut voir tout-à-coup se traîner devant lui l'ombre ensanglantée de Moraïma sa sœur, qui lui disait d'une voix sépulchrale: « Tremble, misérable! toi qui t'es baigné dans mon sang et dans celui de tes neveux; toi qui, non content d'avoir commandé le massacre des Abencerrages et banni à perpétuité les restes de cette malheureuse tribu, as voulu couvrir d'opprobre la Reine ton épouse! » Foudroyé par cette voix accusatrice, il sentit avec effroi la haine que lui vouait la ville de Grenade; il connaissait déjà tous les ressorts que mettait en jeu Muley-Hazen son père, pour lui arracher la couronne et la vie. Plein de ces idées funestes, il vomissait des imprécations contre les Zégris

et les Gomèles ; il se maudissait lui-même, et n'osait plus se montrer en public. Les Zégris et les Gomèles avaient cessé de lui faire assiduement leur cour. Ce jeune monarque aurait bien désiré qu'Alfaïma son épouse se réconciliât avec lui ; mais cette princesse et ses nombreux amis étaient loin de consentir à un rapprochement. Il chargea le généreux Muça du rôle de médiateur entre lui et son épouse, et lui montra un repentir sincère de sa conduite. Muça alla s'acquitter auprès de la Reine de cette mission délicate : il presse Alfaïma ; mais elle demeure inflexible. Boadillin voyant l'opiniâtreté de son épouse, se livre tout entier à l'espoir de recouvrer l'amitié d'un grand nombre de chevaliers, et de s'en aider pour s'emparer de la ville. Aucune bassesse ne lui coûtait pour parvenir à ses vues ambitieuses. « Excusez l'excès de ma faiblesse, leur dit-il ; séduit par de trompeux dehors, j'ai prêté, il est vrai, une oreille trop complaisante à des conseils dangereux ; mais les traîtres ont subi le sort qu'ils méritaient, et cet événement funeste me servira de leçon ! Que mes sujets se persuadent

qu'ils n'auront plus à redouter de ma part aucun acte de tyrannie! » Ainsi parlait Boadillin, pour pallier ses torts: mais il ne put ramener sous son obéissance les Almoradis, les Marinès et d'autres chevaliers; ces tribus suivaient le parti de Muley-Hazen et celui d'Abdilli. Vers cette époque, Muley-Hazen, dont les années n'avaient pas encore glacé le courage, ordonna de faire une irruption dans les plaines de Murcie. Il partit de Grenade à la tête de mille guerriers, et se rendit à Véra. Il suivit ensuite les bords de la mer, franchit les monts Almazarrons, et ravagea les champs de Sangonera, où il fit beaucoup de prisonniers. D. Pèdre Faxardo, qui commandait à Murcie, sortit à la tête de ses troupes pour repousser les Maures. Les deux armées se rencontrent sur les hauteurs d'Azud, et s'attaquent avec un acharnement inouï. L'intrépide Faxardo, après avoir taillé en pièces une partie des Grenadins, met le reste en fuite et fait prisonnier Muley-Hazen leur roi (1). Les fuyards rentrent précipitam-

(1) On voit dans la cathédrale de Murcie, sur

ment à Grenade, et y répandent ces désastreuses nouvelles. La tristesse se peint tout-à-coup sur les visages; mais Abdilli se réjouissant du malheur de son frère, s'imagine être déjà monté sur le trône; il écrit à Faxardo, pour l'engager à tenir Muley-Hazen en captivité jusqu'à la fin de ses jours, et lui promet pour récompense les villes de Velez-el-Rubio (1), de Xiquena et de Tireza. Mais le gouverneur de Murcie, pénétrant les vues intéressées du perfide Chérif, rejette ses offres et rend généreusement la liberté au Roi et à tous ceux qui avaient été pris avec lui. Muley-Hazen arrivé à Grenade, trouve son frère en possession de l'Alhambra. Pour couvrir son usurpation, il disait au peuple qu'il n'en était que le gardien. Muley-Hazen, indigné de la trahison d'Abdilli, se retire

le tombeau de D. Pedre Faxardo, une épitaphe qui retrace le souvenir de cette victoire.

(1) Bourg du royaume de Grenade, à onze lieues de Guadix.

dans l'Albaycin, où il demeura quelques jours.

La mère de Muley-Hazen, sensible à la conduite généreuse de Faxardo, lui envoie une somme considérable. Ce dernicr la refuse en lui conseillant de la donner à son fils, pour qu'il déclare la guerre à son frère. La Sultane mère, surprise du désintéressement de l'Espagnol, lui fait passer en échange des bijoux précieux et douze chevaux arabes, magnifiquement caparaçonnés. Faxardo accepte ce présent. Peu de tems après, Muley-Hazen prit possession de l'Alhambra, après en avoir expulsé Abdilli son frère qui, malgré cet événement, se maintint toujours sur les degrés du trône.

Muley-Hazen, indigné de la conduite de son frère, fit son testament, par lequel, après sa mort, il appelait au trône Boadillin, son unique héritier. Par cet acte solennel, il l'autorisait à faire la guerre à Abdilli et à ses partisans, dans le cas où il éprouverait des obstacles de leur part. Cette clause était d'autant plus nécessaire, que les Almoradis et les Marinés soutenaient le parti du

Chérif. Ce testament rallumà dans Grenade les torches de la guerre civile. Cette malheureuse cité, devenue le jouet des factions, obéissait à trois maîtres. Les Almoradis employèrent vainement tous leurs efforts pour détrôner Boadillin, soutenu par les Zégris, les Gomèles, et d'autres chevaliers qui le reconnaissaient pour le seul héritier présomptif de la couronne. L'oncle et le neveu, divisés par une haine implacable, ne cherchaient que les moyens de se perdre réciproquement. Boadillin, voyant qu'il était détesté de la majorité des chevaliers, et qu'il ne pouvait parvenir à dépouiller son oncle de sa dignité, différa l'exécution de ses projets ambitieux. Un jour, pour chasser sa noire mélancolie, il se promenait dans Grenade, accompagné de ses Zégris et de ses Gomèles. Tout-à-coup un page vient lui annoncer la prise d'Alhama par les Espagnols. Furieux de cet échec, il fait poignarder le messager à ses yeux. Arrivé à l'Alhambra, il dit à ses officiers d'un ton courroucé : « Que le son des trompettes et des anafins retentisse pour rassembler mes troupes ! » A ce signal

belliqueux, les bataillons Maures se réunissent sur la place de Bibarambla. Boadillin s'avance au milieu d'eux, et leur fait part de la perte qu'il vient de faire. Alors un vieil Alfaqui (1) lui parle ainsi avec courage: « Roi! la prise d'Alhama ne m'étonne point: comment ne perdrais-tu pas ta couronne, quand tu as fait égorger une partie des Abencerrages, et forcé le reste de s'expatrier? Loin de blâmer ces illustres proscrits de chercher à se venger de tes cruautés, je les applaudis d'avoir embrassé la religion d'Issa, et tourné leurs armes contre toi. Dis à tes Zégris que tu combles de faveurs, dis leur de voler au secours d'Alhama; c'est à ces chevaliers, si zélés pour ta cause, à te retirer du danger où tu te trouves. »

(1) Alfaqui, en Espagnol, désigne un savant dans la loi. Les Alfaquis ou Fakih, parmi les Mahométans occidentaux, sont les docteurs de la loi de Mahomet. Ils sont en grand crédit parmi les Turcs: on les respecte comme des personnes sacrées; ils sont sous la direction du Mufti, dont ils dépendent. (*Tleabau de l'Emp. Ottom.* 1769).

A l'occasion de la nouvelle de la prise de l'Alhama, a été composée cette Romance ancienne (1).

---

(1) Boadillin se promenait pensif dans Grenade entre la porte d'Elvire et celle de Bibarambla. Il s'écriait en soupirant : Qu'est devenue mon Alhama !

Une lettre fatale lui apprend qu'Alhama est conquise ; dans son courroux il la jette à terre, et fait tuer le messager. Ah ! Qu'est devenue mon Alhama !

Monté sur son coursier, il traverse la place du Zacatin, et arrive à l'Alhambra, en s'écriant : Qu'est devenue mon Alhama !

Introduit dans son palais, il fait sonner des trompettes et des anafins d'argent, en s'écriant : Qu'est devenue mon Alhama !

Il fait aussi battre des caisses sonores, pour que les Maures de Grenade volent aux armes, et toujours il s'écrie : Qu'est devenue mon Alhama !

A ce signal belliqueux, les Maures sont bientôt formés en bataillons, et le Roi s'écrie toujours : qu'est devenue mon Alhama!

Un vieux Maure s'approche, et lui parle ainsi : « Pour quelle raison nous rassembles-tu ? Pourquoi

Boadillin, à la tête de troupes nombreuses, sort de Grenade pour voler au secours d'Alhama : il se flattait de reconquérir cette ville sur les Espagnols ; mais ses espérances furent trompées, car le combat qu'il livra aux Chrétiens sous les murs d'Alhama fut loin d'être honorable pour lui. Plus de trente Zégris

---

cet appareil formidable ? — Ah ! qu'est devenue mon Alhama, s'écrie le malheureux Monarque !

Apprenez ; mes amis ! apprenez le malheur qui vient de m'arriver. Les Chrétiens se sont emparés d'Alhama. Ah ! qu'est devenue mon Alhama !

Un Alfaqui, dont la barbe vénérable descendait jusques sur sa poitrine, prend la parole, et lui dit : « Monarque ! ne t'étonne pas de ce qui t'arrive. » Boadillin, l'interrompt de nouveau par cette exclamation douloureuse : Ah ! qu'est devenue mon Alhama !

« Tu as égorgé une partie des Abencerrages, l'élite de la chevalerie Grenadine, et tu as accueilli un grand nombre de transfuges de Cordoue !

» Par cette conduite, Boadillin ! tu mérites de perdre non-seulement ta couronne, mais encore la vie. » Ah ! qu'est devenue mon Alhama, s'écrie pour la dernière fois le malheureux Monarque ! »

périrent de la main des Néophites abencerrages, commandés par le marquis de Cadix. Les chevaliers chrétiens, redoublant de courage, dispersèrent les bataillons Maures ; et le sultan, vaincu mais non découragé, se retira sur Grenade. Mais à peine y est-il arrivé qu'il vole une seconde fois vers les murs d'Alhama. A la faveur des ténèbres il fait planter des échelles le long des remparts. Deux Maures audacieux y montent et pénètrent bientôt dans l'intérieur de la ville. Les Chrétiens surpris sonnent l'alarme, massacrent les deux téméraires et se mettent sur leurs gardes. Boadillin s'en retourne tristement à Grenade, d'où il dépêche sur-le-champ plusieurs alguazils chargés de trancher la tête à l'Alcaïde d'Alhama, qui s'était retiré auprès de celui de Loxa. Les émissaires arrivent dans cette dernière ville, se saisissent de l'Alcaïde, et lui disent : « Le roi nous a chargés de lui apporter ta tête à Grenade, pour qu'elle soit suspendue aux portes de l'Alhambra. C'est pour te punir de n'avoir pas défendu, comme tu le devais, une place aussi importante que celle d'Alhama, et pour donner un exemple terrible à

ceux qui seraient tentés de t'imiter. » L'alcaïde voulut s'excuser ; mais les alguazils sourds à ses raisons, l'emmenèrent à Grenade où ils lui tranchèrent la tête. Ce fut à ce sujet qu'on fit la Romance suivante :

« Lâche Alcaïde ! puisque tu as laissé prendre la ville d'Alhama, nous venons t'arrêter de la part du Roi pour te trancher la tête et l'appendre aux créneaux de l'Alhambra.

« Chevaliers, leur répond l'alcaïde, dites, je vous en conjure, au Roi que je ne suis pas coupable ; j'étais à Antequera aux nôces d'une de mes sœurs. Plût-au-ciel que la foudre eût consumé le Maure qui m'y a invité !

« C'est le Roi lui-même qui m'a permis de m'absenter de mon poste ; au lieu de quelques jours que je lui demandais, il m'a accordé prequ'une lune entière.

« La prise d'Alhama excite mes plus vifs regrets. Si Boadillin a perdu un fleuron de sa couronne, moi, j'ai perdu mon honneur, ma gloire, et sur-tout une fille chérie qui passait pour être la fleur de Grenade.

» L'Espagnol, qui l'a emmenée captive, s'appelle le marquis de Cadix. J'ai voulu

lui donner cent doubles pour sa rançon ; il les a refusés, en me disant que ma fille était devenue Chrétienne, et qu'on lui avait donné le nom de *Marie d'Alhama*, à la place de celui de *Fatima* qu'elle portait, lorsqu'elle était mahométane. »

» Ainsi se lamentait l'alcaïde d'Alhama ; il est sur-le-champ conduit à Grenade. Présenté devant le Roi, on lui lit sa sentence, qui le condamnait à avoir la tête tranchée, et suspendue à l'Alhambra.

» La lecture est à peine achevée que sa tête vole aux pieds de Roi. »

Vers ce tems, les chevaliers délibèrent entr'eux, si Abdilli irait avec ses troupes se venger sur les Chrétiens de la perte d'Alhama. Le Chérif répondit qu'il était plus prudent de garder Grenade, et d'y maintenir l'ordre que de s'en éloigner, et qu'ainsi ni lui ni les siens ne tenteraient d'expédition contre Alhama. Cette réponse fut mal accueillie ; les chevaliers, outrés de son lâche refus, s'écrièrent qu'il fallait l'exclure du trône, et qu'il était plus juste de lui préférer Boadillin son neveu, issu du sang royal. En effet, le

parti de ce dernier augmentait considérablement : les Gazuls, les Vanégas et les Alabès, quoique naguères ses ennemis, s'étaient rangés de son côté ; il ne restait plus à Abdilli que les Almoradis, les Marinès et quelques habitans de la ville.

Tous les chevaliers soutenaient qu'Abdilli devait chercher tous les moyens de réparer la perte d'Alhama, et que ce prince ne devait pas rester oisif dans son palais, s'il prétendait à régner sur Grenade. Les partisans du Chérif disaient qu'il fallait garder la capitale. Malique Alabès leur dit avec colère : « Lâches ! vous craignez d'aller combattre les Espagnols, et vous prétendez élever au trône votre indigne créature ! »

A ces mots, les Almoradis tirent leurs cimeterres, et attaquent les Alabès, qui se mettent en garde. Les Gazuls indignés fondent sur les Almoradis et les Marinès. L'acharnement est tel de part et d'autre qu'en peu de tems plus de trente chevaliers mordent la poussière. Les Almoradis cédant à la valeur de leurs adversaires, sont mis en déroute, et forcés de chercher une retraite

dans l'Albaycin. Les deux monarques sortent de leurs palais, pour encourager leurs partisans. Tout-à-coup paraît Muça à la tête d'un grand nombre de chevaliers. A sa vue, le tumulte s'appaise, les haines s'éteignent, et la tranquillité renaît pour un moment dans Grenade. Ce Prince néanmoins reste indécis sur le rôle qu'il doit jouer à l'égard de deux Souverains, dont l'un était son frère et l'autre son oncle. A la fin, réfléchissant que le trône appartenait de droit au premier, il se prononça pour lui. Le calme étant rétabli dans Grenade, un Alfaqui harangua ainsi ses compatriotes dans la plaça Nueva.

« Grenadins ! Quelle fureur insensée vous agite ? Quoi ! Vous avez les Espagnols à combattre, et vous tournez vos armes contre vous-mêmes ! ah ! faut-il s'étonner d'une pareille conduite, quand vous n'êtes plus retenus par aucun frein ? Vous méconnaissez l'autorité légitime ; vous ne suivez plus les préceptes du Prophète, ce divin législateur qui protége les fidèles observateurs du Coran ! D'où viennent toutes ces dissentions qui vous déchirent ? Pourquoi vous plaisez-vous à

répandre le sang de la patrie? Promenez vos yeux dans toutes les rues, sur toutes les places publiques, vous n'en verrez que trop les déplorables preuves. A combien de cadavres sanglans n'avons-nous pas donné journellement la sépulture? Que nous reste-t-il de ces légions de guerriers que Grenade possédait dans son sein? Presque tous, au lieu de trouver, dans les champs de l'honneur, une mort glorieuse, ont succombé sous le fer impie de la discorde. Ne voyez-vous pas que les Espagnols se réjouissent de vos divisions éternelles? Par Mahomet! Dépouillez-vous de vos haines honteuses; et volez tous d'un commun accord à la défense de la patrie. Qu'attendez-vous? Ne partirez-vous que quand vous verrez Grenade sur le bord de sa ruine? Il me semble déjà entendre s'écrouler ses remparts, et voir la flamme s'échapper des tours de l'Alhambra. Ouvrez donc les yeux; empêchez qu'à la faveur de vos guerres intestines, les farouches Chrétiens ne viennent violer le sanctuaire de vos mosquées, et renverser de fond en comble ces superbes palais, l'orgueil de notre cité. Crai-

gnez que cet étendard d'or, ce précieux monument de notre gloire antique, sous les auspices duquel nos ancêtres ont passé d'Afrique en Espagne, ne devienne l'indigne trophée de l'orgueilleux Ferdinand. Plus de ces divisions sacrilèges : ralliez-vous autour de ce Palladium ; car, je vous le prédis, votre désunion fera votre perte. Réconciliez-vous enfin ; qu'une seule et même impulsion dirige toutes vos forces contre celles des Espagnols. La victoire sera le prix de vos nobles efforts, et Mahomet vous comblera de ses grâces, quand il verra que la paix dont vous jouissez sera votre ouvrage. »

Ce discours pathétique de l'Alfaqui fit tant d'impression sur le peuple, que le tumulte s'appaisa, et que les cœurs aigris se réconcilièrent. On leva sur-le-champ une forte armée. Boadillin, voyant toutes ses troupes animées d'un si noble courage, se met à leur tête, et part de Grenade. Son intention était de marcher à grande journée vers l'Andalousie. Les Maures s'avancèrent jusqu'à une lieue en deçà de Lucéna. L'armée fit halte dans la plaine, où le Roi la partagea

en trois colonnes, la première commandée par lui, la seconde par son Grand-Algnazil, et la troisième par l'alcaïde de Loxa, appelé Aliatar. Toutes ees troupes dévastèrent impitoyablement les campagnes, et firent un riche butin. La nouvelle de cette incursion se répandit bientôt à Lucéna (1), Baéça et Cabra (2). Le comte de cette dernière ville, et le valeureux alcaïde de Donzellos prennent aussitôt les armes, et courent s'opposer aux progrès rapides des Maures. Ceux-ci, à la vue des Chrétiens, se rallient et placent la cavalerie au centre de leurs bataillons épars. Les Andalous déployent dans cette circonstance une telle valeur, qu'ils mettent les Maures en déroute près des rives de Puerto, et font prisonnier Boadillin avec une foule de chevaliers. Les Maures, échappés du champ de bataille, s'enfuient à Grenade.

(1) Petite ville du royaume de Grenade, sur le Xénil, au-dessus d'Ecija, près de Grenade.

(2) Petite ville d'Andalousie, entre Grenade et Cordoue.

On conduit le Roi à Baéça, et de-là à Cordoue, pour être présenté à Ferdinand, à qui on avait déjà dépêché des couriers, pour le prévenir de cet événement, et lui demander de fixer la rançon de Boadillin. Son conseil et les grands de Castille furent partagés d'avis sur la question de savoir si on accorderait ou refuserait au roi de Grenade le moyen de recheter sa liberté. On consentit enfin à la lui donner, à condition qu'il se reconnaîtrait vassal du monarque Espagnol. Le roi Maure fit hommage à Ferdinand, et ce dernier s'engagea à l'aider à reconquérir quelques bourgs insurgés qui ne voulaient obéir qu'à Muley-Hazen son père. Ferdinand lui donna des lettres de recommandation pour tous les capitaines Chrétiens qui commandaient sur les frontières de Grenade, à l'effet de concourir de tous leurs efforts aux succès du roi Maure. Ce traité étant conclu, Boadillin s'en retourna comblé de présens dans sa patrie.

Abdilli désapprouva hautement ce traité honteux; il craignait d'ailleurs que cet acte

public ne compromît sa sûreté. Il assembla tous ses chevaliers, et leur parla ainsi :

« Braves chevaliers, mes amis! si mon neveuBoadillin est monté sur trône de Grenade, avant la mort de mon frère, vous vous en rappelez sans doute la cause; car c'est vous qui lui avez remis le sceptre, sous prétexte que Muley-Hazen avait fait périr légèrement quatre Abencerrages. Et quoi! vous souffririez sur le trône ce même Boadillin qui a commis de bien plus grands crimes que son père! lui qui, dans la Cour des Lions, s'est baigné dans le sang de trente Abencerrages; lui qui a osé flétrir l'honneur d'Alfaïma son épouse; lui qui a égorgé de ses propres mains Moraïma sa sœur et ses deux enfans; lui enfin l'auteur de tant de troubles survenus depuis peu dans Grenade, de tant de sang répandu dans cette ville! Indigne de la royauté par tant d'excès, quoi! vous le chéririez encore! Vous le chéririez après le traité honteux qu'il vient de conclure avec le roi Ferdinand, traité par lequel il consent à devenir son vassal et son tributaire! Depuis la prise d'Alhama par les Espagnols, pour-

quoi ce lâche n'a-t-il pas du moins cherché à défendre les autres forteresses ? Je vous le demande, chevaliers ! et vous sur-tout, Zégris, ses partisans déclarés ! si les Chrétiens menaçaient notre Grenade, que feriez-vous pour arrêter leurs efforts audacieux ? Composeriez-vous avec l'honneur ? Ne savez-vous pas que les Castillans sont une nation perfide et cruelle ? La prise d'Alhama vous en offre un exemple frappant. Ville malheureuse ! Les troupes qui devaient la défendre, se sont couvertes de honte. Mes amis ! ouvrez les yeux, et redoutez de plus grands maux. Dépouillez de la royauté mon indigne neveu qui a fait alliance avec un Monarque chrétien. Rendez le trône à Muley-Hazen mon frère, qui m'a confié les rênes du gouvernement, à cause de son grand âge. S'il venait à mourir, pourquoi ne serais-je pas votre Roi, puisque mon père l'a été ? Vous voyez quels sont mes droits ; que chacun donne son avis d'une manière conforme à l'honneur et aux intérêts de la patrie. »

Le discours du Chérif Abdilli fit une telle impression, que les Alfaquis et les chevaliers,

sur-tout les Almoradis et les Marinès furent unanimement d'avis de refuser les portes de Grenade à Boadillin, de proclamer son oncle roi, et de l'installer dans l'Alhambra, occupé par Muley-Hazen, en invitant ce vieillard à quitter ce Palais pour se retirer dans l'Alcaçava avec toute sa famille. Abdilli se mit en effet en possession de l'Alhambra et prit le titre de Roi. Cette usurpation courrouça les Zégris, les Muças, les Gomèles, les Gazuls et les Vanégas, mais ils dissimulèrent et attendirent l'issue de cet événement.

Boadillin arrive à Grenade comblé de riches présens. Les Grenadins lui refusent les clefs de la ville, en lui disant qu'un Roi Maure qui traitait avec des Chrétiens n'était plus digne de les commander. Ce Monarque, voyant ce refus opiniâtre, et informé d'ailleurs que son oncle Abdilli avait pris possession de l'Alhambra, se retire à Almérie, qui l'accueille comme son Souverain. Quelque tems après, le Roi Muley-Hazen termine sa longue carrière. A sa mort toutes les factions se réveillent, l'exécution du testament excite de nouveaux troubles. Néanmoins le vœu

général était de placer sur le trône le fils de Muley-Hazen et d'en chasser son oncle. Les partisans de ce dernier lui persuadaient que le seul moyen de régner paisiblement était de se défaire de son neveu Boadillin. Abdilli goûte ce conseil sanguinaire, et se rend sur le champ à Almérie pour l'assassiner. Avant de partir il avait écrit aux Alfaquis de cette ville pour leur faire part de ses desseins. Ceux-ci lui ouvrent les portes d'Almérie et vont cerner le palais de Boadillin. Mais les gardes de ce Roi, qui avaient entendu le bruit, avaient déjà prévenu leur maître, qui s'était retiré précipitamment sur le territoire espagnol. Abdilli retourna tristement à Grenade où il reprit, en dépit du peuple, les rênes du gouvernement.

A cette époque, les Chrétiens s'étaient déjà emparé de plusieurs places du Royaume de Grenade, tels que Ronda, Borbella (1) et Loxa. Abdilli, cherchant toujours les moyens

---

(1) Petite ville d'Andalousie, à l'embouchure du *Rio Verde*, entre Malagar et Gibraltar.

de perdre son neveu, avait mis sa tête à un très-haut prix. Quatre Maures, séduits par l'appât du gain, se présentent devant lui et et promettent d'ôter la vie au Roi Boadillin. Abdilli les charge d'une lettre pour son neveu, en leur recommandant de se présenter à lui avec le caractère de pacificateurs. Cette lettre astucieuse était ainsi conçue :

« Cher neveu ! renonçant pour toujours à la royauté, je m'empresse de reconnaître dès-à-présent qu'elle t'appartient de droit, d'autant plus que le testament de mon frère te déclare son unique héritier. Il est donc juste que tu sois proclamé Roi, et qu'à ce titre tu me prennes sous ta haute protection, en m'assignant l'endroit où j'irai terminer mes jours. C'est dans une retraite tranquille, que je veux oublier les orages qui nous ont agités tous deux. Au nom d'Allah, au nom du Prophète, accorde-moi cette faveur précieuse. Rends-toi sans crainte à Grenade, dont tu es maintenant le Souverain. D'après ces preuves éclatantes de mon repentir, je compte sur ta bonté. C'en eût été fait de Grenade, si nos divisions et nos haines eus-

sent duré plus long-tems. Si, contre mon attente, tu n'acceptes pas ces propositions, j'offrirai la couronne à ton frère Muça, dont je connais l'ambition. Songe que, s'il monte une fois sur le trône, il te sera bien difficile de l'en chasser. Salut! »

MULEY ABDILLI.

Le Chérif remet cette lettre aux quatre conjurés qui se rendent à Velez-el-Blanco, et demandent à parler au Roi. Boadillin, secrètement instruit du projet d'Abdilli, ordonne qu'on les introduise devant lui, et commande à douze Zégris et Gomèles de les surveiller. Les envoyés, surpris de voir le Roi si bien entouré, dissimulent; l'un d'eux tendait la main pour lui présenter les dépêches de son maître, lorsqu'un officier les lui arrache, et les donne à Boadillin, qui se met à les lire. Il ordonne ensuite qu'on se saisisse des quatre Maures; et, après leur avoir arraché la vérité par les tortures, il les fait pendre aux créneaux de son palais, et il écrit à son oncle la lettre suivante:

« Allah qui ne laisse pas les crimes impunis, m'a dévoilé tes trames odieuses. J'ai reçu cette lettre perfide dans laquelle tu me parles de réconciliation, tandis que tu as formé le dessein de me faire périr, ainsi que tous les officiers qui m'approchent J'ignore ce qui peut te porter à tant de scélératesse ; mais je me repose sur Allah, et j'espère que tôt ou tard ta tête me répondra de tes trahisons. Le sceptre que tu as usurpé, appartenait à mon père ; il n'est plus, c'est à moi de le tenir aujourd'hui. Tu es mon ennemi ; peu m'importe, je te punirai un jour d'avoir trahi mon père, et cherché à me perdre. Apprends que dans la ville où tu résides, j'ai des espions qui me rendent compte de tes perfidies. Tu m'as député quatre assassins ; ils ont subi le sort qu'ils méritaient ; ton heure aussi ne tardera pas à sonner. J'ai livré aux flammes les présens que tu m'as envoyés. »

BOADILLIN.

Ce Prince transmit cette lettre à Muça avec une autre à son adresse, en lui recom-

mandant de faire tenir à son oncle celle qui lui était destinée. Abdilli apprit avec terreur le sort affreux de ses quatre envoyés. Cependant il dissimula son chagrin, et se tint sur ses gardes.

Muça et ses partisans, indignés de la conduite du Chérif, écrivent sur-le-champ à Boadillin, de se rendre secrètement à Grenade par la porte de Fachalança, et de-là à la forteresse de Bivalbolur, ancienne résidence royale, dont Muça était l'alcaïde. Soudain Boadillin part, et arrive à la faveur d'une nuit très-obscure à la porte de Fachalança, accompagné de quatre chevaliers; il entre avec sa suite. Muça se hâte de l'aller recevoir, et le conduit au château de Bivalbolur.

Le lendemain matin, la nouvelle de son arrivée se répand dans la ville. Les habitans, joyeux de le revoir parmi eux, prennent les armes en sa faveur. Abdilli, son oncle, est à peine informé de l'apparition subite de son neveu, qu'il fait armer un grand nombre de Grenadins pour fondre sur les habitans de l'Albaycin. Il s'engage un combat très-animé. Les

Almoradis, les Marinès et beaucoup d'autres chevaliers suivaient le parti du Chérif. Boadillin avait pour lui les Zégris, les Gomèles, les Maças, les Vanégas, les Alabès et les Gazuls. Voyant que les Grenadins avaient déjà fait trois ou quatre brèches aux murs de l'Albaycin, il envoya demander du secours à D. Fadrique, général au service de Ferdinand. D. Fadrique lui envoye un grand nombre de ses troupes, commandées par Hernando Alvarez, alcaïde de Colomera. Les Maures, à la vue de ce renfort, sentent se réveiller leur courage. Les hostilités durèrent cinquante jours sans interruption. A la fin les Maures de la ville ne pouvant résister à la valeur des Chrétiens ni à celle de Muça, furent forcés de battre en retraite. Boadillin répara les brèches des murailles et mit la ville en état de défense. Quoique la majorité du peuple eût reconnu ce prince pour le véritable Monarque, cependant il y avait chaque jour quelques escarmouches entre les habitans de Grenade et ceux de l'Albaycin, et les scènes sanglantes de la guerre civile se renouvelaient sans cesse.

Vers cette époque, Ferdinand assiégeait

Velez-Malaga. (1) Les habitans de cette ville, dans cette conjoncture pressante, demandent du secours aux Grenadins. Abdilli, sur les instances des Alfaquis, se détermine à aller secourir cette place. Avant d'y arriver, il monte sur une éminence, pour passer en revue son armée. Cependant les Chrétiens commencent l'attaque. Abdilli, loin d'opposer la moindre résistance, prend lâchement la fuite avec toutes ses troupes; il se retire à Guadix, et les Maures à Grenade. Les Alfaquis et les chevaliers, à la nouvelle de ce honteux échec, proclament roi Boadillin et le mettent en possession de l'Alhambra, malgré les murmures des Almoradis, des Marinès et de leurs nombreux partisans. Dès que ce prince fut réintégré sur le trône, il fit trancher la tête aux quatre Almoradis qui lui avaient été contraires; et, après tant d'orages et de secousses, le calme et la tranquillité renaquirent enfin dans Grenade.

(1) Bourg du royaume de Grenade, à cinq ou six lieues de Malaga.

Les Espagnols assiègent Velez - Malaga. Cette ville, manquant de vivres et de munitions, était sur le point de se rendre. Son danger causait de vives inquiétudes aux habitans de Guadix, et les Alfaquis de cette ville, toujours guidés par un patriotisme ardent, forcent le lâche Abdilli de voler au secours de Malaga. Celui - ci marche en effet à la tête de ses troupes. Boadillin, informé des préparatifs de son oncle, lève de son coté une armée considérable, dont il donne le commandement à Muça, en lui enjoignant d'intercepter le passage à son rival et de l'attaquer. Muça vole à la rencontre du Chérif. Les troupes des deux partis s'approchent, s'élancent les unes sur les autres et engagent de part et d'autre un combat dans lequel périrent une foule de Grenadins. Les restes de l'armée d'Abdilli sont répoussées jusques sous les murs de Grenade. Boadillin écrit aussitôt à Ferdinand pour lui annoncer la victoire qu'il venait de remporter sur les Guadisiens qui étaient allés secourir Veléz - Malaga. Le Monarque Espagnol, transporté de joie à cette nouvelle, envoie au vainqueur un très-

riche présent ; en retour, le roi Maure lui donne des chevaux richement enharnachés et pour la reine un magnifique drap de soie et des parfums précieux. Les Espagnols donnèrent un si vigoureux assaut à Velez-Malaga, que cette ville tomba au pouvoir des vainqueurs. Ferdinand y envoyait des troupes pour conserver sa conquête, lorsqu'il reçoit de Grenade une lettre des chevaliers Alabès, Gazuls et Aldoradins ; elle était ainsi conçue :

« Très-puissant Monarque ! toujours animés d'embrasser la foi d'Issa et de vivre sous ton empire, nous nous empressons de te féliciter de tes glorieuses conquêtes en Andalousie. Rien ne résiste à tes armes ; nous te prions de les porter contre le royaume de Grenade, qu'il convient d'attaquer du côté de Murcie ; car tu ne rencontreras aucun obstacle de la part des Alcaïdes des frontières et du fleuve Almanzor. Une fois maître d'Almérie, il t'est alors très-facile d'assiéger Grenade ; nous te promettons de t'aider de tous nos efforts dans cette entreprise. Muça qui se compte d'avance au nombre de tes sujets, te salue respectueusement. »

Ferdinand vit avec joie que les promesses des Abencerrages commençaient à se réaliser; il se met de suite en marche pour entreprendre la conquête de Grenade. Après avoir pris d'assaut les villes de Véra et d'Almérie, il forme aussitôt le siége de Baëça. Malgré les secours que lui avait envoyés Abdilli, cette ville ne tarda pas à reconnaître la loi du vainqueur. Guadix subit le même sort, et Abdilli, qui s'y était réfugié, après avoir composé avec Ferdinand, passa en Afrique. Il ne restait plus au Monarque Espagnol que la ville de Grenade à conquérir.

Par le traité de Boadillin avec Ferdinand, il avait été convenu qu'il paierait un tribut à l'Espagne, qu'aussitôt la conquête de Guadix, de Baëça et d'Almérie, il livrerait à Ferdinand la ville de Grenade avec toutes ses forteresses; qu'en retour le Monarque Espagnol s'obligeait à lui donner la ville de Parchena pour sa résidence et à lui faire une pension annuelle. Quand ces trois places furent au pouvoir de Ferdinand, il envoya plusieurs messagers au roi Maure pour lui rappeller ses engagemens. Boadillin répondit qu'il se repentait d'une

pareille convention; que d'ailleurs la population de la ville s'était beaucoup accrue par le grand nombre d'habitans des autres villes qui avaient reflué dans ses murs; que l'opinion publique était partagée sur la reddition de Grenade, et que même il s'était déjà manifesté à ce sujet plusieurs mouvemens séditieux; il lui observait en outre que, quand même les Chrétiens prendraient cette ville d'assaut, ils ne pourraient parvenir à dompter l'esprit rebelle des habitans; qu'à l'égard du tribut, il ne refusait pas de le lui payer; mais qu'il ne pouvait se résoudre à livrer Grenade. Ferdinand irrité fit dire au monarque Maure que, puisqu'il manquait à sa parole, il ne lui donnerait pas Purchena qu'il lui avait promis; que toute difficile que pût être la conquête de Grenade, il espérait en venir à bout avec ses troupes valeureuses. Le Maure convoque son conseil et lui demende son avis : « Nous ne mettrons jamais bas les armes, disaient les Zégris, les Gomèles et les Maças. — Ce que demande Ferdinand est juste, répliquaient les Vanégas, les Aldoradins, les Gazuls et les Alabès qui étaient résolus d'embrasser le Christianisme.

D'ailleurs il y va de l'honneur du roi de ne pas violer sa parole sacrée. — Il y aurait de la lâcheté, s'écriaient les Almoradis, à accéder aux propositions de Ferdinand. » La majeure partie des troupes se rangea à ce dernier avis, et Boadillin répondit au monarque espagnol, que Grenade n'ouvrirait pas ses portes. Ferdinand irrité de l'insolence des Maures, fait marcher ses troupes sur les frontières de Grenade, dans l'espoir de commencer le siége au printems suivant. Après avoir tout préparé pour la campagne qui allait s'ouvrir, il se retira dans Ségovie (1), où il passa l'hiver.

---

(1) Ville de la Castille vieille, située sur une colline, au confluent de trois petits ruisseaux, dont l'Eresme est le principal. Elle est célèbre par les beaux draps qu'on y fabrique.

CHAPITRE XVII.

Reddition de la ville de Grenade aux armes victorieuses de Ferdinand. Mariage de Gazul et de Lindaraxa. Mort de D. Alonze d'Aguilar.

LE printems arrive. Soudain Ferdinand quitte les murs de Ségovie. Son armée déploie dans les airs ses magnifiques drapeaux, au-dessus desquels brille l'étendard royal et sa large croix d'or. Elle couvre de ses bataillons nombreux la plaine de Grenade, et fait halte auprès d'un lieu, appelé *Los Ojos huerçata.* C'est là que Ferdinand, après avoir passé en revue ses troupes qu'il exhorte à la victoire, assied son camp, et établit son quartier-général: il élève plusieurs fortifications, et consacre une partie du terrain à

la construction d'un bourg de forme quadrangulaire avec quatre portes. Le plan hardi du monarque s'exécute avec ardeur. Déjà s'élèvent dans les airs les édifices pompeux de cette cité naissante. Pour en défendre l'approche, Ferdinand fait construire en charpente un simulacre de rempart, couvert de toile peinte, en recommandant sur-tout aux ouvriers d'y donner cette teinte noirâtre, emblême de la vétusté. Cette fortification factice faisait en effet illusion; on l'eût prise de loin pour une muraille véritable, hérissée de créneaux, et flanquée de tours. Les Grenadins virent avec consternation cette forteresse trompeuse, élevée en si peu de tems, et si près de leurs murs. Le monarque Espagnol l'érigea aussitôt en cité, et lui donna le nom religieux de *Santa-Fé*. Les priviléges dont cette ville jouit encore aujourd'hui datent de cette époque glorieuse. Voici la romance qui fut composée à ce sujet :

« Cette cité qui s'élève tout-à-coup au-dessus de ces tentes de brocart, et dont la forteresse simulée domine au loin les plaines immenses de Grenade, c'est *Santa-Fé*.

» Elle renferme dans son sein les personnages les plus augustes de la Cour de Ferdinand, et des guerriers de la plus haute valeur.

» Neuf jours se passent sans hostilités. Tout-à-coup on aperçoit dans la plaine un Maure, monté sur un coursier noir et blanc.

» Vêtu de diverses couleurs, il portait sous sa marlotte une excellente cotte de mailles. Sa main droite était armée d'une javeline de Tunis; et son bras gauche, d'un bouclier de Fez.

» Cet Ismaélite (1) avait, par dérision, attaché à la queue de son cheval un morceau de velin, sur lequel était ecrit : *Ave Maria.*

---

(1) C'est d'Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar, que sont descendus les Arabes, les Ismaëlites, les Maures, et quelques autres peuples. Mahomet, dans son Coran, se fait gloire d'être sorti de la famille d'Ismaël. Les Mahométans ont une secte connne sous le nom d'Ismaëliens.

» Arrivé près des tentes espagnoles, il fait entendre sa voix farouche : « Y a-t-il dans ce camp quelques braves chevaliers qui veuillent se mesurer avec moi ? Qu'ils sortent ! je ne les crains pas, quelque soit leur nombre, et dussent-ils être l'alcaïde de Donzellos, Consalve de Cordoue, Porto-Carrero ou Ponce de Léon ! »

» Si ces illustres guerriers ne ramassent pas le gant, que Ferdinand le relève : je veux lui faire connaître ma valeur.

» Les officiers du Roi l'écoutaient avec indignation ; chacun brûlait de mesurer ses forces avec celles du Maure. Garcilasso, jeune guerrier, demande au monarque Castillan la permission de combattre.

» Garcilasso ! lui dit Ferdinand, tu es trop jeune pour un tel adversaire, j'ai dans mon camp des braves plus capables que toi de le punir.

» Garcilasso se retire humilié de cet in-

juste refus ; mais il ne perd pas courage ; il s'arme en secret et paraît dans la plaine, monté sur un superbe cheval noir.

» Pour n'être point reconnu, il avait changé d'habillement. Il s'approche du Maure, et lui dit :

» Enfant de Mahomet ! tu vas voir, si le Roi mon maître possède à sa Cour des chevaliers qui sachent combattre ! C'est d'après ses ordres que je me présente devant toi.

» Chrétien ! lui répond dédaigneusement le Maure, je ne me bats que contre des braves qui ont blanchi dans le métier des armes. Retire-toi, jeune téméraire ! et fais place à un cavalier plus capable que toi de rompre une lance. »

» Garcilasso, indigné de cette réponse altière, aiguillonne son cheval et s'élance sur le Maure qui, témoin de son impétuosité, se précipite sur lui comme la foudre.

« Le combat s'engage avec la plus grande animosité. L'Espagnol, malgré son extrême jeunesse, épuisait contre le Maure toutes les ressources de son courage.

« Il lui porte enfin un coup de lance dans le flanc droit. L'Africain tombe, et mord la poussière.

« Garcilasso s'élance à terre, coupe la tête au Maure, et la suspend à l'arçon de son cheval.

« Il détache ensuite l'Ave Maria de la queue du cheval, et le baise pieusement en fléchissant les deux genoux.

« Puis il attache ce signe religieux à la pointe de sa lance, en guise de pennon, et monte soudain à cheval, emmenant avec lui le coursier du vaincu.

« Il revient au camp espagnol, chargé de ces dépouilles glorieuses. Ferdinand s'y trouvait avec tous les grands de sa Cour.

« Ce Prince et ses officiers, saisis d'admiration à la nouvelle de ce noble fait d'armes, s'empressèrent d'accueillir le vainqueur, et le félicitèrent de sa bravoure. Ce fut de ce moment, que Garcilasso fut surnommé *de la Véga.* »

Les Abencerrages nouvellement baptisés, supplièrent un jour Ferdinand de leur permettre d'envoyer un défi aux implacables Zégris. Le Roi qui connaissait leur valeur, acquiesce à leur demande et leur donne pour chef le brave alcaïde de Donzellos. Le cartel est accepté. Les Zégris sortent de Grenade et bientôt le combat s'engage, cinquante hommes contre cinquante hommes, entre la ville et le camp espagnol. Les Zégris étaient tous vêtus de livrées jaunes et brunes, avec des panaches de mêmes couleurs. Leur mine superbe flatta singulièrement les regards de toute la Cour Castillane. Les braves Abencerrages parurent aussi avec leurs livrées ordinaires bleues et blanches, chargées de broderies d'argent : leurs belles plumes correspondaient à ce riche ajustement. Sur leurs

boucliers, ils portaient leurs devises favorites, représentant des Sauvages. Ferdinand de Cordoue sortit de Grenade à la tête de cette Tribu courageuse. Un des Abencerrages s'avance sur le champ de bataille et parle en ces termes aux Zégris : « C'est aujourd'hui, Chevaliers ! que nous allons tirer vengeance de tout le mal que vous nous avez fait. — Le tems est trop précieux, répondirent les Zégris, pour le perdre en vains discours. » A ces mots, les combattans s'élancent les uns contre les autres avec fureur. L'alcalde de Donzellos fait des prodiges de valeur. Les Zégris, après une longue résistance, prennent la fuite et sont poursuivis par les Abencerrages jusqu'aux portes de Grenade. Cet échec découragea tout-à-fait le parti vaincu, et causa la plus vive douleur au Roi Boadilin.

Le lendemain de ce combat, la Reine Isabelle, désirant connaître la position de Grenade, et visiter de près ses fortifications extérieures, part de Santa-Fé. Le Roi, la Cour et une grande partie de l'armée l'accompagnaient. Cette Princesse se rendit au bourg,

appelé *Zubia*, à un mille de Grenade. Ce fut de ce lieu qu'elle contempla l'ensemble pittoresque de cette belle cité. Ici elle admirait les élégans de l'Alhambra, là les donjons, les Tours Vermeilles, plus loin la superbe Alcaçava, l'Albayzin et d'autres forteresses. Elle jouissait avec ravissement de ce magnifique coup d'œil; mais combien elle eût été satisfaite de visiter l'intérieur de Grenade, ou de s'y promener en maîtresse! Ferdinand avait ce jour-là suspendu les hostilités; mais les Maures, pour inquiéter la Reine Isabelle qu'ils savaient être à ses portes, s'échappent de Grenade au nombre de deux mille, et attaquent inopinément les Espagnols. Ceux-ci se défendent avec une vaillance exaltée par le péril de leur auguste Reine. Plus de quatre cents Maures restent étendus sur le champ de bataille; il se trouvait parmi eux un grand nombre de Zégris. Les autres regagnèrent leurs murs en désordre, et la reine Isabelle rentra au camp de Santa-Fé avec tout son cortége, et enchantée d'avoir vu la riante position de Grenade.

Ce fut vers cette époque que des bûcherons, Maures, en traversant le Soto de Roma, y

trouvèrent les dolimans et les boucliers des quatre chevaliers qui avaient combattu pour la reine Alfaïma. Comme ils entraient dans Grenade avec ces riches dépouilles, le valeureux Gazul les vit et reconnut les boucliers à leurs brillantes devises ; il les arrache des mains des bûcherons ; et, après avoir appris où ils les avaient trouvés, il les porte sur le champ à la Reine. « Sultane ! dit-il en l'abordant, ne sont-ce pas-là les vêtemens de vos quatre libérateurs? — Je les reconnais, répond Alfaïma, en pâlissant ; — Eh bien, continue Gazul, des bûcherons viennent de les trouver dans le Soto de Roma. — En sais-tu la cause, ajoute la Reine? — Non, Princesse, repartit Gazul ; mais je crains que les quatre Espagnols n'aient été égorgés. » Ils soupçonnèrent les Zégris et les Gomèles d'être les auteurs de ce nouvel attentat. Gazul va soudain raconter cet événement aux Alabès et aux Vanégas. Ces derniers conçoivent les mêmes craintes et s'emportent violemment contre les Zégris et leurs partisans. Des injures on passe aux coups ; le sang coule, et Grenade est encore changée en un champ de bataille. Mais le calme ne

tarde pas à succéder à l'orage par l'entremise toujours puissante des Alfaquis. Ces Docteurs Mahométans ne cessaient de crier aux deux partis acharnés l'un contre l'autre : « Que faites-vous, Chevaliers! vous vous entr'égorgez et l'ennemi est à vos portes! Ne voyez-vous pas que vous vous précipitez aveuglément dans l'abyme? Est-ce donc la saison des haines et des dissentions civiles » ? Par ce discours, les Alfaquis et les autres chevaliers réussirent à réprimer l'effervescence. Une foule de Gomèles et de Maças périrent néanmoins dans cette courte guerre. Muça qui en secret faisait des vœux pour la réunion de Grenade à la couronne d'Espagne, voyait d'un œil content se r'ouvrir les anciennes plaies de l'Etat; il espérait que le feu de la discorde hâterait la conquête de Grenade. Un jour qu'il se trouvait seul avec le Roi son frère, il lui tint ce discours :

« Ton plus grand tort, Boadillin ! c'est d'avoir manqué aux engagemens que tu avais contractés avec le Monarque Espagnol ; il est indigne d'un souverain de violer sa parole. Examinons maintenant ta position. Par quels

moyens pense-tu garder ta Grenade, la seule ville de ton royaume qui te soit restée? les vivres te manquent, les factions se rallument avec plus de violence que jamais. Tu ne peux te dissimuler la haine que l'on te porte encore. On se rappellera toujours le massacre de la Cour des Lions, l'exil injuste des Abencerrages, et l'affront cruel que tu as fait éprouver à la Reine ton épouse. Quoique cette Princesse ait été vengée de la manière la plus éclatante, les Almoradis et les Marinès ses parens, t'ont voué une haine implacable. Que n'as-tu suivi mes conseils? Quels sont les forces que tu peux opposer à la puissance colossale de Ferdinand? Quel parti comptetu prendre? Tu gardes le silence! La seule ressource, pour détourner ta perte inévitable, serait d'ouvrir les portes de Grenade au vainqueur. N'irrite pas davantage Ferdinand; exécute tes promesses, si tu ne veux pas qu'il t'y contraigne. Sache que les principaux chevaliers de Grenade sont décidés à aller servir sous ses bannières. Si tu désires les connaître, je vais te les nommer; ce sont les Alabès, les Gazuls, les Aldoradins, les Vanégas, les

Azarques et les Alarifes ; ils soupirent tous après la religion d'Issa. Que feras-tu avec le reste des Grenadins, si ces chevaliers quittent tes drapeaux ? Ils n'ont pris ce parti extrême, que pour ne pas être témoins de la ruine inévitable de leur patrie ; car ils redoutent le pillage et la captivité. Suis donc mes conseils fraternels. Vois avec quels égards le Roi Ferdinand a traité tous les Abencerrages devenus ses sujets ; loin de porter atteinte à leurs personnes, à leurs propriétés, à leurs mœurs ; il les a religieusement respectées. »

Boadillin, aussi troublé que surpris du discours de Muça, pousse un profond soupir et s'abandonne à toute sa douleur. A la fin, la raison dompte son désespoir. Après avoir envisagé d'un côté l'impossibilité de garder Grenade, et de l'autre tous les maux qui résulteraient de son opiniâtreté, il répond en ces termes : « Mon frère ! j'ouvrirai les portes de Grenade au Roi Ferdinand ; je t'ordonne de rassembler sur le champ toute ma chevalerie, pour lui donner connaissance de ma résolution. » Il dit : les chevaliers se réunissent, et Muça leur demande s'ils consentent à la red-

dition de Grenade. Tous répondent affirmativement. Le frère de Boadillin, satisfait de cette réponse, fait sonner des clairons et des anafins. A ce signal, les chevaliers se réunissent de nouveau; Boadillin se place au milieu d'eux, leur peint sa triste position, et déplore la dure nécessité qui le force de livrer la capitale de son royaume au monarque Espagnol. Cette nouvelle se répand dans la ville. Les habitans incertains de leur sort, étaient partagés d'opinion. Trente jours s'écoulent dans cette inquiette fluctuation. A la fin, ils conviennent tous de remettre les clefs de la ville au puissant vainqueur, sous la condition qu'il ne les troublerait pas dans leur culte. Ils envoyent sur le champ plusieurs chevaliers à Ferdinand, pour être auprès de lui les interprètes de la volonté générale. Les Alabès, les Aldoradins, les Gazuls et les Vanégas, ayant à leur tête Muça, faisaient partie de l'ambassade. Ils partent de Grenade, et se rendent à Santa-Fé, où se trouvait Ferdinand avec toute sa Cour. Ce Prince, en voyant cette multitude de Maures, ordonne à ses troupes de se mettre sur leurs gardes, quoi-

que Muça l'eût en secret informé de l'événement. Parvenus aux tentes Espagnoles, les chevaliers Grenadins descendent de cheval, et dirigent leur marche vers le palais du Roi. Muça, Malique Alabès, Aldoradin et Gazul, choisis pour porter la parole, entrèrent seuls. Les autres chevaliers se promenaient et conversaient avec les officiers Espagnols. Cependant Aldoradin adresse au roi de Castille le discours suivant :

« Invincible et puissant Monarque ! ce n'est pas cet appareil de guerre si menaçant et si formidable qui contraint la ville de Grenade à se soumettre à tes armes victorieuses, mais bien ce sentiment d'admiration qu'elle a pour tes vertus magnanimes. Mus par ces nobles motifs, nous osons espérer que tu auras pour nous les mêmes égards que tu as témoignés à ceux de nos compatriotes qui reconnaissent aujourd'hui tes lois. Interprêtes des vœux de Grenade, nous venons te demander sa réunion à ta couronne. Dès ce moment, nous nous engageons à te livrer cette ville superbe avec ses forteresses. Notre roi Boadillin te présente ses hommages et se repent d'avoir mo-

mentanément manqué à sa parole. Afin que tu ne doutes plus de ses intentions, prends cette lettre écrite de sa main et tu y verras qu'il nous a donné l'ordre de nous livrer comme ôtages à ta loyauté. »

Aldoradin fléchit les deux genoux, baise la lettre et la remet à Ferdinand, qui la trouve conforme à la déclaration qui vient de lui être faite. Le Maure lui expose ensuite les conditions auxquelles le roi son maître consentirait à capituler. Ferdinand s'empresse d'y souscrire. La négociation étant ainsi terminée, ce Monarque et la reine Isabelle son épouse quittent Santa-Fé et se mettent en marche pour Grenade avec une grande suite, et recommandent néanmoins à leur armée d'être toujours sur ses gardes. Ils s'arrêtent sur les bords du Xénil et attendent qu'on vienne leur apporter les clefs de la ville. Dans le même instant Boadillin sortait des murs de Grenade pour se rendre auprès de Ferdinand. Arrivé auprès du fleuve, il présente au Monarque Espagnol dans un plat d'or les clefs de la ville; il veut ensuite descendre de cheval pour lui

aller baiser les pieds ; mais Ferdinand s'y oppose, reçoit les clefs et les remet au comte de Tendilla. Le roi et la reine après avoir fait leur entrée triomphante (1), montent à l'Alhambra. L'étendart Espagnol flotte sur ses tours. A cet aspect glorieux, la pieuse Isabelle fléchit le genou et remercie Dieu du succès des armes Castillanes et de la réunion de la ville de Grenade à la monarchie. Une symphonie éclatante exécute le *Te Deum*, et l'Alhambra se change tout-à-coup en un temple où des voix religieuses portent au ciel de solennelles actions de grâces. Les Maures, amis de Ferdinand, à la tête desquels se trouvait Muça, répondent à ce concert harmonieux par leurs doucines et leurs anafins qu'accompagne le retentissement de mille cymbales éclatantes. Cette même nuit, Grenade offrit en illumination le plus magnifique spectacle.

Les grands de Castille prêtèrent entre les mains de Ferdinand et d'Isabelle le serment

---

(1) Elle se fit le 6 Janvier 1492.

de fidélité comme rois de Grenade. Ces souverains récompensèrent les chevaliers qui généreusement s'étaient trouvés à la conquête de cette ville. On renferma ensuite dans l'Alhambra toutes les armes des Maures. Ferdinand ordonna que les Abencerrages fussent réintégrés dans leurs biens, ainsi que Réduan, Sarracino et Abénamar, qui l'avaient servi avec zèle. Dès que Muça et Zélima eurent embrassé le Christianisme, le Roi les maria et les dota de grands biens. La reine Alfaïma alla saluer leurs Majestés Catholiques, qui lui firent l'accueil le plus gracieux. Le nouvel archevêque de Grenade la baptisa sous le nom de *Dona Isabella* de Grenade, et le Roi la maria à un des principaux chevaliers de sa Cour, en lui donnant deux bourgs en dot. Tous les Alabès, les Gazuls, les Vanégas et les Aldoradins se convertirent à-la fois, et Ferdinand les combla de faveurs, sur-tout Malique Alabès qui prit le nom de D. Juan Avez.

Le Roi rendit ensuite un édit, par lequel il exilait les Zégris de Grenade. Les Gomèles

passèrent en Afrique avec le roi Boadillin ; qui ne voulait pas rester plus long-tems en Espagne ; mais ce malheureux Prince périt bientôt de la main même des Maures qui ne pouvaient lui pardonner d'avoir lâchement trafiqué de Grenade (1).

---

(1) Abouabdoullah (Boadillin), étant sur le chemin de Purchena, lieu fixé pour sa résidence, s'arrêta sur le monte Padul, afin de considérer, pour la dernière fois, sa bien-aimée ville de Grenade. La vue de cette ville et de son palais, auxquels il disait alors un éternel adieu, fit évanouir tout le courage qu'il avait montré jusqu'à ce moment ; il répandit un déluge de larmes, et, dans l'amertume de son ame, il lui échappa les plaintes les plus amères sur la dureté de sa destinée. La sultane Ayxa, sa mère, lui reprocha sa faiblesse, en lui disant : « Tu fais bien de pleurer comme une femme sur la perte d'un royaume que tu n'as pas su défendre, et pour lequel tu n'as pas voulu mourir en homme. « Ce Prince fut le dernier Roi Maure qui régna en Espagne. Cet empire y avait duré sept cent quatre-vingt-deux ans. »

(Voyage de Henri Swinburn en Espagne, en 1775 et 1776).

Avant de terminer cette histoire, nous dirons un mot des amours de Gazul et de Lindaraxa, et de la mort de l'intrépide Alonze d'Aguilar, sur les Monts Alpuxarras (1).

Dès que Gazul eût reçu le baptême, il demanda à son nouveau Monarque la permission d'aller à St.-Lucar, pour voir Lindaraxa sa maîtresse. Ferdinand le lui accorde. Arrivé à St.-Lucar, le Maure envoie un de ses pages à son amante. Cette dame que certains motifs de jalousie indisposaient contre

---

(1) Ces montagnes qui ont dix-sept lieues de longueur, sur onze de largeur, s'étendent entre Vélez et Almérie, au sud de Grenade. Elles sont si hautes que de leur sommet on voit non-seulement le détroit de Gibraltar, mais encore toute la côte de Barbarie et les villes de Tanger et de Ceuta. On croit qu'il existe encore des descendans des Maures, connus sous le nom de Maurisques. Ces montagnes reçurent leurs noms d'un Arabe ou d'un Maure, lieutenant de Tarik, appelé *Abarara*, qui s'en était emparé, et qui commandait lors de l'invasion d'Espagne.

Gazul, refuse d'entendre le page. Gazul, qui était loin de s'attendre à une pareille réception, se désespère; mais, ayant appris que la ville de Gelves faisait de grands préparatifs de Carrousel en réjouissance de la paix, il se décide à s'y rendre pour y déployer son adresse et sa valeur. Au jour indiqué pour les fêtes, Gazul s'habille avec la plus grande magnificence. Sa marlotte était mélangée de blanc, de brun et de vert : il portait des panaches de mêmes couleurs, chargés de paillettes d'or et d'argent. Les harnois de son coursier étaient également riches. Avant de se mettre en marche, il veut passer sous les balcons de Lindaraxa, dans l'espérance de voir cette belle Maure. En ce moment même, elle sortait de son appartement pour paraître à sa fenêtre. Dès que Gazul l'apperçoit, il la salue profondément, et lui parle ainsi : « Belle Lindaraxa ! je pars pour les jeux de Gelves ; le bonheur que me donne ta vue, est pour moi l'augure de la victoire. — La belle que tu adores, reprend Lindaraxa courroucée, pourrait avoir cette influence sur tes actions ; quant à moi, je ne

puis m'y intéresser. » Elle dit; et, s'étant retirée du balcon, elle en ferme les fenêtres avec colère (1). Gazul, désespéré de ces

---

(1) Nous allons donner la romance, extraite du *Romancero General*, relative à ce sujet. Elle est piquante de mœurs.

« Zélinde (c'est la même que Lindaraxa), irritée contre Gazul, dont elle était jalouse, avait fermé la fenêtre de son balcon, pour ne pas écouter ses plaintes; mais soudain elle rougit de sa colère: elle brûle déjà pour lui d'une flamme nouvelle : cette légèreté est ordinaire aux amans. Informée que le Maure avait brisé de dépit la lance dont il devait se servir aux jeux de Gelves, et qu'il avait changé sa livrée verte en une autre de couleur jaune, elle va chercher les présens qu'elle lui destinait; c'était une marlotte de taffetas cramoisi, brodé en or, une superbe mante brune de drap d'or avec des franges en pierreries, un turban orné de saphirs et d'émeraudes, emblêmes éloquens de vives espérances et de jalousies éteintes, une toque aussi blanche que la neige, ombragée d'un panache vert et blanc, une lance couleur orange, au bout de laquelle flottait un pennon de même couleur, un ruban vert pour passer le bouclier avec cette devise : *Si tu m'aimes, tu sauras le conserver.*

paroles, brise sa lance contre ce mur, s'en retourne à Grenade, quitte sa superbe livrée

---

» Elle sait dans quel lieu Gazul s'est retiré, et que les fêtes de Gelves sont différées. Elle lui fait dire par un de ses pages qu'elle l'attend le soir même dans ses jardins. Gazul étonné demande trois fois au page s'il dit vrai, car les amans ont de la peine à croire aux nouvelles dont ils sont le plus avides. — » Je vous jure, répond le page, que ma maîtresse vous demande, et que je ne vous en impose pas. « Gazul vole auprès de Zélinde. Il la trouve dans ses jardins occupée à cueillir des fleurs ; elle mariait des violettes bleues à un bouquet de roses et de jasmin. Le Maure lève à peine les yeux, et paraît interdit comme un homme qui des ténèbres les plus épaisses passe à la clarté la plus éblouissante. Zélinde troublée lui présente, en rougissant, la main. Les deux amans ne manquent pas de se plaindre l'un de l'autre. « Est-il bien vrai, Zélinde, dit Gazul, que les présens que voici, tu les destines à celui qui, je te le jure par Mahomet! ne saurait vivre sans toi ? J'aime mieux périr du même coup de lance qui a ôté la vie, dans Xerès, au fiancé de Zayda, que de te voir dans les bras voluptueux de mon rival. » Zélinde est enchantée de la défense de Gazul, et leur amour devient plus tendre que jamais. Gazul reçoit des mains de sa maîtresse les présens

et ne veut plus aller aux fêtes de Gelves. Lindaraxa, informée du chagrin de Gazul, se

---

qu'elle lui avait préparés; il passe son écharpe, se couvre de son turban, embrasse Zélinde, monte un magnifique coursier dont le mors est d'argent damasquiné, et part pour Gelves, le cœur rayonnant de joie.»

Dans Ginès-Pérez, il y a une autre romance sur le même sujet, commençant par ce vers : *Por la Plaça de San Lucar.* Comme c'est une répétition du texte, nous n'avons pas cru devoir la donner : cependant voici comme elle a été traduite en vers anglais.

I.

Along san Lucar's ample square
  See galant Gazul ride;
In snowey hue array'd, and green,
  And purple's radiant pride.
The Gelves he desigus to go,
  His valiant skill to try:
In tournament with many a knight
  Of higt renown to vie.

repent de l'avoir traité si durement, et l'envoie prier par un de ses pages de venir la trouver dans ses jardins. Gazul rayonnant d'allé-

---

2.

The chief a noble dame adores;
Of her farewel to take,
A thousand anxious turns before
Yon Mansion see him make.
Lo ! from the balcony at length,
The lovely maid inclines,
As o'er a distant hill the morn,
In rosy radiance shines.

3.

Swift from his steed the warrior lights;
And knees upon the ground,
As struck with awe; such power has love
The valiant to confound.
Oh fair ! he cries with trembling voice;
This day must fame be mine:
What chance can hurt me now that I
Have seen thy charms divine?

gresse et d'espérance, s'empresse de se rendre à l'invitation de Lindaraxa. Il arrive : la belle

---

4.

« Yet of thy favour j beseech
Some badge to bear along (1);
That, with it grac'd, my haughty lance
May as my Love be strong! »
In jealous rage the maid replied,
For then full well she knew
That Zayda, his first desire,
An elder duty drew.

5.

» If in the combat thy success
My heart's desire may crown,
No more, false knight! shalt thou return,
But life lose, and renown.

---

(1) It was the custom for ladies to present their lowers with the penon or streamer they were to wear on their lance in combat or turney. The pénon was commonly richly inwoven with the lady's cypher.

lui fait de douces excuses, l'engage à retourner aux fêtes de Gelves, et le comble de

---

To god j speak my eager wish,
Sincere as thou dost lye,
That in the fight by secret foes
Ignobly thou mayst die.

6.

» O may thy enemies be strong!
Thy friends all dastards prove!
O be thou dead, as is thy fame,
And not even pity move! »
Echo leader thinks she speaks in jest,
And thus in haste replies:
« The moor whowould no set atstrife,
Believe me, lady, lies.

7.

» May all thy curses on him light!
My soul must now abhor
That Zayda; tho wout, j own
Her beauty to adore,

magnifiques présens. C'est à cette occasion que l'on composa la romance suivante :

After long years of service, she
For a base moor me left — »
The fair retired, nor more would hear,
Of patience quite bereft.

8.

A page appear'd, and galland streds
Him brought in rich array :
Return, the frantic warrior cried,
We try no arms this day
In frenzy then against the wall
That hid his fair from view,
So fierce he tilted, that his spear
In thousand splinters flew.

9.

In anguish now he paus'd a while,
Now rode in furious mood,
Till madness fired his inmost soul,
And prompted deeds of blood.

« Comblé des présens de la belle Lindaraxa, le brave Gazul se rend à Gelves, pour jouer aux cannes.

His wandering way to Xerez far
Along the shore he held;
Where whit here sire his former love,
False Zayda, now dwell'd.

10.

The star of eve with golden light
Illumed the western wave,
When near to Xerez Gazul drew,
As Rodamonte brave.
Not he, that king of Argel high,
When for his fair strove
With Mandricardo; stood in praise
Young Gazul's name above.

11.

Now mar near mansion, with fresh rage
His dauntless bosom burn'd;
And thus he spoke, while plaintive wawes
And rocks the sound retourn'd.



« Il menait avec lui quatre coursiers, richement enharnachés. Les chiffres d'or dont

---

« O Zayda, more faithless far
Than that inconstant sea;
Not half so savage are these rocks,
Not half so hard as thee!

12.

« How can'st thou give thy youthful hand
To him thy suitor old;
And leave the riches of the mind
For sordid wealth of gold?
Oh, may ev'n he, the suitor old,
Thy falshood learn to scorn!
May never love thy anxious nights,
Nor joy thy days adorn.

13.

« At Zambra, nor at fastival,
May never knight appear,
Thy cypher ou embroider'd sleave,
Or silken badge to bear.

ils étaient couverts, représentaient des LL entrelacées.

May jealousy ev'n of his age
Thy peace still violate.
May he live long! Thy fiercest foe
Can wish no worse a fate. »

14.

Thus as he spoke the gradual night
Descended all around;
And, as he near the mansion drew,
Of mirth he heard the sound.
Sudden before a rushing croud
The doors were open thrown;
And thro' the gloom in bright array
A thousand torches shone.

15.

In midst the future husband held
Young Zayda's false hand!
To church they went, where stood the priest
To fix the sacred band.

« La livrée de Gazul était bleue, blanche et brune, et ses panaches de même couleur.

This cruel sight when Gazul saw,
His madness found new flame;
A while he rested, till at hand
The brilliant troop now came.

16.

Then spurr'd his steed into the midst,
And thus his lady's choice
Address'd; while all in sudden fear.
Stood trembling at his voice,
« Hope not, base traitor, to enjoy
This lady, once my love;
Defend thyself if e'er thy arm
Could skill or valour prove.

17.

He spoke. They fought the aged moor
Lay dead upon the ground,
Swift to revenge his wretched fall,
His numerous friends drew round.

L'or et l'argent étincellaient sur ses riches habits.

Against their force the warrior stood
With more than mortal might;
Then, slow retreating, refuge found
Amid the shades of night.

(*Extr. from scotish Ballads.*)

Cette Romanee a été ainsi traduite par FLORIAN.

I.

Dans un transport de jalousie,
Zélinde avait banni l'amant
Qui la chérit plus que sa vie,
Et fuit loin d'elle en gémissant.
Bientôt Zélinde, mieux instruite,
Se reproche sa cruauté:
Comme un enfant l'amour s'irrite,
Et pleure de s'être irrité;



« Au milieu de son écu, il portait pour emblême *un sauvage qui brise la mâchoire à un Lion*, emblême favori des Abencerrages, et

---

2.

On vient lui dire que le Maure,
En proie à ses vives douleurs,
En quittant l'objet qu'il adore,
A changé ses tendres couleurs;
Le vert, emblême d'Espérance,
A fait place au triste Souci;
Un crêpe est au fer de sa lance;
Son bras porte un écu noirci.

3.

Zélinde aussitôt est partie,
Lui portant d'autres ornemens,
Où le bleu de la jalousie
Se mêle au pourpre des amans;
Le blanc, symbole d'innocence,
Se distingue à chaque ruban;
Le violet de la constance
Brille sur le riche turban.

qu'il avait pris en l'honneur de sa maîtresse qui était de cette vaillante tribu.

4.

En arrivant à la retraite
Où Gazul attend son destin,
Zélinde, craintive, inquiète,
Se repose sous un jasmin;
Elle envoie un fidèle page
Chercher le malheureux amant!
Gazul croit à peine au message;
L'infortune rend méfiant.

5.

Il vole, il revoit son amante;
L'amour, l'espoir troublent ses sens:
Zélinde, interdite et tremblante,
Rougit en offrant ses présens.
Tous deux pleurent dans le silence.
Mais leur regard, plein de douleur,
Rappelle et pardonne l'offense
Dont a gémi leur tendre cœur.

Cette Romance française est moins une tra-tion qu'une imitation.

» La devise était ainsi conçue : *Rien ne l'égale*. Ce fut ainsi que Gazul fit son entrée à Gelves. Il marchait à la tête d'une quadrille de trente chevaliers, tous vêtus comme lui.

« Le jeu commence au son bruyant des anafins. Il est d'abord si animé qu'on le prendrait pour un combat sérieux.

« La quadrille de Gazul remporte par tout l'avantage. Le Maure, à chaque coup de lance, brise un bouclier.

« Mille Dames Moresques le regardaient de leurs balcons. La belle Zayde était du nombre.

« Cette dernière était vêtue de jaune, triste symbole du deuil de son époux qu'avait tué l'intrépide Gazul. Elle le reconnut à la grâce avec laquelle il maniait le roseau.

« Elle se plaisait à rappeller à sa mémoire ce tems heureux où Gazul lui faisait la cour, tandis qu'elle le payait d'ingratitude.

« Ce souvenir déchirant lui fit tant d'impression qu'elle s'évanouit. Elle revint à elle : « Pourquoi pâlis-tu, lui demanda sa compagne ? »

« Zayda lui répond d'une voix tro

« Connais-tu ce Maure qui maintenant lance son roseau ?

« C'est Gazul dont la renommée publie par tout les exploits. Il brûla six ans pour moi d'un amour que je ne partageais point. C'est lui qui a tué mon époux. Je l'aime pourtant encore et le porte dans mon cœur.

« Que je serais heureuse s'il répondait à ma flamme ! mais il adore une autre Abencerrage, et c'est pour toujours qu'il a cessé de m'aimer. (1).

---

(1) Voici ce qui donna lieu à la jalousie de Lindaraxa contre Gazul.

Ce chevalier, avant d'aimer Lindaraxa, faisait la cour à la belle Zayda. Les parens de cette dernière, qui n'aimaient pas Gazul, marièrent leur fille à un riche habitant de Séville, nommé Zayde. Gazul se trouvait un jour à un bal que Zayda donnait chez elle. Après avoir dansé avec cette Maure, il se sentit tellement énivré, qu'il eut la témérité d'embrasser Zayda. Le Sévillois, irrité de cette audace, tire son épée contre Gazul qui se défend avec adresse ; peut-être aurait-il tué son adversaire, si des chevaliers ne les eussent pas séparés. La danse fut interrompue, nt une grande rumeur dans la salle ; les parens

« Les jeux étant finis, Gazul, couvert de gloire, partit pour St.-Lucar. »

---

de Zayda, indignés contre Gazul, le forcent de sortir sur le champ. Gazul se retire en jurant de tuer son rival à la première occasion qui se présenterait. Informé du jour où devait se célébrer l'hymen de Zayda, il s'habille magnifiquement, monte à cheval et part de Medina-Sidonia (Petite ville d'Andalousie à dix lieues de Cadix) pour Xérès (Petite ville d'Andalousie sur la Guadelette, célèbre par ses bons vins), où il arrive la nuit. Zayda et son époux sortirent alors accompagnés d'une foule de chevaliers, tant Chrétiens que Maures, pour se rendre à la Mosquée. A cette rencontre imprévue, Gazul, tel qu'un lion transporté de rage, tire son cimeterre, et l'époux tombe mort à ses pieds. Les parens des époux se précipitent en fureur sur Gazul, en criant: « Que le traître périsse! » Gazul se défend avec rage, blesse plusieurs des assaillans, pique son coursier et s'échappe de leurs mains.

On composa la Romance suivante sur la mort de Zayde.

« Déjà l'étoile de Vénus paraissait sur l'horison, et la lune brillait sur son char d'argent, lorsque Gazul, tel qu'un second Rodamont (roi d'Alger, fameux

Les habitans de Gelves admirèrent la force et l'adresse que Gazul avait déployées au

---

dans les livres chevaleresques) part de Médina et parcourt la plaine de Xérès.

» Vivement affecté des dédains de Zayda sa maîtresse, il marchait le désespoir dans le cœur.

» Le mariage de cette belle avec un Maure de Séville d'une naissance obscure, augmentait sa douleur : les nôces devaient être célébrées cette nuit même.

» Il maudissait son sort, et les échos des rochers se plaisaient à répéter ses accens plaintifs : « Zayda ! disait-il, ô Zayda ! toi qui te montres plus perfide que l'Océan, lorsqu'il engloutit les marins, plus dure et plus inflexible que les rocs du mont Atlas, comment, après tant de protestations de mon amour, peux-tu donner ta main à un vil étranger ?

» Est-il possible que tu unisses ta destinée à celle d'un Maure dont les mœurs grossières n'ont rien de l'urbanité Grenadine ?

» Tu le préfères à moi, parce qu'il est opulent ! Les richesses ont pour toi plus d'attraits que les qualités d'une belle ame !!!

» Tu renonces à six printems d'amour, pour te donner à un Zayde que tu connais à peine.

» Oh ! Combien je souhaite qu'au lieu de t'adorer,

Carrousel. Les Dames enchantées de ce cavalier, l'élevaient jusqu'aux cieux. Arrivé à

---

il t'abhorre! que sa jalousie inquiète t'arrache des larmes amères et t'abreuve de chagrins!

» Puisse-tu ne trouver de repos ni le jour ni la nuit! Puisse-tu, dans les Zambras et dans les fêtes, ne point voir tes couleurs briller sur le turban que tu ornes pour ton époux, ni sur les manches que tu lui brodes! Puisse-tu!!! »

» Gazul s'entretenait ainsi, quand il arrive à Xérès vers le milieu de la nuit.

» Il trouve le palais de Zayda magnifiquement illuminé et rempli d'une foule de Maures qui portaient des torches allumées. Arrivé devant l'heureux Zayde, Gazul se dresse sur ses étriers et lui plonge sa javeline dans le sein.

» Tous les assistans se soulèvent; Gazul tire son épée, met en fuite ses ennemis, s'échappe et s'en retourne à Médina. »

On enleva le corps sanglant de Zayde. Zayda et ses parens fondaient en larmes. Cette belle Maure pleura long-tems la mort tragique de son époux. Mais son chagrin se calma; elle aimait à se persuader que Gazul reviendrait à elle, et qu'il l'épouserait. L'événement ne répondit pas à ses voeux.

Le lendemain, dès la pointe du jour, on célébra

St.-Lucar, Gazul épousa Lindaraxa qui brûlait d'impatience de le revoir. Les fêtes de leurs

---

avec pompe les obsèques du Maure. Les Maures chantent à leurs enterremens, usage qu'ils ont, peut-être, imité des Chrétiens d'Espagne; car les Mahométans orientaux ne chantent pas. Ces peuples n'ont aucune couleur consacrée au deuil; la douleur de la perte de leurs parens est un sentiment qui n'est exprimé par aucun signe (*recherch. hist. sur les Maures*). Quelques Cacis accompagnaient toujours le défunt jusqu'au lieu de la sépulture, qui était ordinairement hors de la ville (*Hist. des Xérifas*). Ses parens invoquèrent contre Gazul toute la sévérité des lois. Gazul content d'avoir trempé ses mains dans le sang de Zayde son rival, s'était rendu à Grenade. Quelques jours après son arrivée, on l'accusa devant le Roi comme meurtrier. Le Monarque aimait et estimait Gazul. Après avoir entendu l'accusation, il se concerta avec les principaux chevaliers de sa Cour, pour modifier la peine. En effet, Gazul fut condamné à une amende de deux mille doublons.

Cette aventure fut bientôt oubliée, et Gazul se souvint de Lindaraxa. Il lui fit la cour, comme nous l'avons dit. Ce fut à cause de cette belle que Gazul et Réduan se livrèrent le combat dont il a été question dans les premiers chapitres. A la fin par égard pour

nôces durèrent presque deux mois. Ces deux époux se rendirent ensuite à Grenade pour saluer le Roi Ferdinand et se convertir à la foi

---

Muça, Réduan abandonna Lindaraxa à Gazul, qui lui fit une cour assidue jusqu'à l'époque funeste du massacre des Abencerrages. Lindaraxa sortit alors de Grenade, comme si elle en eût été exilée, et se rendit à St.-Lucar, accompagnée de Gazul et de ses autres amis. Arrivés dans cette ville, ces deux amans ne cessaient point de se voir et de se parler. Depuis, quand le roi Ferdinand fit le siége de Grenade, Gazul fut appelé au conseil assemblé par Boadillin, pour délibérer sur la reddition de cette ville au monarque Espagnol. Ce chevalier quitta donc St.-Lucar, et on profita de son absence pour raconter à Lindaraxa ses amours avec Zayda, et la mort tragique de Zayde. Lindaraxa conçut dès ce moment une grande jalousie contre Gazul, et telle fut la cause de la réception qu'elle lui fit à son retour de Grenade à St.-Lucar. Zayda détesta Gazul autant qu'elle l'avait aimée, quand elle apprit son hymen avec sa rivale. L'on dit qu'elle épousa un frère aîné de Gazul qui était alors très-opulent, et jouissait à Grenade d'une grande considération. Ce mariage mit fin à ses ressentimens.

chrétienne. Gazul prit le nom de D. Pèdre Anzul, et Lindaraxa, celui de Dona Juana.

Peu de jours après la reddition de Grenade, les bourgs des Monts Alpuxarras levèrent l'étendard de la révolte. A cette nouvelle alarmante, Ferdinand convoque ses officiers, et leur tient le discours suivant:

« Vous n'ignorez pas, amis! tout ce que le ciel a fait pour nous mettre en possession de la ville de Grenade. Maintenant, pour n'avoir pas usé de sévérité, les bourgs se sont soulevés contre moi, et je me vois forcé d'en faire de nouveau la conquête. Celui d'entre vous qui se chargera de cette expédition et plantera le drapeau castillan sur la cîme des Alpuxarras, ne restera pas sans récompense; je le comblerai d'honneurs. »

Tous les assistans se regardaient les uns les autres; aucun n'osait se présenter, tant cette entreprise paraissait difficile. Le capitaine Alonzo d'Aguilar voyant que tout le conseil gardait un lâche silence, se lève, fait à Ferdinand une révérence profonde et lui parle en ces termes: « Sire, disposez de moi, je suis l'homme que vous demandez. » Le Roi

satisfait du dévouement de d'Aguilar, ordonne le lendemain de tenir à sa disposition mille fantassins d'élite et cinq cents hommes de cavalerie ; il se persuadait que cette poignée de troupes suffirait pour comprimer la révolte naissante. Alonzo d'Aguilar, accompagné d'un grand nombre de chevaliers, de ses parens et de ses amis, qui voulaient partager avec lui la gloire de cette expédition, part de Grenade et se met en marche pour les Alpuxarras. Les Maures, informés de l'approche des Espagnols, prennent sur le champ les armes et se placent dans les gorges étroites de ces montagnes pour s'opposer à leur passage. Tout-à-coup ils attaquent les Castillans avec la plus grande impétuosité, et font pleuvoir sur eux une grêle de pierres. La cavalerie de d'Aguilar ne pouvant résister à ce choc inattendu, est forcé de se replier. Envain d'Aguilar, témoin de la déroute totale de son armée, cherche à relever le courage abattu de ses troupes. Le carnage fut si horrible que le chevalier Espagnol tomba percé de coups, après avoir fait des prodiges de valeur et fait mordre la poussière à plus de trente Maures. Ferdinand apprit

cet échec avec consternation. D'Aguilar fut honoré des regrets de toute l'Espagne. On composa la Romance suivante en mémoire de cette journée fatale.

» Le Roi Ferdinand fait assembler les Grands d'Espagne et leur parle ainsi : « Est-il quelqu'un d'entre vous assez brave pour aller demain, dès l'aurore, planter mon étendard royal sur la cîme des Alpuxarras ?

» Tous se regardent et n'osent entreprendre cette expédition glorieuse, effrayés par le danger et les difficultés qu'elle présente.

» Un brave chevalier, Alonzo d'Aguilar, qui, dans mille occasions s'était signalé ; se lève et répond au Roi :

» Sire, je me charge de cette entreprise, reposez-vous sur moi.

» Le Roi accepte l'offre de d'Aguilar. Dès la pointe du jour, ce guerrier monte à cheval, et part à la tête de cinq cents cavaliers et de mille fantassins.

» Il gravit les monts Alpuxarras ; mais les Maures se tiennent en embuscade sur les flancs de cette chaîne de montagnes, et derrière d'immenses rochers.

» Le combat s'engage, l'action devient sanglante, les Maures sont en plus grand nombre que les Espagnols.

» La cavalerie ne peut résister à cette grêle de rochers lancés de toutes parts; elle succombe, elle est détruite.

» Tout ce qui peut fuir retourne à Grenade. D'Aguilar monte intrépidement au sommet d'une des montagnes.

» Le héros qui survit à ses compagnons, combat envain comme un lion irrité. Les Maures le harcèlent avec furie ; couvert de blessures, il n'a plus la force de tenir son épée.

» Pâle, épuisé par la perte de son sang, il tombe, il expire. On le transporte dans le bourg d'Oxicar.

» Les Maures, fiers de son trépas, s'empressent d'aller contempler sa dépouille sanglante.

» Une captive chrétienne, qui l'avait élevé dès le berceau, le couvrait de larmes, elle disait dans sa douleur; « Alonzo, cher et noble Alonzo! que Dieu ait pitié de ton ame,

puisque les Maures des Alpuxarras t'ont massacré! (1) »

---

(1) Voici la traduction de cette romance en vers anglais.

1.

When valiant Ferdinand beheld
Grenade to his prowess yield
And o'er Alhambra's highest tower
The banner fly of Christian power.

2.

Thus to the flower of Spanish ground,
His peers and loyal leaders round,
The mandates of his mighty breast,
The monarch in his pride address'd.

3.

" Who when the morning springs, wi[illegible]o
Our chief against the mountain foe
And spread our princely e[illegible]
O'er Alpuxarra's rebe[illegible]

Telle fut la fin tragique du brave Alonzo d'Aguilar. Un autre poëte qui a fait une

---

4.

In silence every troubled peer
Read in each other's face his fear :
The journey full of perils great
They knew, and doubtful the retreat.

5.

Each tremulous beard in terror shook,
Till from his seat, with frowning look,
Alonzo de Aguilar sprung
And thus bespoke with fearlesstongue.

6.

« O king! for me is this emprize,
And shame or praise that thence may rise;
The queen her sovereign promise gave
Noother the bright claim should have. »

7.

With joy the king the valiant heard,
Soon sthemorrow's dawn abpear'd,
Alonzo with his eager van
To climb Nevada's heigts began.

autre Romance sur le même sujet, prétend que cette bataille où il perdit la vie, fut livrée

---

8.

Five hundred horse to battle bred,
A thousand infantry he led;
The Moors in silent ambush lay.
In crowds to guard the rocky way.

9.

Amid the pathless cliffs the cry
Of conflict echoes to the sky;
The cavalry no footing gain,
But fall by stony fragments slain.

10.

Alonso, and the foot-away,
Sore lessen-d by the bloody fray,
At lenght attain an upland dale,
Where countless Moors their rangs assail,

11.

The bleed around whole bands of foes.
Yet who such numbers may oppose?
The chief at lenght beheld his host,
In one unbounded slaughter lose.

sur la Sierra Bermeja, et non sur les Alpuxarras. Sans discuter cette opinion, nous allons

---

12.

The left alone, the lion-knight
Declines not the unequal fight;
Where 'er he turns his eyes of fire,
As struck by lightning crowds expire.

13.

Fresh Moors possess the bloody field;
No longer strong his sword to wield,
The victim of a thousand wounds,
The shade of death the chief sorrounds.

14.

The bravely dead, each coward Moor
With caitiff lance his body tore;
Then to Ogixar they him brought;
Where all to see the warrior sought.

15.

Each Moor and moorish dame with joy
Saw him, who wout their hopes destroy,
No more exert his matchless force,
But harmless ly a' bleeding corse.

rapporter cette Romance qui est très-ancienne.

» Rio Verde ! Rio Verde ! tu t'es donc changé en flots de sang.

» Entre ta rive et la Sierra Bermeja, une grande armée a étédét ruite.

» Le brave Urdialès est du nombre des braves qui ont péri dans cette journée.

» Saavédra fuyait, poursuivi par un Maure qui le connaissait bien.

16.

A Christian captive of the crowd
Yet mov'd their with outcry loud :
For she had nurs'd him at her breast,
And in the cradle sooth'd his rest.

19.

« Alonso, oh alonso brave !
May heaven thy generous spirit have !
The moors Alpaxara slew
The bravest knight that fame e'er knew.

(*Extr. from scotish Ballads.*)

» Ce dernier lui crie d'une voix terrible : « Rends-toi, Saavédra, rends-toi ! Je t'ai vu joûter à Séville dans un Carrousel ; j'ai connu ton père, ta mère et Dona Elvira ton épouse. »

» J'ai, pendant sept ans, langui dans les fers des Chrétiens : je te ferai mon captif, ou il m'en coûtera la vie.

» A ce discours menaçant, Saavédra se retourne comme un lion. Le Maure veut lui porter un coup de lance ; il le manque.

» L'Espagnol le frappe violemment de la sienne. Le Maure tombe et expire.

» Saavédra est soudain cerné par une foule de Maures qui le percent de coups.

» Alonzo d'Aguilar se battait avec un courage égal. Son cheval est sous lui, il s'appuie contre un rocher et se défend encore.

» Son épée terrasse un grand nombre de Maures ; exploits inutiles ! il est contraint de céder à la force ; il tombe mort et baigné dans son sang. »

Ferdinand et Isabelle, lassés par la résistance infatigable des insurgés, cessèrent d'envoyer contr'eux des troupes. Mais ces mon-

tagnards, dégoûtés de la domination Espagnole, passèrent pour la plupart en Afrique ; les autres mirent bas les armes et se rendirent à Ferdinand qui les accueillit avec bienveillance. Telle fut la fin de ces guerres mémorables de Grenade, dont le récit nous a offert un contraste de mœurs frappant, et l'urbanité la plus polie, alliée au courage le plus féroce.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

